

Yukio Mishima
La musique



folio

YUKIO MISHIMA

LA MUSIQUE

roman

*Traduit du japonais
par Dominique Palmé*

GALLIMARD

Titre original :

ONGAKU

© Ichirô Hiraoka-Mishima, 1965.
Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française.

Remarque 1 :

Pour la transcription des noms de personnes, nous avons suivi l'usage japonais qui veut que le nom de famille précède toujours le nom personnel, celui-ci correspondant à notre prénom.

Remarque 2 :

Toutes les notes sont dues à la traductrice.

Le passage dans la langue française de cette œuvre d'une trompeuse facilité aurait été plus ardu sans l'appui et les conseils d'amis avisés. Que tous, et plus particulièrement Kyôko Satô et Claude Palmé-Croiset, en soient chaleureusement remerciés.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR (1)

Le compte rendu relatif à un cas de frigidity féminine présenté par le docteur Shiomi Kazunori sous le titre « La musique » s'appuie entièrement sur des faits réels (seul le nom des personnes a été modifié), et il constitue à ce titre un document exceptionnel, dans lequel se cristallisent en un tout harmonieux la probité dont l'auteur, comme chercheur en médecine, fait preuve dans ses investigations scientifiques, et l'objectivité de sa réflexion sur l'être humain. Dès que le manuscrit est entré en notre possession, rien ne nous a semblé devoir s'opposer à sa publication. Nous avons jugé préférable toutefois d'attirer préalablement l'attention du lecteur sur les deux points suivants.

D'une part, nous nous sommes demandé si l'approche scientifique, dénuée de tous ménagements, qu'a adoptée l'auteur dans ces notes pour traiter de la sexualité féminine, n'allait pas provoquer des réactions négatives, notamment chez nos lectrices. Dans une œuvre purement littéraire, on ne court aucun risque de voir la sexualité abordée de façon aussi réaliste, puisqu'il est d'usage – que ce soit ou non une bonne chose – de parer cette réalité d'un voile pudique, ce qui est censé stimuler l'imagination du lecteur. En revanche dans ce compte rendu, il n'y a pas l'ombre d'un tel souci stylistique : chaque fois qu'apparaît au fil du texte un ornement symbolique ou mythique de la sexualité, il provient soit des délires de la malade, soit de l'influence exercée par ceux-ci sur l'esprit de notre chroniqueur.

D'autre part, comme le contenu de ces notes excède largement les limites du bon sens, et qu'il est aussi éloigné que possible des sentiments quotidiens des femmes normales, l'ensemble de l'ouvrage risque d'être taxé d'invention totalement extravagante. Pourtant, que nous le voulions ou non, force nous est de reconnaître que tous les faits rapportés ici s'appuient sur la réalité. Ce préambule une fois admis, nous ne pourrons éviter de regarder en face l'étendue et la profondeur insondable de la « nature humaine ». Le spectacle, qui n'est pas toujours des plus agréables, rappelle ces forêts de légende dans lesquelles on n'est nullement étonné d'entrevoir n'importe quels monstres. Monstres que Reiko, personnage central de ces notes, n'est pas la seule à abriter dans son sein : chacune d'entre vous, chères lectrices, en porte aussi en elle.

« LA MUSIQUE »

UN CAS DE FRIGIDITÉ FÉMININE OBSERVÉ EN PSYCHANALYSE

rapporté par SHIOMI KAZUNORI

Voilà cinq ans déjà que j'ai ouvert un cabinet au troisième étage d'un immeuble de bureaux du quartier de Hibiya(2). Et comme le métier de psychanalyste, presque ignoré à l'origine, en est venu progressivement à évoquer quelque chose pour la plupart des gens – même s'il est loin d'atteindre la prospérité qui est la sienne aux États-Unis – J'arrive à m'en tirer à peu près malgré le loyer élevé des locaux du centre-ville, ce dont je me félicite non seulement pour moi, mais pour l'ensemble de la profession.

Ce succès tient avant tout sans doute à la situation très centrale de mon cabinet, et aussi à l'atmosphère que j'y ai créée, une atmosphère qui incite le premier venu à entrer sans façon, pour me consulter même à propos de problèmes personnels peu graves. Ainsi, ces derniers temps, il m'arrive assez souvent de recevoir des petits salariés et de simples employées de bureau qui passent me voir en sortant de leur travail, aussi décontractés en apparence que s'ils venaient se faire lire dans les lignes de la main (même s'ils ne parviennent pas à cacher tout à fait les conflits intérieurs qui leur pèsent).

Avec le développement de la société, qui s'accélère de jour en jour, l'être humain se trouve happé dans un gigantesque mécanisme où il est traité comme un simple rouage ; lorsque les circonstances ne lui permettent plus de résister à ce processus, alors, en une corrélation aussi claire que le jour, le nombre de mes patients se met à augmenter de façon exponentielle. À la différence des Américains, les Japonais n'ont pas à lutter contre une conscience empreinte d'un puritanisme rigide, et pourtant eux aussi, surtout s'ils vivent en ville, semblent présenter de plus en plus fréquemment des symptômes névrotiques.

Voilà pourquoi, comme je viens de le noter, je compte parmi mes patients des salariés et des employées de bureau. Des dames riches et désœuvrées, mais également des entraîneuses de bar. Et autant de réalisateurs de télévision que de joueurs de base-ball professionnels. Je peux donc dire sans exagération que ma clientèle offre un éventail de tous les métiers représentatifs de notre époque.

J'ai aussi bien d'autres patients, qui viennent me voir tantôt sur la recommandation de mes amis médecins, tantôt sans recommandation du tout. Quoi qu'il en soit – et c'est là un grand progrès –, la mentalité des gens d'autrefois, aux yeux de qui une consultation en psychiatrie était un véritable déshonneur pour toute la famille, a complètement disparu. Pourtant, on ne se rend pas chez l'analyste aussi ouvertement que chez le dentiste, loin de là : la plupart des clients montrent encore certaines réticences à l'idée d'être vus. Mais ces derniers temps est apparue, en particulier chez les femmes, une nouvelle tendance qui a le don de m'assommer : la propension à venir me consulter par manie des confessions oiseuses, bref, pour satisfaire ce qu'on pourrait appeler une forme d'« exhibitionnisme mental ».

Bien entendu, je prélève sur la bourse de tous mes clients une somme assez rondelette. Ceci fait d'ailleurs partie intégrante de la cure analytique. Le but de l'opération est de réguler le fonctionnement psychique du patient en tirant profit du rôle joué par l'argent au

niveau inconscient, d'où l'application de quelques principes qui figurent dans l'enseignement de mon vénéré maître, le docteur F. : éviter tout règlement global – que ce soit avant le début de la cure ou après l'achèvement de celle-ci –, et obtenir de l'analysant qu'il vous paie de la main à la main à la fin de chaque séance.

Si l'on me demande de citer, dans cette nombreuse clientèle, la personne qui en ces cinq années de pratique m'a laissé l'impression la plus forte, un nom me vient aussitôt à l'esprit, alors que j'ai connu des malades plus gravement atteints, ou qui se plaignaient de symptômes bien plus étranges : celui de Yumikawa Reiko.

Comme je l'expliquerai par la suite, le problème qui l'avait amenée à me consulter ne semblait pas si redoutable, et pourtant cette femme est finalement parvenue à me faire frémir devant l'énigme du corps et du cœur humain.

Confronté en tant que psychanalyste à des cas très divers, je crois avoir acquis assez d'expérience pour ne plus m'étonner de rien. Mais en s'approfondissant, mes connaissances à ce sujet ne font que renforcer en moi cette conviction : la sexualité de l'homme est un domaine sans limites, difficile à maîtriser. Et dans ce monde-là, la notion de « bonheur unique, valable pour tous », n'existe pas. Voilà une remarque que je demande au lecteur de bien vouloir graver dans son esprit une fois pour toutes.

Les trois salles d'analyse qui composent mon cabinet sont des pièces bien closes, parfaitement insonorisées, dans lesquelles on ne trouve ni vase ni tableau, afin qu'aucun stimulus inutile ne vienne troubler les associations d'idées spontanées des patients ; en revanche, dans la salle d'attente, tout a été conçu pour que les gens se sentent aussi bien que possible : une large baie vitrée, des fauteuils confortables dont les teintes s'harmonisent avec celles des murs, un porte-revues où voisinent des magazines illustrés occidentaux et japonais, un vase constamment garni de fleurs. Un jour que j'y avais disposé joliment un bouquet de chrysanthèmes jaunes, un patient furieux d'une attente trop prolongée a fini par le manger, mais ce genre de comportement reste tout à fait exceptionnel.

À propos de chrysanthèmes, je me souviens qu'il y en avait justement dans le vase le matin où Yumikawa Reiko est venue me voir pour la première fois : c'était donc par une belle matinée d'automne.

Elle avait pris rendez-vous la veille par téléphone, et c'était ma première cliente de ce jour-là. Lors de notre coup de fil sa voix grave et vibrante, agréable à l'oreille, m'avait semblé normale, même si j'avais pu y déceler une légère anxiété. Reiko m'était recommandée par l'un de mes vieux amis, un généraliste qui travaillait en hôpital. À tous égards son problème m'avait paru sans gravité.

Ce matin-là, quand je suis arrivé à mon cabinet, mon assistant Kodama et l'infirmière Yamauchi m'ont salué de quelques mots, avant que je ne passe ma blouse blanche : déjà, c'était l'heure du rendez-vous avec Yumikawa Reiko. Elle est entrée avec sept minutes de retard, vêtue d'un manteau rouge vif. Ce goût pour les couleurs voyantes cache toujours quelque signification d'ordre psychologique.

D'emblée, j'ai été frappé par sa beauté. Elle devait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et son maquillage de bon goût, aussi discret que son manteau était éclatant, laissait à penser qu'elle avait toute confiance dans les traits que lui avait donnés la nature.

Le visage était régulier, mais d'une régularité sans froideur. Le nez pas trop grand, d'une forme parfaite, lui faisait un profil tout à fait charmant. Les lèvres charnues contrastaient avec le galbe délicat de la mâchoire, qui donnait une impression de fragilité. Dans son regard limpide ne se lisait aucune perturbation notable.

Pourtant, alors que j'allais vers elle pour la saluer, et qu'un sourire radieux lui venait spontanément aux lèvres – oui, juste à cet instant –, un tic nerveux(3) a couru sur ses joues.

J'ai immédiatement perçu cette crispation de la face, signe incontestable d'hystérie, mais j'ai feint de n'en rien voir. D'ailleurs le tic en question n'était pas si marqué : à peine deux ou trois légers frémissements qui se sont vite apaisés, comme des rides à la surface de l'eau.

Aussitôt, un certain désarroi s'est peint sur le visage de Reiko. Et j'ai eu beau faire semblant – de façon assez habile, ma foi – de ne pas m'en apercevoir, Reiko a tout de suite lu dans mon jeu. Sans doute la comparaison n'est-elle pas très sérieuse, mais en cet instant elle m'est apparue comme un renard qui, dissimulé sous les traits d'une belle femme, se laisse brièvement démasquer(4).

Un tel fantasme ne s'accordait guère avec cette lumineuse journée de fin d'automne, ni avec la salle d'attente de ce cabinet que tous les visiteurs admirent pour son modernisme, et dont la baie vitrée s'ouvre sur des rangs serrés d'immeubles de bureaux, de théâtres, d'hôtels.

J'ai invité Reiko à entrer dans l'une des salles d'analyse. Après l'avoir convaincue qu'elle n'avait pas à s'inquiéter, car personne ici ne pouvait l'observer ou l'écouter à son insu, je lui ai proposé de s'asseoir dans un fauteuil qui selon le réglage et l'inclinaison peut également se transformer en divan, et je me suis moi-même assis nonchalamment sur une petite chaise, affectant de n'accorder aucune importance au bloc-notes posé devant moi, sur mon bureau.

Une fois que nous nous sommes ainsi trouvés seul à seule, elle m'a donné, d'une voix agréable, des détails sur son état de santé.

« Cet été, sans raison, j'ai commencé à perdre l'appétit – ce que j'ai d'abord mis sur le compte de la chaleur –, mais bientôt j'ai aussi été prise de nausées. Comme ces nausées, une fois qu'elles se déclenchaient, s'installaient de façon persistante, j'ai essayé des médicaments pour l'estomac, mais ils ne m'ont fait aucun effet. Alors brusquement je me suis posé des questions, et j'ai commencé à avoir peur... » Et Reiko, passant un bout de langue pointue sur sa lèvre supérieure, a marqué une légère hésitation : « ... peur d'être enceinte. »

Je lui ai aussitôt demandé : « Vous étiez donc dans une situation qui vous faisait envisager cette hypothèse...

— Oui », a-t-elle répondu hardiment, avec même une certaine fierté, avant d'ajouter : « ... Mais je vous raconterai cela plus tard, dans l'ordre. Je suis alors allée chez mon médecin, qui m'a dit que je n'avais rien à craindre de ce côté-là, et qui m'a adressée au docteur R., dans un service de médecine interne ; là, j'ai subi toutes sortes d'examen qui n'ont rien révélé non plus. Compte tenu de tous les symptômes dont je lui avais fait part, ce médecin m'a à son tour orientée vers vous. »

Puis, sans attendre mes questions, Reiko s'est mise à évoquer son enfance, sa famille, et je l'ai laissée parler à sa guise. Voici à peu près ce qu'elle m'a dit : les Yumikawa, famille très fortunée de la ville de Kôfu(5), descendaient d'une illustre et ancienne maison, puisque son père était le dix-septième héritier du nom. Après avoir achevé ses études au lycée de cette ville, Reiko, dont c'était le vœu le plus cher, avait pu entrer à l'Université S. de jeunes filles de Tôkyô, et trouver à se loger dans la pension de cet établissement. Malgré sa promesse de rentrer immédiatement au pays une fois ses études terminées, elle s'était alors obstinément refusée à regagner sa ville natale, car elle détestait le cousin au second degré auquel on l'avait fiancée dès son enfance. Sous prétexte d'en apprendre un peu plus sur la vie en société, elle avait donc obtenu de son père l'autorisation de rester à Tôkyô, où elle s'était trouvée une place d'employée dans une société d'import-export de grand renom.

Deux ans déjà s'étaient écoulés depuis lors, mais comme elle savait qu'à son retour au pays l'attendait le mariage avec ce cousin qu'elle n'aimait pas, elle faisait encore traîner les choses, et continuait de vivre seule, en toute insouciance. Son père, qui avait un faible pour elle, la réprimandait parfois pour la forme, mais continuait de lui envoyer assez d'argent pour qu'elle ne manque de rien.

C'était là une situation fort enviable, je ne voyais pas ce qu'elle aurait pu désirer de plus. Son salaire lui tenait lieu d'argent de poche, et loin d'être obligée d'aider financièrement ses parents, elle recevait d'eux largement de quoi vivre. Apparemment, son père ne pouvait se défaire de l'idée qu'il suffisait, pour empêcher sa fille de sombrer dans le vice, de lui assurer une vie opulente.

... Or, au début de l'automne, Reiko, outre le manque d'appétit et les nausées déjà évoqués, avait été assaillie de tics nerveux comme celui qui venait de passer sur ses traits.

« C'est vraiment curieux. On dirait qu'avant même que je m'en aperçoive, mon visage prend le pas sur moi. »

Cette expression, qui reflétait tout à fait son état psychologique, n'attestait que trop bien les capacités intellectuelles de la jeune femme. Tandis qu'elle parlait ainsi a couru de nouveau sur sa joue un tic qu'elle a essayé de maîtriser par un sourire figé : j'aurais pu croire qu'elle me faisait de l'œil. Cette façon dont les tics se produisent justement parce qu'on tente de les refouler fait partie des tours que joue la volonté d'opposition dans les cas les plus classiques d'hystérie.

Sur ces entrefaites, Reiko a lancé cette phrase insolite : « Docteur, comment expliquer cela ? Je n'entends pas la musique. »

Que voulait-elle dire par là ? À cette question, elle m'a répondu en prenant l'exemple des pièces radiophoniques : quand elle en écoutait une, elle distinguait clairement le texte lui-même ; en revanche, la musique d'accompagnement, à la manière du soleil qui s'obscurcit soudain, s'effaçait de son oreille, tandis qu'une impression de désolation la gagnait.

Mais alors, qu'en était-il des émissions purement musicales ?

À l'instant même où elle se disait : « Ça y est, la musique commence ! » elle n'entendait plus rien, même en augmentant au maximum le volume sonore, mais au bout d'un moment, lorsque débutaient les explications relatives au morceau suivant, tout redevenait clair. Bref, aussitôt que la notion de « musique » lui venait à l'esprit, la musique elle-même disparaissait. *Le concept avait le pouvoir de dissiper la réalité de la chose.*

Voyant là une forme de délire pour le moins étrange, j'ai été pris de l'envie de tenter sur-le-champ une expérience. J'ai emprunté à mon infirmière son poste à transistors, et j'ai commencé à passer d'une station à l'autre. L'une des radios diffusait un cours d'anglais, que l'oreille de Reiko a nettement capté.

Comme je tournais de nouveau le bouton, d'une autre fréquence a jailli soudain une bruyante musique latino-américaine. À l'instant même est apparue dans les yeux de Reiko une lueur de désarroi chargée d'une curieuse angoisse, comme lorsqu'on essaie d'éviter une voiture sur une chaussée encombrée. Ce n'était nullement le regard de quelqu'un qui a priori n'entend rien. J'y ai senti à l'œuvre une hésitation sur le choix à effectuer : « Ah... Que faire ? Vais-je décider que j'entends cette partie-là ? Ou au contraire, que je ne l'entends pas ? » Mais une seconde plus tard, il m'a paru évident que la musique ne parvenait pas à son oreille : ses traits ont brusquement perdu toute vivacité, son regard, interrogeant en vain le silence, s'est figé.

Et tout d'un coup, dans ses yeux limpides qui se brouillaient, j'ai vu monter les larmes...

J'avais pensé, sinon ce jour-là, du moins à partir de la séance suivante, appliquer la méthode des associations libres. Mais tant que la jeune femme se trouvait dans cet état d'instabilité émotionnelle, mieux valait peut-être procéder autrement, par ces questions qui, sans laisser au patient le temps de ressentir de l'hostilité à l'égard de son analyste, vont droit au but. Pour faire parler le malade de ses symptômes, le docteur F. préconisait de recourir dès la première consultation non pas à un interrogatoire classique, mais aux associations libres et, pourtant, il lui est arrivé d'obtenir d'excellents résultats en prenant le contre-pied de ce principe.

« Vous avez évoqué tout à l'heure votre crainte d'être enceinte. Aujourd'hui encore, vous continuez à fréquenter cette même personne, n'est-ce pas ?

— Oui », m'a-t-elle répondu d'un ton gai qui m'a surpris, comme si cette question, loin de la gêner, la mettait à l'aise.

« Quand je suis entrée dans l'entreprise où je travaille, j'ai remarqué dans le même service que moi un garçon qui était la coqueluche de toutes les autres filles. D'ailleurs elles étaient tellement aux petits soins pour lui que d'abord, ça me l'a rendu plutôt antipathique, et je lui ai donc battu froid. Tenez, c'est lui. »

Et sortant de son sac sa carte de transport, elle en a retiré une photo.

Sur une yole monoplace, un jeune homme vêtu d'un short et d'un maillot de corps souriait, une main levée, l'autre posée sur son aviron. Avoir le sigle imprimé sur son maillot, j'ai tout de suite compris qu'il s'agissait d'un étudiant de l'Université T., l'une des plus réputées dans ce sport nautique. C'était vraiment un beau garçon, bien bâti, qui semblait très grand, avec le genre de visage qui plaît à notre époque ; bref, il réunissait toutes les conditions nécessaires pour être chouchouté par les jeunes filles.

« C'est une photo qui date de ses années d'université, mais il a gardé ce petit côté étudiant, et il est très apprécié dans la société où je travaille », a ajouté Reiko en jetant elle aussi un coup d'œil sur le cliché.

« C'est formidable », ai-je dit, en opinant mollement du bonnet.

Reiko m'a alors raconté comment les choses avaient évolué dans les quelques mois qui avaient suivi son entrée dans cette société : étant une nouvelle venue, elle avait d'emblée été considérée comme une rivale par les autres employées, ce qui était bien naturel, car si ce garçon, Egami Ryûichi, était l'idole de ses collègues, aucune n'avait encore conquis son cœur. Mais au bout de quelque temps, comme Reiko, à la surprise générale, restait indifférente au garçon et que celui-ci, de son côté, ne lui manifestait pas non plus d'attention particulière, des liens d'amitié s'étaient enfin créés avec les autres filles qui l'avaient alors autorisée à rejoindre la ligue de non-agression déployée autour du jeune homme.

Cependant, toutes les tensions camouflées sous ce masque d'indifférence, ainsi que la surveillance des filles entre elles, avaient, loin de les refroidir, nourri certains sentiments, si bien que Reiko s'était bientôt trouvée incapable de se dissimuler l'intérêt qu'elle portait à Ryûichi. Et bientôt, malgré elle, elle en était tombée amoureuse.

Mon but n'étant pas ici de faire œuvre romanesque, il me suffira, je crois, de résumer l'essentiel du récit de la jeune femme.

Ryûichi et Reiko s'étaient rencontrés un jour par hasard en dehors de leur lieu de travail, et cette occasion les ayant vite rapprochés, le jeune homme n'avait pas tardé à lui avouer que depuis le jour où elle était entrée dans la société, il s'était toujours senti attiré par elle. Ryûichi n'avait rien d'un coureur de jupons, ni d'un flatteur qui cherche à plaire à tout le monde : cela, Reiko avait pu s'en assurer durant les mois précédents, ce qui lui avait permis de croire d'emblée à cet aveu, et comme elle-même était déjà amoureuse du garçon, elle s'était trouvée au comble du bonheur.

L'un et l'autre, prenant toutes les précautions pour que rien ne filtre au bureau, avaient continué de se voir en secret, et au bout de deux mois de cette relation, Reiko s'était donnée à Ryûichi. Mais apparemment, si l'on s'en tenait au fil de son récit, cela s'était fait de façon un peu brusque.

« C'était la première fois que cela vous arrivait ?

— Que voulez-vous dire par là ?...

— Est-ce que c'était votre toute première expérience physique ? »

Reiko est restée sans voix, et son regard s'est assombri. Un tic pareil à un éclair de mauvais augure a de nouveau couru sur sa joue.

« Finalement, il vaudrait mieux que je vous raconte tout. Quand Egami m'a demandé de me donner à lui, vous ne pouvez pas savoir à quel point j'ai eu du mal à me décider.

« Je suis d'une famille on ne peut plus convenable, et dans ce domaine-là je m'étais toujours très bien tenue : à l'université, j'avais bien eu quelques petits amis, mais avec eux j'avais toujours refusé de franchir le pas. Seulement, depuis le début de cette relation avec Egami, je m'étais mise à rêver de mariage, comme tout le monde. En même temps, plus j'étais amoureuse de lui, plus le mariage me faisait peur ; et à l'idée que l'image de pureté que je voulais lui donner puisse s'écrouler, cette peur me submergeait complètement.

« En fait, quand j'étais adolescente, c'est ce fiancé que je détestais qui m'a... déflorée. À cause de cela, je l'ai haï encore plus, et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est pour le fuir que je suis venue faire mes études universitaires à Tôkyô.

« Une pensée m'obsédait : "Si cette chose-là doit se découvrir après mon mariage avec Egami, alors, autant mourir !" Sur ces entrefaites, il m'a fait cette demande, mais sans qu'il soit question de mariage. Peut-être était-ce de son point de vue une façon de tâter le terrain, peut-être ne croyait-il même pas que j'allais lui dire "oui", mais moi je m'étais rendu compte que je l'aimais vraiment, alors j'ai perçu dans sa demande une sorte de chance à saisir... Et puis... et puis après bien des hésitations je lui ai finalement cédé, et je suis presque sûre qu'il s'est tout de suite aperçu que je n'étais plus vierge, mais à ce sujet,

il n'a fait aucun commentaire. Cela a blessé mon orgueil plus que n'importe quelle parole. Par la suite non plus, il n'a jamais rien dit. Alors j'ai été gagnée par une méfiance grandissante, je me disais : "À présent il garde le silence à ce propos, mais il songe certainement à se servir de ça comme atout, au cas où par la suite je le pousserais au mariage." D'ailleurs, je ne pense pas que ce soupçon soit dénué de tout fondement. La preuve, c'est qu'ensuite il n'a pas évoqué une seule fois la question du mariage.

« Ma relation avec Egami durait ainsi, cahin-caha, depuis environ un an quand, à partir de cet été, les symptômes dont je vous ai parlé tout à l'heure ont commencé à se manifester... C'est triste à dire, mais je suis encore terriblement amoureuse d'Egami. Je l'aime bien plus fort qu'avant. Si fort que je me demande jusqu'où je suis capable de me laisser entraîner, et cela me fait peur. »

Mon cabinet, inutile de le dire, n'a rien à voir avec celui d'un conseiller conjugal. C'est pourquoi je pense parfois qu'il vaudrait mieux, pour des problèmes de cet ordre, s'adresser à la rubrique « Courrier du cœur » d'un journal quelconque. Et encore : des romances comme celle-là sont si banales que même le courrier du cœur n'en voudrait sans doute pas. Quoi qu'il en soit, tandis que Reiko parlait, la parfaite cohérence de son récit a fait naître le doute en moi : qu'une femme capable d'évoquer avec tant de logique sa propre histoire d'amour puisse souffrir de manifestations d'hystérie me semblait curieux. Pourtant, c'était incontestable : ses tics nerveux, mais également son manque d'appétit et ses fréquentes nausées, loin de relever de quelque trouble organique, faisaient partie du syndrome hystérique.

Aux États-Unis, la cure psychanalytique a souvent lieu au rythme d'une séance par jour ou tous les deux jours, mais au Japon il est d'usage de voir l'analysant une fois par semaine, pour un entretien d'une heure. Comme j'avais reçu Reiko ce matin-là entre dix et onze heures, je lui ai réservé la même tranche horaire, le même jour de la semaine suivante. Le patient, lui aussi, est tenu de respecter la plage de temps qui lui est ainsi impartie, et il doit donc impérativement s'engager à régler tous les rendez-vous, même ceux qu'un contretemps inévitable lui aura fait manquer.

Comme le moment était venu d'arrêter la séance, j'ai touché le montant de mes honoraires qui incluaient les frais de première consultation, avant de laisser repartir Reiko.

Comme je viens de le dire, ma seconde rencontre avec la jeune femme était donc prévue pour la semaine suivante, le même jour, à la même heure. Mais cinq jours après le premier entretien, j'ai reçu d'elle une lettre en exprès, où elle m'annonçait qu'elle ne pourrait venir à ce rendez-vous.

Voici le texte de cette lettre :

« Docteur Shiomi,

« À vrai dire, dans la mesure où j'avais trouvé le courage de venir vous rendre visite l'autre jour, j'étais sûre que j'allais me sentir libérée physiquement et moralement, puisque j'avais enfin réussi à déverser tous les tracas longtemps accumulés dans mon cœur. Mais dès le lendemain de ce rendez-vous, j'ai ressenti des effets tout à fait inverses de ceux que j'espérais. Docteur, à quoi cela peut-il être dû ?

« Depuis ce jour-là, mon visage n'a cessé d'être parcouru de crispations. Comme elles deviennent encore plus violentes quand j'essaie de les contrôler, je ne suis pas retournée au bureau. La simple vue de la nourriture me dégoûte. Je me dis pourtant que si je ne mange pas je vais finir par mourir, alors je me force, mais j'ai à peine terminé que je suis prise de nausées, il m'arrive même parfois de rendre tout mon repas. Quand je vois tous ces effets, consécutifs à la première consultation, je me demande bien de quelle intensité seront les réactions qui risquent de se produire si je retourne vous voir. À cette pensée, une peur incoercible me saisit. Alors que vous avez eu l'amabilité de me fixer un rendez-vous, je vous prie donc de m'autoriser à manquer la séance de jeudi prochain.

« En fait, l'autre jour j'ai volontairement omis de vous dire une chose importante. Je n'ai pas eu le courage de pousser aussi loin les confidences, car ce n'était tout de même que notre première rencontre. Mais je me demande, en faisant mon propre diagnostic, si ce n'est pas d'avoir passé cela sous silence qui m'a tourmentée au point de provoquer de si terribles symptômes. Quoi qu'il en soit, j'ai beau être décidée à tout vous avouer de ma vie, ne trouvez-vous pas absurde de continuer à vous consulter si c'est pour me sentir bourrelée de remords à cause d'une chose somme toute insignifiante ? »

À première vue, cette lettre semblait avoir été écrite de sang-froid, et pourtant vers la fin s'y lisait une contradiction flagrante : juste après avoir écrit « chose importante », Reiko se reprenait pour parler de « chose insignifiante ».

D'autre part elle avait pris la peine d'ajouter à son adresse le numéro de téléphone de son logement, ce qui, contrairement aux termes de sa lettre, révélait son intention de venir me voir. Oui, elle avait envie de venir, mais à la condition cette fois *qu'on l'en prie instamment...*

Cette lettre me faisait donc toucher du doigt un aspect de la personnalité de la jeune femme qui m'avait en partie échappé lors de notre première rencontre : je veux parler de son ego très développé. Nous ne nous étions vus qu'une seule fois, mais déjà elle avait engagé le combat avec l'analyste que j'étais. L'aggravation de ses divers symptômes n'avait rien d'une invention, mais en soi elle contenait une intention cachée : celle de me provoquer.

J'ai aussitôt téléphoné à son appartement, pour apprendre que Reiko était absente, et comme j'essayais à nouveau, l'après-midi, de la joindre, je me suis entendu dire qu'elle n'était toujours pas là. D'après mes calculs, au bout de mon troisième coup de fil elle allait enfin se décider à me répondre. Effectivement, lors de cette troisième tentative, à cinq heures, elle est venue immédiatement au téléphone et s'est justifiée en ces termes : « J'étais sortie, je viens tout juste de rentrer. »

Étant habitué à ce genre de petits stratagèmes, j'ai réagi par une politesse imperturbable, et l'ai suppliée de faire l'impossible pour venir me voir le surlendemain.

« Cette aggravation momentanée de vos symptômes est une réaction tout à fait normale. Il n'y a pas lieu de s'en inquiéter, bien au contraire, car c'est justement la preuve de l'efficacité de la première consultation. Quoi qu'il en soit, ce serait vraiment dommage de rester sur cette première fois, et puisque c'est moi qui vous le demande instamment... c'est pénible pour vous, sans doute, mais je vous en prie, venez après-demain !

— Cela vous fait plaisir que je vienne ? a-t-elle demandé d'une voix un peu rauque, en y mettant une touche d'équivoque.

— Bien sûr que cela me fait plaisir.

— Est-ce que je peux vous croire ?... Mais après tout, ça ne fait rien. C'est d'accord, je viendrai... »

En effet, Reiko est arrivée à l'heure dite, vêtue de façon complètement différente de la fois précédente : elle portait un sobre manteau gris sur un tailleur de la même teinte.

Comme je la faisais entrer dans l'une des salles d'analyse, je l'ai sentie nerveuse et tendue. Elle a fini par s'exprimer en ces termes : « C'est une chose qui me fait honte, mais après tout si je ne vous en parle pas, il n'y a aucune raison que vous compreniez. Alors je vais vous la dire, mais s'il vous plaît, docteur, ne me dévisagez pas avec ces yeux-là. Tournez-vous vers le mur... Oui... Bon, ça va à peu près.

« Voilà... Depuis que je fréquente Egami, pas une seule fois je n'ai ressenti quelque chose avec lui. Pourtant il a un charme fou, un corps parfait, c'est tout à fait mon type d'homme, et en plus – cela non plus, je ne vous l'ai pas dit la dernière fois – il a eu, apparemment, des tas d'aventures féminines en dehors du bureau, ce qui fait qu'il sait très bien s'y prendre avec les femmes. Mais moi, malgré son savoir-faire, je ne ressens rien. Je me dis toujours : “La prochaine fois, c'est sûr, ça va venir”, mais ça ne vient jamais. Un jour, après avoir vu son air épuisé et déconfit, j'ai décidé de simuler le plaisir, j'ai essayé toutes sortes de simagrées, mais ce n'est pas le genre de choses qu'on peut poursuivre indéfiniment, et tout ce que j'en retire, c'est l'impression d'être tantôt lamentable, tantôt ridicule. Mais surtout, ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'à cause de cela il finisse par se lasser de moi. J'ai lu quelque part que si une femme n'éprouvait pas de plaisir, l'homme

en était terriblement blessé dans son amour-propre, et se mettait alors à la détester. Une fois, après avoir fait ça, il m'a dit, l'air de plaisanter : "Je me demande si tu m'aimes vraiment", et ces mots m'ont tellement peinée que j'ai cru que mon cœur allait éclater. Parce que moi, cet homme-là, je l'aime infiniment, vous savez. Je l'aime, je l'aime presque à en perdre la raison. Mais au moment le plus important, cela se manifeste de façon tout à fait opposée, et je ne sais vraiment plus que faire.

« Comme je n'arrêtais pas de me tracasser avec ça, à partir de l'été dernier j'ai commencé à présenter toutes sortes de troubles. Alors vous pensez bien que j'en connais la cause. Je la connais très bien. Même sans votre analyse, je sais parfaitement d'où ça vient. Tout ce que je vous demande, c'est de m'aider par votre thérapie à trouver le plaisir. C'est pour ça que je suis venue vous voir. Si j'arrive à ressentir quelque chose, tous mes maux vont s'envoler d'un coup, j'en suis sûre. »

Je l'avais laissée parler sans intervenir, puis je me suis retourné et l'ai regardée : ses joues étaient écarlates, ses yeux brillaient, mais cette fois, même sous le poids de mon regard, aucun tic nerveux n'est apparu sur son visage. Et Reiko, reprenant aussitôt la parole, a lancé à ma grande surprise : « Vous vous souvenez, l'autre jour, je vous ai dit que je n'entendais pas la musique.

— Oui.

— Eh bien, c'était un mensonge.

— Un mensonge ?

— Mais il n'y entrait aucune mauvaise intention de ma part. Moi, vous mettre à l'épreuve, quelle idée !... Seulement, comme j'étais tout à fait incapable de formuler que je n'éprouvais pas de plaisir, j'ai voulu vous le suggérer grâce à cette expression. Mais vous n'avez rien deviné du tout, alors je me suis dit après coup – ne prenez pas ça mal, surtout ! – : « Malgré les apparences, le docteur est bien naïf ! »

— Il ne faut pas se moquer des médecins, voyons ! » ai-je répliqué en esquissant un sourire forcé, mais Reiko, grisée par cette victoire, a été prise d'un accès de gaieté.

« Maintenant que je vous ai tout dit, je me sens vraiment légère. Cela fait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien. Si ça se trouve, me voilà complètement guérie ! »

Depuis que Freud a publié ses études sur l'hystérie, la thérapie psychanalytique, au fil d'un grand nombre d'améliorations et de progrès, est passée par une série d'étapes dont l'origine se situe à la fin du siècle dernier, à l'époque où l'hypnose était toute-puissante – étapes au cours desquelles elle s'est transformée pour devenir la méthode complexe, minutieuse et étalée dans le temps que nous connaissons aujourd'hui. L'interprétation du sens caché d'un symptôme donné, dont on informera le patient, ne suffit pas toujours à libérer les émotions qui sont à la source de ce symptôme, ni à obtenir la guérison : c'est à partir de cette constatation qu'a été mise au point la méthode de libre association encore appliquée de nos jours. Il est d'ailleurs fréquent, chez des femmes intelligentes à l'ego très affirmé comme Reiko, que les diverses tentatives d'auto-analyse, loin d'être d'une quelconque efficacité dans le processus de guérison, lui soient au contraire très préjudiciables.

J'ajouterai que la métaphore utilisée par Reiko était trop transparente, et son interprétation trop plate, pour me satisfaire. La jeune femme prétendait qu'avec son « je n'entends pas la musique » elle avait menti, tout simplement, mais était-ce vraiment le cas ? Fallait-il voir uniquement dans la « musique » un beau symbole de l'orgasme ? N'y avait-il pas plutôt, entre la « musique » telle qu'elle l'évoquait et l'orgasme qu'elle désirait ardemment, quelque lien symbolique caché, difficile à saisir ?... Voilà les questions qui me sont venues d'emblée à l'esprit.

Sans plus tarder, j'ai décidé de consacrer les cinquante minutes restantes à une première tentative d'associations libres.

Il y a dans chaque salle d'analyse un siège large et confortable qui peut se régler en trois positions différentes, l'une permettant de se trouver presque complètement allongé. J'ai incliné le dossier d'environ quarante-cinq degrés de manière que Reiko ait en face d'elle à la fois une partie du plafond et du mur gris et nu.

Personnellement, je m'installe toujours sur une petite chaise placée derrière ce divan, et j'étais donc hors du champ visuel de la jeune femme.

« Vous êtes prête ? » ai-je commencé d'une voix posée, qui inspire confiance – j'avoue que je me sens assez sûr de l'effet de cette voix. « J'aimerais que vous me racontiez sans détour tout ce qui vous passe par la tête, mais promettez-moi d'abord de vous débarrasser complètement des préjugés suivants :

- (1) Ça n'a aucun intérêt de parler d'une chose pareille.
- (2) Cette chose-là n'a aucun rapport avec mes troubles du moment.
- (3) C'est gênant de raconter une chose pareille.
- (4) Ça m'est très désagréable de dire une chose pareille.
- (5) Est-ce que je ne vais pas mettre le docteur en colère si je dis une chose pareille ?

« C'est bien d'accord ? Vous devez chasser entièrement ces cinq préoccupations de votre esprit.

— Oui », a répondu docilement Reiko, marquant ainsi de façon claire sa résolution de s'abandonner à mes soins, ce qui m'a rassuré. Mais en même temps, une question a traversé très fugitivement mon esprit : « Ne réagit-elle pas de la même manière quand elle se donne à son amant, ce beau garçon *qui ne lui fait rien éprouver* ? »

« Tenez, ce peut être ça, par exemple : vous allez à la campagne et vous regardez le paysage. Il y a des rizières. Il y a des champs. Et aussi un bois sur une colline, et deux ou trois maisons, et puis un milan qui décrit des cercles dans le ciel. Il suffit de m'énumérer toutes ces choses, telles que vous les voyez, telles qu'elles vous viennent à l'esprit. Supposons que vous aperceviez une fosse à purin, eh bien cela aussi vous me le direz, et de même si ce n'est pas un milan mais un avion qui passe dans le ciel, ou si vous voyez apparaître sur le sentier entre les rizières une femme vêtue d'un manteau de vison qui jure complètement dans ce paysage de campagne... bref, l'ordre n'a aucune importance, vous n'avez qu'à me raconter les choses comme elles se présentent à vous.

« Considérez que vous n'êtes qu'un simple rapporteur ou transmetteur d'informations. Vous ne devez pas interférer dans ce processus avec votre jugement, ni vous servir de celui-ci pour classer les choses ou les fausser. C'est bien clair, n'est-ce pas ?...

— Oui. »

Et Reiko, à la manière d'une malade résolue à subir quelque opération effrayante, a fermé les yeux. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus sa tête : ses cils longs et réguliers projetaient une ombre légère sur ses joues, donnant à son visage toutes les apparences de celui d'une sainte.

« Il y a une grange, très vaste... Je vais y entrer... C'est la grange de la maison de Toshi-chan. Parce que c'est une vieille maison... Toshi-chan – mon cousin, celui à qui on m'a ensuite fiancée – m'a dit qu'il allait me montrer quelque chose d'amusant, alors moi... Mais finalement, je repars sans entrer dans la grange... Parce que j'ai peur, comme ça, vaguement... Peur de quoi, je ne sais pas. Et puis cette fois je suis seule, je fais cliqueter mes ciseaux, je coupe du papier bleu pour faire un *origami*. Vous savez, j'avais les cheveux coiffés au carré, avec une frange, et j'étais une petite fille très adroite... Je découpe le papier à toute vitesse, mais j'ai beau couper et couper, ce papier bleu n'en finit pas, j'ai beau tirer dessus, il s'étend indéfiniment... oui, c'est comme ça. Je continue mon découpage. Et je me rends compte que ce papier se prolonge jusqu'au ciel bleu. Je m'obstine à y donner des coups de ciseaux, alors le ciel se déchire et par cette déchirure soudain... Ah ! c'est effrayant !... » s'est écriée Reiko, et elle a couvert son visage de ses mains.

« Qu'est-ce qui est effrayant ? Dites tout ce qui vous vient ! Si vous le dites, votre peur disparaîtra.

— Un taureau...

— Un taureau ? Et que se passe-t-il ?

— Il se précipite vers moi. Avec une énergie terrifiante, en soulevant des tourbillons de poussière, il fonce droit sur moi. Et ses deux cornes... mais non, ça a une forme plus dégoûtante que des cornes... oui, c'est ça. Ce ne sont pas des cornes. L'une et l'autre ont la même forme que le machin des hommes.

« Cette bête... elle arrive juste devant moi, et puis elle disparaît brusquement. Je me retrouve collégienne. Une amie se met à raconter comment on fait ça, je suis incapable de la croire, je lui dis que si on fait une chose pareille le corps doit se casser, il faut entrer à l'hôpital, alors elle se moque de moi. À propos de la chose en question, j'avais vraiment des drôles d'idées. J'imaginais une femme, avec la partie inférieure du corps en acier, qui attirait les hommes, et les étranglait par la seule force de ses cuisses. C'est peut-être une image venue de la lecture des contes occidentaux pour enfants. Et ce bas du corps en acier, je suis chargée de le polir sans arrêt, comme on cire des chaussures, pour qu'il brille aux éclats. Je ne sais pas pourquoi. Une voiture ou des chaussures couvertes de poussière, c'est considéré comme une honte, eh bien apparemment, pour cette partie en acier, c'est pareil. Alors je l'huile, je l'astique... mais oui, avec une huile qui sent merveilleusement bon.

« Ce que je ne comprends pas, c'est que tout ça se passe dans une ville inconnue, qui n'a pas l'air d'être ma ville natale... Je me trouve dans la salle des professeurs d'une école de couture, je me dispute avec une des enseignantes, une vieille fille, et tout de suite après je m'élance à l'extérieur... Or, jamais je n'ai fréquenté d'école de couture, jamais je ne me suis disputée avec mes professeurs... Mais qui dit « couture » dit « ciseaux ». Ça y est ! J'ai compris ! L'acier dont j'ai parlé tout à l'heure, dans le bas du corps, c'est une paire de

ciseaux. Quand les ciseaux sont rouillés, ils coupent mal, c'est pour ça que ma tante m'avait conseillé de les huiler. Mais je n'avais pas d'huile de bonne qualité, alors elle m'avait prêté une espèce de brillantine en provenance de l'étranger. Au fait, j'y pense : à l'époque j'étais au courant que ma tante, en cachette de mon oncle, avait un amant. Un soir d'été...

— Un soir d'été ? »

Reiko, le regard tourné distraitement vers le plafond, a gardé un instant le silence.

« Vous voyez quelque chose ?

— Oui, je vois apparaître...

— Quoi donc ?

— Non, finalement je ne vois rien. »

Et Reiko, cachant son visage dans ses mains, a soudain fondu en larmes.

Franchement, je devais reconnaître que cette première tentative d'associations libres s'était soldée par un échec. Car Reiko, qui semblait s'être laissée aller avec tant de facilité, dissimulait en elle, en réalité, de fortes résistances, bien plus : pour camoufler qu'elle dissimulait, elle avait usé et abusé, avec une habileté consommée, de tous les symboles sexuels qui lui passaient par la tête. Manifestement, il y avait là à l'œuvre une part d'artifice qui s'amalgamait d'étrange manière avec l'inconscient.

Reiko connaissait trop bien la psychanalyse !

À la fin de cette séance, nous avons pris date pour le rendez-vous suivant, et il a été convenu qu'elle me décrirait en détail dans une lettre ce qu'elle n'avait pu, au fil de ses associations, formuler à haute voix.

J'avais perçu très exactement jusque-là, de la part de Reiko, les honoraires correspondant à chaque séance, et du coup, même si elle venait me voir en partie par envie de se jouer de moi, je n'y accordais guère d'importance. En fait, j'étais uniquement préoccupé par ses légers signes d'hystérie, et je ne prenais pas très au sérieux le problème de frigidité qui constituait, dans son cas, le maître-symptôme.

J'avais pourtant entrepris de relire l'ouvrage dans lequel Stekel, partant de nombreuses observations cliniques, traite de la frigidité sous tous ses aspects, et je m'étais rendu compte à cette occasion combien ce que l'on désigne en général, de façon vague, par ce terme, possédait de significations multiples, combien il recouvrait de manifestations complexes. Et je fus étonné de découvrir partout en germe, dans ce livre célèbre publié en 1920 et devenu depuis un classique, les principes mêmes des théories « psychosomatiques⁽⁶⁾ » qui forment actuellement, aux États-Unis, la base d'un nouveau courant de la médecine.

Stekel va jusqu'à décréter que l'époque contemporaine est une époque d'impuissants, qu'une majorité des hommes appartenant, culturellement parlant, aux couches supérieures, souffre plus ou moins de ce mal, et qu'une grande partie des femmes des mêmes couches sociales sont frigides. D'après lui, moins un individu est cultivé, plus sa vie sexuelle se déroule harmonieusement, et il faut voir là non pas une « puissante énergie vitale de type animal », mais plutôt une simple fonction « végétative ». Bref, la sexualité chez l'homme se réduit à une « fonction de la moelle épinière »... Telles sont les affirmations radicales formulées par Stekel.

Reiko m'avait dupé en prétendant qu'« elle n'entendait pas la musique », mais n'y avait-il pas par hasard dans ces mots une ironie visant l'ensemble de nos contemporains, sourds eux aussi à cette même « musique » ?

Il me faut à présent changer quelque peu de sujet, pour parler de ma propre vie privée, ce qui ne m'est guère facile.

Je suis toujours célibataire, mais dans mon cas ni l'impuissance ni la perversion sexuelle n'en sont la cause. J'ai pour amie mon infirmière, Yamauchi Akemi, avec laquelle je poursuis depuis longtemps une relation quasi conjugale, même si nous n'avons jamais vécu ensemble. Akemi est encore jeune et, à la différence de Reiko, elle a un visage enfantin dont les traits semblent avoir été tracés d'un ou deux coups de pinceau, le genre de visage gai et ouvert qui plaît aux hommes. Or, elle qui n'avait jamais manifesté la moindre jalousie, ni vis-à-vis de mes patients ni même à l'égard de mes passades, s'était prise semblait-il pour la seule Reiko d'une antipathie immédiate.

« Je ne sais pas pourquoi, mais elle ne me revient pas, cette *kranke*⁽⁷⁾ », m'avait-elle dit après ma première entrevue avec Reiko, alors qu'elle est d'habitude d'une objectivité

remarquable sur le plan professionnel. « Il y a quelque chose qui sonne faux chez elle. C'est comme si j'allais me faire avoir... »

— Mais tu sais bien que tous les patients sont des menteurs ! Et c'est justement parce qu'ils souffrent de leurs mensonges qu'ils viennent consulter. Plus leurs inventions sont subtiles, plus elles prouvent à quel point ils sont atteints. D'ailleurs, dans la mesure où on leur prend de l'argent en échange, après tout je ne vois pas où est la duperie. Et puis tu ne crois quand même pas qu'il y a des gens qui entreprennent une analyse pour le simple plaisir de jouer les charlatans ? »

Nous en étions restés là, mais après avoir appris que Reiko avait menti en parlant de musique, Akemi s'était mise à la détester davantage.

Notre vie sexuelle se déroulait sans nuages, et si Akemi, désireuse de préserver sa liberté, redoutait de se retrouver enceinte, elle ne présentait aucun symptôme névrotique, bien au contraire : c'était une femme dont le corps réagissait très facilement.

Un soir, au cours d'une conversation sur l'oreiller, Akemi m'a dit qu'en dehors de la relation physique et des joies que celle-ci lui procurait, elle s'était toujours sentie parfaitement indépendante, jusqu'au moment où, ayant rencontré Reiko, elle avait perdu cette confiance en elle. Après ce préambule, elle a ajouté : « Depuis que je la connais, je ne sais pas pourquoi, je me sens minable, je n'y peux rien. Quand elle arrive dans le cabinet, au moment où on se salue, c'est comme si nos yeux se lançaient des étincelles, et alors je n'arrive pas à me défaire de l'impression qu'elle est en train de se dire : “Qu'est-ce que c'est que cette bonne femme ! Regardez-là, dans sa blouse blanche d'infirmière, elle se donne des grands airs ! Mais derrière ce vêtement, il n'y a que le corps d'une fille tout ce qu'il y a de plus banale, une fille qui se met à brailler et à se trémousser de joie dès qu'un homme la frôle !” À l'idée qu'elle pense ça, mon corps se fige, et soudain sa frigidité, je la vois comme une espèce de réfrigérateur dernier modèle, tout blanc et étincelant, et ça me vexe. C'est vrai que dans la vie, j'ai toujours été attachée avant tout à une chose : la liberté d'esprit, mais dès que je me trouve en face d'elle, je me dis : “Celle-là, elle est débarrassée de toutes les contraintes, et pas seulement dans sa tête : dans son corps aussi”, et j'ai l'impression qu'elle me regarde du haut de son piédestal. »

Ces plaintes jaillies du fond du cœur me laissaient entrevoir une situation plutôt embarrassante. Profitant du fait qu'Akemi présentait des caractéristiques rares chez une femme : « l'indifférence à l'égard du mariage » et « l'absence de jalousie », je croyais avoir réussi, tout en préservant ma propre liberté et en entretenant avec mon amie une relation de couple moderne qui n'était guère étouffante, à lui inculquer pleinement les mérites de la « liberté d'esprit ». Mais j'aurais été bien ennuyé si, dépassant la mesure, elle en venait cette fois à s'éveiller à une notion erronée de liberté physique. J'ai donc tâché, à grand renfort d'éloquence, de rectifier son erreur.

« Voyons, tu te trompes, Akemi. Tu ne vois pas que c'est elle, et pas toi, qui souffre d'un complexe d'infériorité, et qui en plus a perdu sa liberté ? Parce que la liberté pour une femme, c'est d'abord de sentir son corps s'enflammer, et de découvrir grâce à cela une joie de tout l'être ; c'est à partir de cette prise de conscience, et pas autrement, que les choses commencent, tu devrais bien le savoir ! Est-ce que tu te rends compte qu'elle est la

première à rêver d'un corps de "femme tout ce qu'il y a de plus banale" ? Te connaissant, je suis sûr que tu t'en es aperçue !

« Et puis, quelle grossière erreur de penser qu'elle est libre à la fois de corps et d'esprit ! Son blocage physique lui a fait perdre sa liberté d'esprit, et tout son être s'épuise en piétinements vains et en efforts inutiles. Souvent les femmes frigides, obsédées par l'idée que "la prochaine fois sera la bonne", ont tendance à passer d'un partenaire à l'autre, et en apparence elles sont donc tout à fait affranchies. Mais en réalité, je trouve qu'il n'y a pas plus bloquées et plus malheureuses qu'elles. Tu ne penses pas ? »

Ces explications logiques ont semblé convaincre Akemi, sauf sur un point : l'idée que les femmes frigides rendaient les hommes esclaves sans se laisser emprisonner par eux avait l'air de l'envoûter à la manière d'un beau poème. Elle percevait là comme une écrasante victoire féminine dans le domaine de l'amour.

J'ai fini par élever la voix pour la réprimander en ces termes : « Alors toi aussi, tu voudrais devenir hystérique ? Tu voudrais attirer la pitié avec des tics nerveux comme les siens ? » Cette sortie l'a enfin calmée. Cette nuit-là, une fois dans mes bras, elle a poussé comme toujours des gémissements de plaisir, mais ensuite elle a pleuré un peu, sans raison. Une femme saine qui déplorait sa bonne santé : voilà qui était affligeant. Si cela faisait partie des effets provoqués par cette Reiko, alors j'avais tout lieu de frémir devant l'action, pareille à celle d'un poison glacé, qu'exerçait sur soi et sur autrui ce trouble caché qu'on nomme « frigidité ».

Pour tout avouer, moi aussi cette nuit-là je me suis trouvé, bien plus qu'Akemi, sous une étrange emprise.

À un moment, tandis que nous faisions l'amour, j'ai cru entendre le léger grattement d'un saphir sur le dernier sillon d'un disque qui continue indéfiniment de tourner une fois que la musique s'est achevée. Le sillon décrivait une trajectoire sans fin, le grésillement ne cessait pas, et lorsque mon oreille l'a capté, j'ai eu l'impression qu'il était le seul son à se poursuivre depuis une éternité. Ce qui voulait dire que la musique de ce disque s'était arrêtée en un passé si lointain que ma mémoire ne pouvait remonter jusque-là. Il y avait bien longtemps que la musique était morte.

La sensation n'a duré qu'un bref instant : secouant la tête à la hâte pour échapper à ce délire, je me suis de nouveau plongé dans l'acte qui m'occupait précédemment. Faut-il le préciser ? Dans ma chambre, aucun disque ne tournait, car je n'y ai pas installé d'électrophone.

Lettre de Reiko :

« Docteur Shiomi,

« Je vous prie de m’excuser pour l’autre jour. Malgré toutes les remarques que vous m’avez si aimablement prodiguées, j’ai été incapable, je le sens bien, de me confier à vous avec une totale franchise, et je m’en veux terriblement.

« Ces ciseaux dont je vous ai parlé sont reliés pour moi à un souvenir bien précis. Mais j’ai volontairement utilisé pour l’évoquer une formulation détournée. Quand j’étais petite, un jour que je jouais avec d’autres enfants devant la grange de la maison de Toshi-chan, un garçon s’est approché, une paire de ciseaux à la main, et il a dit : “On va tirer au sort, et celui qui perdra, je lui couperai son *machin* !”

J’étais la seule fille avec eux ce jour-là, et j’ai été aussi la première à perdre. Toshi-chan, ayant pitié de moi, a essayé de retenir le garçon aux ciseaux, mais lui ne voulait rien entendre. Tous les enfants, indifférents à mes sanglots, m’ont immobilisée et ont baissé ma culotte. Le méchant garçon a alors plaqué l’acier froid des ciseaux contre mes cuisses (ah ! aujourd’hui encore je me souviens de cette sensation à donner la chair de poule !), et après avoir, de sa main gauche, fourragé brutalement et avec insistance entre mes jambes, il s’est écrié : “Ça alors, elle a rien du tout ! La perdante, sûr qu’elle se l’est déjà fait couper !...” Et ils ont tous commencé à me chahuter en chantant : “Oh la perdante, oh la perdante, elle perd à tous les coups ! Y a longtemps, bien longtemps, y a très très longtemps, qu’elle se l’est fait couper, et il a pas r’poussé !”

« Le dépit et la terreur éprouvés ce jour-là m’ont poursuivie ensuite, au point que j’ai rêvé longtemps de me glisser, la nuit, des ciseaux à la main, dans toutes les maisons où dormaient ces enfants qui m’avaient persécutée, afin de le leur couper.

« D’autre part, l’image du taureau se réfère à un événement survenu quelque temps après l’épisode des ciseaux : dans les environs de Kôfu, un taureau devenu fou furieux avait tué un paysan d’un coup de corne, et quand j’ai appris cela il m’a semblé, avec mon esprit d’enfant, que ces cornes ressemblaient à des ciseaux, ce qui voulait dire que pour moi, elles ressemblaient aussi au *machin* des hommes.

« Je trouve étrange d’avoir ainsi fait l’amalgame entre ce qui coupe et ce qui est coupé, mais à l’époque je ne pouvais pas voir les choses autrement. D’ailleurs, ne pensez-vous pas que mon envie de couper *ce truc-là* avec des ciseaux parce que j’en avais très peur, et ma façon d’imaginer que les objets effrayants devaient par nature ressembler à des ciseaux, sont des réactions tout à fait plausibles chez un enfant ?

« D’autre part, il y a une chose que je n’ai pas réussi à vous dire : c’est que si l’on m’a élevée avec un soin extrême, en me mettant littéralement sous globe, j’ai pourtant pris

conscience de bonne heure de la sexualité – plus précisément : j’ai été témoin relativement tôt d’un acte sexuel.

« Je devais avoir une dizaine d’années. Avec la permission de mes parents, l’une de mes tantes qui m’adorait m’a emmenée passer deux ou trois jours à Shôsenkyô(8) avec elle pendant les grandes vacances. Dans la même auberge logeait un jeune homme arrivé là avant nous – je me rends compte à présent que sa venue avait été arrangée à l’avance avec ma tante –, et un soir, ne sachant pas que je faisais semblant de dormir, il est venu la rejoindre en cachette dans son lit.

« La stupéfaction m’a envahie, car voir des humains se comporter ainsi, comme des bêtes, m’a d’abord paru incroyable. Mais vous conviendrez que c’est étrange, docteur, car tout enfant que j’étais, quelque chose en moi m’a fait comprendre instinctivement qu’il valait mieux que je continue de faire semblant de dormir.

« J’ai pensé alors, très fortement : “Si les grandes personnes sont obligées de faire une chose pareille, eh bien je ne veux pas devenir une grande personne !” Tout cela pour moi, c’était comme une révolution, comme si le monde des adultes que j’avais respecté jusqu’alors s’écroulait soudain, et à voir ma tante et cet homme, qui semblaient souffrir, balbutier des mots doux comme pour masquer leur douleur, je me demandais s’ils étaient sincères ou s’ils jouaient la comédie.

« Que peut faire une enfant qui a surpris l’inverse de ce qu’on nomme les “bonnes manières” ? Comme j’étais fière de mes bonnes manières, et que cette fierté m’importait beaucoup, j’ai vite été convaincue que tout ce qui touchait à la sexualité ne pouvait que me rendre ridicule. Il m’avait suffi, pour m’en persuader, de voir ma tante, dont la tête ballait hors du lit : sur son visage trempé de sueur, aux traits relâchés, flottait une expression d’une incroyable vulgarité, sans rien de commun avec la femme douce qui m’était familière...

« Docteur, ne m’en veuillez pas si j’arrête ici pour aujourd’hui. Mais le simple fait d’en avoir écrit autant m’a beaucoup fatiguée nerveusement, et je me sens exténuée. »

Après avoir lu et relu cette lettre dans les moindres détails, j’y ai répondu, mais j’avoue ne pas avoir vraiment accompli cette tâche de gaieté de cœur : il me semblait que Reiko, ayant anticipé toutes mes réponses, avait déjà préparé, pour les accueillir, un rire bien sarcastique.

« Ceci n’apparaît pas clairement dans votre lettre », ai-je écrit sans préambule, en guise d’intimidation, « mais il est possible également d’envisager qu’un autre souvenir terrifiant, lié à l’interdit de l’onanisme infantile, ait viré au complexe de castration, un complexe centré sur l’image des ciseaux. Cette histoire de ciseaux est tellement classique et même, pour être franc, d’une telle banalité, que j’ai du mal à déterminer s’il s’agit véritablement d’un de vos souvenirs, ou si c’est un épisode greffé après coup, pour la commodité de l’interprétation sexuelle.

« À franchement parler, je n’apprécie guère votre tendance à vouloir recomposer dans une perspective exclusivement sexuelle, à partir des symptômes dont vous souffrez

actuellement, tous vos souvenirs passés. Cette corne de taureau, par exemple : il est possible que dans la mémoire obscure de votre petite enfance, elle n'ait aucune connotation sexuelle. Peut-être après tout est-elle liée d'une part à une sensation de malaise – éprouvée à la période de sevrage lorsque, vous séparant du sein de votre mère, on a commencé à vous nourrir à l'aide de baguettes ou d'une cuillère métallique –, d'autre part à la colère qui a découlé de ce malaise : celle d'être ainsi poussée, de façon injuste, à grandir. En ce cas le taureau furieux n'est autre que vous-même, qui ragez d'être arrachée à votre état de nourrisson.

« Pourtant, le passage concernant les ciseaux et le membre viril, bref, celui où vous constatez qu'il est étrange *de faire l'amalgame entre ce qui coupe et ce qui est coupé*, constitue la partie la plus authentique de votre lettre. C'est là que réside le fondement même de votre affectivité, qui ne peut se résoudre à admettre la différence de sexe entre hommes et femmes. Pour une raison que j'ignore, vous êtes imprégnée de la conviction de l'égalité des sexes, et ne voulant pas reconnaître la condition féminine, vous trouvez injuste que seul l'homme puisse jouer un rôle agressif ; bref, depuis la petite enfance vous refusez de vous incliner devant les hommes, vous voulez absolument qu'hommes et femmes soient égaux en tout. Quand on vous regarde à présent, vous semblez très féminine, mais j'imagine qu'étant enfant, vous deviez être, comme George Sand, un "garçon manqué, toujours vêtu de pantalons".

« À quoi donc est dû ce changement ? Ce qui me vient immédiatement à l'esprit, c'est l'existence d'un frère que vous auriez perçu comme un rival dans le cœur de votre mère.

« N'y a-t-il pas eu auprès de vous un frère cadet ou encore un jumeau, avec lequel vous seriez violemment disputé le sein maternel ? Ayez l'obligeance de me répondre sur ce point lors de notre prochain entretien.

« Passons au souvenir de l'aventure amoureuse de votre tante : ce n'est rien d'autre qu'un épisode très révélateur de votre caractère, porté à dramatiser à l'excès. On dit souvent que le fait d'être témoin des rapports sexuels de gens de sa propre famille peut entraîner de graves traumatismes psychiques, mais ce n'est pas nécessairement le cas. Et puis j'ai l'impression que vous me faites une légère cachotterie : je vous soupçonne fort d'avoir assisté à une scène analogue avant d'avoir une dizaine d'années.

« Peut-être trouverez-vous désobligeantes ces remarques, qui semblent dictées en grande partie par l'intuition, mais la psychanalyse elle-même ne serait pas ce qu'elle est si elle excluait totalement ces qualités intuitives. Elle a beau adopter des méthodes aussi objectives, aussi scientifiques que possible, je considère pour ma part que ce qui permet la synthèse des résultats obtenus par ces méthodes, c'est finalement le pouvoir de l'intuition.

« Je me réjouis de vous revoir lors de notre troisième entretien. »

Les yeux levés vers le calendrier accroché au mur, j'étais en train de me dire que le lendemain, c'était le jour du rendez-vous de Reiko, lorsqu'un visiteur inattendu a pénétré dans mon cabinet, à un moment de l'après-midi où j'avais justement un peu de temps à moi.

Entré dans la salle d'attente pour y fumer une cigarette, je contemplais distraitement la foule qui passait sous les fenêtres, les immenses panneaux réservés aux nouveaux films en exclusivité, et aussi les ballons publicitaires qui cet après-midi-là flottaient en grand nombre dans le ciel toujours clair de l'automne. Ces moyens rudimentaires de faire de la réclame, qui existaient déjà dans mon enfance, devraient depuis longtemps être passés de mode, mais puisqu'ils ne sont pas encore tombés en désuétude, c'est donc qu'ils gardent leur efficacité. Certains portaient des raies verticales rouges et blanches, d'autres étaient argentés. Il y en avait également des verts, et des gris terne. Et à les voir ainsi flotter de manière indécise dans le ciel pollué de la capitale, je ne pouvais m'empêcher de songer à mes propres patients.

C'est alors qu'un jeune homme de haute taille a fait brutalement irruption dans la pièce, sans même prendre la peine de frapper à la porte. « C'est peut-être un malade qui a des instincts brutaux, ai-je pensé en me mettant aussitôt sur mes gardes.

— C'est vous, le docteur Shiomi ? m'a demandé d'une voix forte et impérieuse ce très beau garçon au teint mat.

— Oui, c'est moi, mais que... »

De but en blanc, il a tiré de sa poche une carte de visite qu'il a brandie dans ma direction.

« Egami Ryûichi... »

Bien obligé de déchiffrer les idéogrammes inscrits sur la carte, j'ai lu sans toutefois relâcher un instant ma vigilance.

« Vous connaissez mon nom, j'imagine. Je suis l'ami de Reiko.

— En effet, ça me revient... »

Et du geste, je l'ai invité à s'asseoir dans un coin du canapé.

« Vous êtes venu me voir à propos de mademoiselle Reiko ?

— Exactement... Docteur, je vous demande de la laisser tranquille !

— De la laisser... mais dans quel sens ?

— Je suis sûr qu'elle passe son temps ici.

— Elle vient juste une fois par semaine. Et pour le moment, je ne l'ai vue que deux fois. »

Comme un chien de chasse cherchant, à l'odeur, à dépister son maître, Ryûichi promenait partout, dans cette salle d'attente qui n'est pas très grande, des yeux légèrement injectés de sang, et j'ai perçu que ce jeune homme à l'air parfaitement bien portant se trouvait dans un état anormal d'agitation.

« Justement : je vous demande de la laisser tranquille !

— Je ne comprends pas bien de quoi vous parlez. Reiko ne vient ici que pour se faire soigner, vous savez !

— Bon, laissons cela... De toute façon, moi non plus je n'ai pas envie de me rendre ridicule... Pourtant... »

J'ai vu qu'il n'arrivait pas à se décider. Puis il a tiré la fermeture éclair de sa serviette, dont il a sorti un cahier à couverture de cuir rouge, comme en utilisent les femmes pour écrire leur journal intime. Après l'avoir feuilleté nerveusement, il s'est écrié : « Tenez ! » en pointant vers moi, d'un geste totalement dénué de civilité, le cahier ouvert à une page précise. Une page que je ne pouvais faire autrement que de parcourir, puisqu'on me la fourrait ainsi sous le nez. J'y ai reconnu l'écriture déjà familière de Reiko, qui avait noté les lignes suivantes :

« Tel jour, tel mois.

« Cette première consultation chez le docteur Shiomi m'a fait la même impression que si l'on m'avait titillée avec du duvet rose. Le docteur, après m'avoir demandé de m'allonger sur le divan, m'a d'abord pris courtoisement la main, puis, tout en réitérant des questions ennuyeuses et purement formelles, a peu à peu glissé cette main vers mes deux bras. Comme cela me chatouillait, j'ai eu un petit rire, mais le docteur m'a fait "chut !", s'est levé pour aller éteindre le plafonnier, et n'a laissé allumée que la lampe fluorescente posée sur son bureau, dans un coin de la pièce.

« J'avais l'impression de sentir l'odeur de son corps.

« "Fermez les yeux ! Fermez les yeux !" m'a-t-il dit.

« Comme je les fermais, j'ai perçu sur mes paupières un contact à la fois tiède et appuyé : c'étaient, à n'en pas douter, les lèvres du docteur. Et ces lèvres, descendant lentement le long de mon nez, sont venues bientôt recouvrir les miennes, qui s'étaient entrouvertes sous le coup de la surprise. »

À mesure que je progressais dans la lecture de ce journal inventé de toutes pièces, j'ai perdu plus ou moins mon sang-froid, je l'avoue – ce qui est une honte pour un psychanalyste.

Bien loin des pauvres fantasmes, dignes de compassion, d'une malade souffrant de névrose, c'était une noire méchanceté, d'une étrange vigueur, qui animait ces pages. Y avait-il une raison à ce que Reiko se montrât aussi perfide à mon égard ? D'ailleurs, dans cette histoire de journal volé, j'étais sûr à présent que la jeune femme avait fait exprès de l'écrire en espérant qu'il lui serait ainsi dérobé.

Le passage qui suivait était encore plus infâme : j'y devenais l'incarnation même du médecin pervers, érotomane et ridicule, tel qu'il apparaît souvent au cinéma, dans les navets.

Comme je poursuivais ma lecture je sentais, rivé sur moi, l'œil chargé de haine et de colère d'Egami Ryûichi. J'étais donc obligé de me tenir constamment sur mes gardes, en prévision de la scène de violence que le garçon risquait de provoquer. Dans ce genre de circonstances, les gens sains d'esprit sont toujours plus redoutables que les fous.

Tout en gardant un œil fixé sur les pages du journal intime, je réfléchissais à la conduite à adopter dans ce moment difficile. Pour refroidir l'excitation du jeune homme, il fallait que je reste plongé le plus longtemps possible dans ma lecture. J'ai feuilleté à plusieurs reprises les premières pages, à l'affût de défauts de logique susceptibles de ramener sur-le-champ le jeune homme à la raison, mais sans en découvrir le moindre, malheureusement, car le discours écœurant de Reiko était d'une cohérence sans faille. Cependant je sentais bien que mon visage penché sur le journal avait déjà retrouvé toute sa sérénité.

« Mais d'abord, si vous vous asseyiez ?... » ai-je dit à Ryûichi qui, resté debout, me fixait toujours d'un œil noir. « Je vais vous expliquer les choses tranquillement.

— Il n'est pas question que je vous suive dans vos échappatoires », a-t-il répondu, mais je me suis senti soulagé de voir qu'en disant cela il s'asseyait en face de moi. « D'abord, a-t-il poursuivi, je ne suis pas venu ici pour vous demander des justifications, ni pour vous chercher querelle : ça, je vous le dis très clairement tout de suite, car ça m'ennuierait d'être pris pour un maître chanteur ou pour un souteneur. Tout ce que je vous demande, c'est de ne plus toucher à Reiko.

— Oui, j'ai compris », ai-je dit avec une douceur voulue, mais à l'idée qu'une trop grande amabilité risquait de me faire ressembler au satyre dépeint dans le journal de Reiko, je me suis senti un peu écœuré. « Je me trouve acculé, c'est un fait, à une position très difficilement défendable, mais ce qui me paraît quand même dommage, c'est que votre jugement s'appuie sur un témoignage unilatéral. Ma documentation médicale est en principe strictement confidentielle, mais j'aimerais bien que vous la lisiez, pour vous faire une idée. Libre à vous de décider qui vous préférez croire, mais cela vous permettra au moins, je pense, de reconnaître qu'objectivement, le journal de Reiko et mon dossier

médical possèdent une égale valeur documentaire. Ensuite, ce sera à vous de juger. » Et appuyant sur le bouton de l'interphone, j'ai lancé à l'adresse de mon assistant : « Dites, Kodama, apportez-moi donc le dossier N85, qui se trouve dans le classeur numéro 3 ! »

Durant les quelques minutes qui ont précédé l'arrivée du dossier, j'ai senti que le plus dur était passé. Ryûichi, incapable de me regarder en face, s'efforçait de garder les yeux tournés vers la fenêtre.

Kodama a apporté le dossier que j'ai remis sans mot dire au jeune homme. Mon assistant, qui ne m'avait jamais vu agir ainsi, s'est éclipsé d'un air stupéfait.

Ryûichi était complètement absorbé dans sa lecture. Chose bien naturelle sans doute, il lisait avec plus d'avidité le courrier de Reiko que mes propres notes. Grâce au contenu de ces lettres, le jeune homme semblait prendre enfin conscience de la légèreté de son jugement. Car les lettres en question n'étaient pas de celles qu'écrit une femme victime, dès la première consultation, de l'érotomanie de son thérapeute, et elles contredisaient évidemment les faits rapportés dans le journal. Ryûichi se trouvait soudain pris de court, cela sautait aux yeux.

Ce jour-là, le jeune homme m'a proposé, pour se faire pardonner, de m'inviter à dîner, ce que j'ai d'abord obstinément refusé avant de finir par me laisser fléchir. Après la fermeture de mon cabinet, vers sept heures du soir, il m'a offert un verre dans une petite gargote des environs ; là, à mesure qu'il s'enivrait, il m'a avoué les raisons de sa colère, et sa franchise bien masculine m'a beaucoup touché. Sous des dehors plutôt simplistes, Ryûichi possédait une admirable capacité d'auto-analyse. Et sa colère n'était pas due simplement à la jalousie : pour emprunter ses propres termes, l'idée qu'« une fille aussi froide ait pu réagir de façon passionnée uniquement à vos caresses à vous » lui avait été intolérable.

En dépit des apparences très saines de ce jeune homme, son amour-propre était réduit en miettes. En effet, comme tant d'autres garçons de son âge, il était de ces hommes qui misent tout sur leur orgueil de mâle.

Je résumerai plus loin ma conversation avec Ryûichi. Tandis que nous parlions naissait entre nous une sympathie mêlée de connivence masculine, sympathie suscitée par l'énigme de plus en plus épaisse que représentait Reiko. Or, si pour Ryûichi le mystère en question pouvait avoir un certain charme, pour moi, en tant qu'analyste, il apparaissait comme une humiliation.

Je considérais avec méfiance cette part de moi-même qui se prenait presque à douter de ses capacités et de ses dons de thérapeute : c'était bien la première fois qu'une chose pareille m'arrivait, car par nature je suis plutôt sûr de moi.

Carl R. Rogers, dans *La thérapie centrée sur le client*, traite en détail de l'attitude et des orientations du « counsellor⁽⁹⁾ ». Dans cet ouvrage, l'auteur explique que le client trouve en celui-ci, au sens technique et opérationnel du terme, un « remplaçant essentiel du moi ». C'est grâce à la relation émotionnelle, empreinte de chaleur, qui va s'instaurer avec lui, que le client parvient bientôt à avouer en toute confiance n'importe quelle faute, et que peut naître en lui un sentiment de sécurité, car ses aveux sont reçus à la fois avec « acceptation et respect ». Il est donc du devoir du « counsellor » d'endosser les fautes de celui qui vient le consulter.

Étais-je vraiment conscient de tout ce qu'impliquait ce rôle ? Soudain, je me sentais contraint de faire un retour sur moi-même. Est-ce que ne se cachaient pas, à l'intérieur de moi, une froide objectivité, une curiosité de chercheur entachée d'intérêt, ainsi que d'autres sentiments tout aussi impurs ? Quant à Reiko, n'était-elle pas une véritable envoyée du ciel, dépêchée vers moi afin de m'inciter à méditer sur toutes ces imperfections ?

En arriver là, c'est déjà s'écarter du domaine de la science pour pénétrer dans celui de la religion, et je savais bien que je n'avais pas à adopter une telle attitude. Mais à la différence de mes patients ordinaires, avec lesquels ma combativité se trouvait d'autant

plus stimulée que le cas s'avérait difficile, Reiko, elle, avait l'étrange pouvoir de me faire perdre cet esprit combatif.

Il me fallait reconnaître que la profession de psychanalyste, du fait même qu'elle traite de cet objet invisible aux yeux qu'est l'esprit humain, recélait une contradiction. De toutes les spécialités médicales, la plus clairement définie est la chirurgie : tout ce qu'on demande au praticien, c'est d'éradiquer le foyer de la maladie, en se servant simplement pour cela de finesses techniques et d'instruments appropriés. En revanche, la médecine psychique dispose comme seul outil, pour traiter l'esprit, d'un autre esprit : celui du thérapeute, et dans la mesure où elle voit, dans l'antagonisme personnes saines/personnes malades, une opposition entre universel et particulier, elle ramène donc la pathologie mentale à une simple question de degré.

Après cette digression, revenons donc à notre ami Ryûichi : plus il s'enivrait, plus il se laissait aller, et il s'est lancé à propos de Reiko dans des plaintes à n'en plus finir. Il l'aimait, indubitablement, de même qu'il était certain de l'amour de Reiko à son égard (on me permettra, en tant que psychanalyste, de conserver certains doutes à ce sujet), et pourtant, son corps à elle ne lui donnait jamais la preuve de cet amour : sur ce plan il avait beau la pousser dans ses retranchements, rien n'y faisait. Or cette froideur, loin de le lasser, avait pour effet de l'attirer davantage encore vers Reiko, dont il se sentait devenir prisonnier.

« Jusqu'à présent, je ne m'étais jamais laissé entraîner aussi loin par une femme. C'est comme si on me tirait vers un gouffre sans fond », a-t-il conclu, et dans son cas, l'image m'a paru d'une étrange réalité.

Comme je le répète souvent, rien ne m'oblige à prêter l'oreille à ce genre de confidences, mais à voir ce garçon, qui jusqu'à ce matin-là m'était étranger, me dévoiler ainsi le fond de son cœur, je me sentais prêt à lui manifester une excessive sollicitude. Et tandis que je l'écoutais parler, l'hypothèse suivante me semblait de plus en plus fondée : et si la frigidité de Reiko et ses inventions malveillantes provenaient du fait que Ryûichi, sous prétexte que son amie n'était plus vierge, ne l'avait jamais demandée en mariage ? Mais suffisait-il en ce cas, pour résoudre entièrement le problème, que le jeune homme se décide soudain à l'épouser ? Pour ma part, je n'en étais pas tout à fait convaincu. Qu'on me pardonne de faire état ici de mes sentiments personnels, mais au fond de moi coexistaient deux mouvements qui tiraient dans le même sens. D'une part ma prudence de médecin, qui me soufflait : « Si tu t'arranges pour qu'ils se marient et qu'ensuite les symptômes de Reiko s'aggravent, ce sera une véritable catastrophe ! » ; de l'autre, une secrète réticence : je n'avais pas envie de les voir se marier. Finalement, tout ce que j'ai pu faire, c'est persuader Ryûichi que je devais continuer pendant quelque temps encore à essayer de traiter Reiko.

Le lendemain, alors que j'aurais parié qu'elle ne viendrait pas, la jeune femme est apparue tranquillement à l'heure dite. Comme j'avais moi-même, après une bonne nuit, retrouvé mon calme, j'ai pu la mener vers la salle d'analyse sans faire la moindre allusion à ce qui s'était passé la veille.

Constatant que ses beaux yeux étaient rouges, j'ai pensé qu'elle n'avait presque pas dormi de la nuit, et l'espace d'un instant des suppositions insolites ont agité mon cœur. Venir ainsi, en mauvaise condition physique, à une séance d'analyse, n'est pas vraiment souhaitable, mais cela dépend aussi des patients : paradoxalement, ce matin-là, les tics nerveux de Reiko ont cessé dès qu'elle est entrée dans mon cabinet, et j'en ai conclu qu'après toutes les turbulences qu'elle venait de traverser, elle commençait enfin à se familiariser avec la thérapie.

De fait, une fois allongée sur le divan, elle a ôté d'elle-même son foulard et entrouvert la veste de son tailleur, dévoilant ainsi au niveau de sa gorge un triangle de peau blanche qu'elle s'est mise à caresser d'un mouvement circulaire de ses beaux doigts, en remontant vers son cou, et elle s'est écriée : « Ah, je respire quand je viens ici ! Vous savez, jamais je n'ai éprouvé autant de joie qu'aujourd'hui à l'idée de venir me faire soigner. Je crois qu'il n'y a aucun endroit au monde où je me sente aussi détendue, physiquement et moralement, que sur ce divan !

— Je croyais pourtant qu'il vous faisait la même impression qu'une chaise électrique...

— Mais docteur ! a répondu Reiko, d'un ton plutôt sérieux, à cette plaisanterie de mauvais goût. Raison de plus ! Quand on a commis crimes sur crimes, c'est peut-être au moment où on s'assied sur la chaise électrique qu'on connaît enfin le soulagement ? »

Il était clair que Reiko avait pleinement conscience de ses fautes, mais moi j'étais bien décidé à ne pas parler le premier de l'incident de la veille.

« Allons, détendez-vous, et soyez gentille : racontez-moi tout ce qui vous vient à l'esprit », ai-je dit d'une voix douce, l'air de rien.

En règle générale le troisième entretien – c'est-à-dire la seconde séance de thérapie –, même s'il ne constitue pas un moment crucial pour le succès ou l'échec du procédé des libres associations, marque souvent un tournant décisif dans l'analyse. Chez le patient, les réactions dues à la nervosité s'amenuisent et – chose plus importante encore – celui-ci commence à éprouver une sensation nouvelle : il ne sait plus vraiment en quoi consistent ses problèmes. Cette « difficulté à cerner les choses » est essentielle, car jusqu'au deuxième entretien inclus, le patient est persuadé de bien connaître les raisons qui l'ont amené à consulter, et la nature de son mal-être. En fait, il est lui-même aveuglé par la « volonté » assez courageuse qui l'a poussé à se rendre chez le thérapeute. Le troisième entretien est là, justement, pour lui fournir l'occasion d'ouvrir les yeux sur le caractère obscur de sa propre volonté, ainsi que sur d'autres valeurs situées aux antipodes de ce qu'on entend, en règle générale, par ce terme de « volonté ».

C'était ce que j'espérais de cette séance, et en m'efforçant par ma discrétion d'effacer de l'esprit de Reiko toute conscience de ma présence, j'attendais donc, la pointe bien effilée de mon crayon appliquée contre la feuille de mon bloc-notes. Ce crayon, j'aime qu'il soit taillé avec un soin maniaque, et je suis donc obligé de le cacher quand j'ai affaire à des patients qui souffrent de la phobie des objets pointus.

Dans la lumière douce, presque voilée, il y avait les lèvres de Reiko qui s'apprêtait à parler. Chaque fois que je les regardais, je ne pouvais m'empêcher de songer au mystère de la nature humaine. Dans ce décor aux couleurs neutres, elles se détachaient à la manière d'une petite fleur éclatante, et les mots qui allaient en jaillir contenaient au fond d'eux-mêmes toute la mémoire de l'immense univers. Car pour faire éclore ainsi ne serait-ce qu'une seule fleur, on sait bien que l'ensemble des problèmes posés par l'Histoire et l'esprit humain doivent, même à un degré infime, se bousculer et mobiliser leur énergie. Nous, les analystes, nous sommes tenus de nous relier, à travers cette belle petite fleur, à tous les souvenirs de la terre et de la mer.

« Le travail commençait à me manquer, a dit Reiko en gardant les yeux fermés, alors l'envie m'a prise d'aller faire un tour jusqu'au bureau, comme ça, juste pour regarder le bâtiment de l'extérieur. Je suis donc montée dans le tram, comme d'habitude. Là, je me demande bien pourquoi, il n'y avait aucun autre voyageur. En regardant par la vitre, je me suis aperçue que les grands panneaux publicitaires se réduisaient tous à des fonds blancs, sans aucune lettre, sans aucun dessin. Une fois descendue du tram, sur le trajet qui me menait jusqu'à l'immeuble de ma compagnie, je n'ai pas rencontré âme qui vive, alors que c'était le matin et qu'il faisait un temps superbe. J'ai fini par me rendre compte que j'étais en train de rêver. Mais après tout, cela importait peu. Je décidais d'aller jusqu'où je pourrais, et je continuais de marcher d'un bon pas. Bientôt j'apercevais le bâtiment, de l'autre côté d'une rue où ne passait pas une seule voiture.

« Autour de l'immeuble il n'y avait évidemment pas un chat ; de même aux fenêtres des sept étages, on ne percevait aucun signe d'activité professionnelle. Alors l'une des vitres du septième se mettait à miroiter d'un éclat bref. Jusque-là cette fenêtre, comme les autres, semblait morte tellement elle était terne. Cette lueur soudaine venait certainement de la réverbération des rayons du soleil sur la vitre qu'on venait d'ouvrir.

« Sous le coup de la nostalgie et de la joie, j'allais m'exclamer : "Là-bas au moins, il y a quelqu'un !" quand une silhouette humaine s'est profilée en noir devant la fenêtre. "C'est Ryûichi !" me soufflait aussitôt mon intuition. La personne en question, posant un pied sur le châssis, se penchait vers l'extérieur. Je criais désespérément : "Non ! Ne fais pas ça !" mais déjà l'homme, basculant en avant, tombait dans le vide la tête la première.

« Quand j'ai retrouvé mes esprits, la rue silencieuse et ensoleillée était éclaboussée de sang, comme si on en avait déversé à pleins seaux, et dedans baignait un jeune homme dont le corps était parcouru de frissons. Je me suis élancée vers lui, je l'ai pris dans mes bras. Il avait le visage complètement cassé, mais je savais bien qu'il s'agissait de Ryûichi. J'ai fait un bond, c'est ce qui m'a réveillée. C'était encore la pleine nuit, et le tic-tac du réveil à mon chevet m'a semblé terriblement vivant et sinistre. Jusqu'au matin j'ai été incapable de me rendormir. Voilà pourquoi vous me voyez avec les traits défaits par le manque de sommeil. »

En fidèle transcripteur des propos de Reiko, j'avais noté ce rêve d'un bout à l'autre. Est-ce qu'il datait vraiment de la nuit précédente ? Cette question mise à part, il ne semblait pas avoir été bâti de toutes pièces. Compte tenu de la situation dans laquelle elle était placée, il n'y avait rien d'étrange à ce que la jeune femme souhaitât le suicide de Ryûichi. Mais devant son attitude, qui me poussait tout naturellement à ce genre d'interprétation, ma curiosité ne pouvait que faiblir d'elle-même.

Arrivée à ce point de son récit, Reiko a gardé un instant le silence. Sa poitrine, sous sa veste, était secouée de sanglots convulsifs. Puis la jeune femme s'est redressée soudain, a couvert son visage de ses mains, et s'est mise à crier à travers ses larmes : « Docteur, pardonnez-moi ! C'est faux ! Tout ce que je vous ai raconté est faux. Je suis incapable de dire autre chose que des mensonges !

— Ce n'est pas grave, allons, remettez-vous, ai-je dit d'une voix calme pour la rassurer. On n'est pas à la police ici, alors vérité ou mensonge, cela importe peu. Je vous l'ai déjà expliqué, l'autre jour : ce qu'il faut, c'est raconter tout ce qui vous passe par la tête.

— Oui bien sûr, mais... » Reiko n'arrêtait décidément pas de pleurer. Enfin, après s'être mouchée, elle s'est tournée sur le divan, pour me regarder dans les yeux.

« Est-ce qu'il est possible de relever un peu le siège ?

— Mais bien sûr. »

Tendant le bras, j'ai appuyé sur un bouton, redressant ainsi le dossier presque à la verticale. Reiko a fait alors pivoter son siège, et s'est donc retrouvée bien en face de moi. Son visage baigné de larmes était d'une pâleur à faire peur, ses cheveux emmêlés flottaient comme des algues autour de ses tempes, et l'espace d'un instant j'ai surpris, en cette femme si moderne, le fantôme de ces « noyées » dont parlent les folkloristes.

« En venant vous voir aujourd'hui, j'étais vraiment décidée à vous présenter mes excuses. Mais jusqu'à maintenant, ça a été plus fort que moi : les mots ne sortaient pas... Je ne sais comment me faire pardonner, pour ce qui s'est passé hier.

« Ryûichi n'est pas tout à fait innocent dans cette histoire, mais moi j'ai commis une faute grave en écrivant un tel journal, et en m'arrangeant pour qu'il lui tombe sous les yeux. Dans la relation physique je n'ai aucune confiance en moi, alors le seul moyen que j'avais de retenir son cœur, c'était de le rendre affreusement jaloux.

— Vous êtes sûre, vraiment, qu'il n'y avait pas d'autre moyen ?

— Oui, et même si j'en suis désolée pour vous, j'ai pensé que...

— Reiko, ai-je dit avec une certaine sévérité, saisissant l'occasion. Est-ce que vous êtes sûre d'éprouver des sentiments sincères pour Ryûichi ?

— Oui, évidemment ! Mais pourquoi ?...

— Alors je vous pose la question : au cas où vous guéririez complètement de votre frigidité à la suite de cette psychanalyse, est-ce avec Ryûichi que vous désirez goûter les joies de ce retour à la vie ? Ou comptez-vous cette fois l'abandonner pour connaître ces joies dans les bras d'un autre homme ?

— Je choisis la première solution, bien sûr. D’ailleurs si je viens ainsi vous consulter, c’est parce que je me sens fautive à l’égard de Ryûichi, je fais tout ça pour lui, cela va de soi !

— Mais non ! ai-je dit en posant sèchement mon crayon sur la feuille de papier et en regardant Reiko droit dans les yeux : Ce n’est pas vrai. En fait, par rapport à Ryûichi, votre désir est de rester indéfiniment frigide.

— Quoi ?

— Cela ressort clairement de cette analyse. Depuis que vous venez ici, vous ne cessez d’affirmer que vous voulez guérir de cette frigidité, mais tout votre être clame le contraire. C’est là la cause de l’ensemble de vos manifestations hystériques. Votre conscience lutte de front avec votre refus obstiné de guérir, et de ce conflit sont nés vos tics nerveux et vos divers malaises.

« La première fois que vous êtes venue me voir, vous vous êtes plainte d’un symptôme étrange : vous m’avez dit “ne pas entendre la musique”, avant de m’avouer plus tard que c’était un mensonge, qu’il s’agissait tout simplement d’une expression détournée pour dire que vous étiez frigide.

« Mais en réalité, vous n’avez pas menti.

« La “musique”, ce n’est pas à l’intérieur de votre inconscient le symbole de l’orgasme, mais la voix de la conscience qui murmure : “Pour Ryûichi, je voudrais guérir de ma frigidité.” Or, cette voix, elle est contredite par un autre désir, obstiné : celui de “ne pas guérir”, qui tente d’éloigner cette musique de vos oreilles, et c’est cela dont vous m’avez parlé à travers votre métaphore.

« Voilà qui permet d’élucider également la relation existant entre les ciseaux et le membre viril. Si l’on se trouve ici en présence d’une image qui se veut éminemment sexuelle, c’est qu’ayant une certaine connaissance de la psychanalyse, vous avez utilisé un symbole aussi grossier de propos délibéré, afin de m’aveugler ; mais en fait ce symbole est certainement le plus facile à décrypter : le pénis représente ici, sous une forme masculinisée, votre propre conscience projetée sur Ryûichi et sur son sexe impatient de vous donner du plaisir. Quant aux ciseaux, ils symbolisent la négation de cette conscience, l’hostilité à son égard, bref, cette opposante têtue qui se cache à l’intérieur de vous. Pas besoin de chercher d’autres explications. Voilà pourquoi, lorsque j’ai repris dans ma lettre votre réflexion selon laquelle il était étrange *de faire l’amalgame entre ce qui coupe et ce qui est coupé*, je possédais déjà une amorce de solution. En effet, il n’y a rien d’étrange à ce que ces deux éléments soient associés, puisqu’ils constituent l’un comme l’autre votre être même.

« Allons ! Reconnaissez donc franchement que vous n’avez pas envie de guérir de votre frigidité. »

Reiko gardait la tête baissée, dans l’attitude soumise de l’accusée.

J’aurais mauvaise grâce à nier que j’éprouve un certain plaisir à voir mes patients dans cet état d’abattement.

« Eh bien ? ai-je redit, insistant encore. Dans ce journal inventé de toutes pièces, votre intention est claire, non ? Vous servir de moi pour faire souffrir encore plus Ryûichi. Lui assener indirectement, de façon cruelle, cette vérité : “Avec toi je ne ressens rien, mais en revanche avec un autre homme...” “Je n’ai pas raison ? »

Reiko, la tête basse, est restée silencieuse un bon moment. Puis elle a fini par dire, d’une voix entrecoupée : « Si, vous avez tout à fait raison, docteur.

— Mais enfin, pourquoi agissez-vous de cette façon ?

— Il faut que je vous raconte tout, sinon vous ne pourrez pas comprendre. Mais avant cela... Vous vous souvenez, dans votre lettre, vous m’avez demandé : “N’y a-t-il pas eu auprès de vous un frère cadet ou encore un jumeau avec lequel vous vous seriez violemment disputé le sein maternel ?” Eh bien oui, j’avais un frère. Et c’est sans doute cela qui marque encore ma vie à présent. Il faut que je vous en parle...

— Très bien, je vous écoute. »

Et armé de mon crayon pointu, j’ai attendu avec une profonde satisfaction le récit de Reiko.

... Voici en substance ce que m’a raconté la jeune femme :

Oui, elle avait un frère, de dix ans son aîné. Et ce frère était étroitement mêlé, dans son souvenir, à ce séjour à Shôsenkyô durant lequel, âgée d’une dizaine d’années, elle avait surpris les ébats de sa tante. Car l’amant dont elle m’avait parlé, c’était lui.

Il me semblait tenir enfin la vérité : il y avait en effet, dans le traumatisme psychique subi alors par Reiko, amplement de quoi expliquer la genèse de ses troubles ultérieurs. Comme le dit Stekel : « Tous les névrosés souffrent de leur famille, et portent les traces d’un mal si répandu qu’un homme intelligent l’a nommé “familitis” (fièvre familiale). » Dans le cas de Reiko, une imago paternelle plutôt terne et un complexe d’Électre (attachement au père) peu marqué m’avaient empêché d’appréhender clairement l’existence de ce traumatisme lié à l’inceste.

Mais à présent je sentais croître ma confiance en mon intuition, car la phrase écrite dans ma lettre (« je vous soupçonne fort d’avoir assisté à une scène analogue avant d’avoir une dizaine d’années ») coïncidait tout à fait avec le contenu de la confession de la jeune femme.

Reiko et son frère aîné s’entendaient très bien, la petite fille aimait ce frère à la folie. Elle ne le quittait pas d’une semelle et, quand elle entendait vanter son côté bagarreur ou sa beauté physique, malgré son jeune âge elle ne se tenait plus de joie. Vers l’âge de neuf ans, un soir qu’elle s’était glissée dans son lit pour dormir avec lui (chose que ses parents lui interdisaient, et qui n’en était donc que plus exquise), son frère, caressant du doigt sa petite fente rose, lui avait révélé que ce coquillage pouvait lui transmettre les mugissements lointains de la mer.

« Rei-chan(10), écoute-moi, tu vas garder les yeux bien fermés, d’accord ? Je vais t’apprendre quelque chose qui va te plaire, mais surtout, n’en parle à personne ! »

Son frère, en disant ces mots, avait tendu doucement la main vers elle, l’avait serrée bien fort contre lui en passant un bras autour de ses frêles épaules, et l’avait entraînée vers des sensations terribles, délicieuses, engourdissantes, comme la petite fille n’en avait encore jamais goûté. Dès lors, ces sensations étaient devenues pour elle indissociables de ce frère que pour le coup elle ne quittait plus d’un pas, mais lui ne se livra plus ensuite à ce genre de jeu, et elle-même était trop gênée pour lui en parler.

C’est l’été de l’année suivante qu’avait eu lieu l’épisode de Shôsenkyô : le frère de Reiko s’était retiré dans une auberge de cette station touristique pour préparer le concours d’entrée à l’université, auquel il avait déjà été recalé deux fois. La petite fille avait tellement envie de le voir que ses parents lui avaient donné l’autorisation d’aller le rejoindre pour deux ou trois jours, à la condition que quelqu’un l’accompagne et qu’elle aille loger dans une autre auberge, pour ne pas empêcher son frère de réviser. Le hasard avait voulu que ce soit sa tante qui accepte ce rôle de chaperon.

Or, loin d'être un « hasard », il s'agissait d'un plan combiné à l'avance par sa tante avec la connivence de son frère. Quant à celui-ci, même si les attouchements auxquels il s'était livré sur Reiko l'année précédente n'avaient sans doute pas pour objectif de préparer le terrain, il est probable qu'en raison de ce qui s'était passé entre eux, il attendait de sa jeune sœur une sorte de tolérance en matière de sexualité. S'il avait perçu, au moment de se glisser dans le lit de sa tante, que Reiko faisait semblant de dormir, on peut imaginer qu'avait alors prédominé en lui le calcul égoïste du jeune homme qui se dit : « Étant donné ce qu'il y a eu entre nous, ça ne devrait pas être un grand choc pour ma sœur. »

Le garçon, qui s'était introduit furtivement dans l'auberge en passant par le jardin, était reparti avant l'aube par le même chemin ; il portait à ses pieds nus des sandales de gymnastique, et avait mis – peut-être pour mieux se fondre dans l'obscurité – un polo et un pantalon noirs.

Sa tante s'était levée pour le raccompagner, et le jeune homme, dans la lumière vague de l'éclairage du jardin, l'avait embrassée avant de disparaître dans les buissons. Quant à Reiko, restée sous la moustiquaire, elle avait observé toute cette scène les yeux grands ouverts.

Le lendemain matin, à force de demander en pleurnichant à rentrer à la maison, elle avait obtenu gain de cause et avait regagné Kôfu avec sa tante.

Vers la fin de cette année-là, le bruit de cette liaison s'étant répandu, son frère avait été vertement réprimandé par leur père ; pour tout arranger il avait de nouveau échoué au concours d'entrée à l'université et, un beau jour, il s'était finalement enfui de la maison. La famille avait aussitôt lancé un avis de recherche, mais même à présent on ignorait où il se trouvait.

L'excessive indulgence des parents de Reiko à propos de sa venue à Tôkyô et de la vie qu'elle y menait depuis la fin de ses études universitaires provenait certainement du fait qu'avec la disparition de ce fils, ils avaient perdu leur précieux héritier.

Par ailleurs, inquiets de l'avenir de leur fille après ce qui était arrivé à son frère, ils l'avaient fiancée à ce cousin au second degré dès qu'elle était sortie de l'école primaire, ce qui, comme elle me l'avait déjà expliqué, avait eu l'effet inverse de celui qu'ils escomptaient.

À mesure que Reiko grandissait, son attachement et sa haine pour ce frère absent avaient empli son cœur au point de ne laisser place à rien d'autre.

« Avec ce que je viens de vous raconter, vous êtes maintenant, je crois, en mesure de comprendre...

« Il y a en Ryûichi quelque chose qui me rappelle mon frère. C'est la raison pour laquelle j'en suis tombée amoureuse, c'est aussi pourquoi mon corps le rejette.

« Le pire, c'est ce qui s'est passé la première fois que nous sommes allés ensemble à l'hôtel.

« C'était un dimanche d'été. Quand je suis arrivée à l'endroit où nous avions rendez-vous, il était déjà là, vêtu d'un polo et d'un pantalon noirs. En plus il avait mis des lunettes

de soleil, et il ne correspondait donc pas du tout à l'image du garçon en costume et cravate que je côtoie d'habitude au bureau. L'apercevant de loin dans cette tenue, j'ai vraiment cru que c'était mon frère. Au fond de moi, j'ai crié son nom, et je me suis élancée vers lui, éperdue, poussée par une émotion qui faisait bondir mon cœur.

« “Te voilà !”, s'est-il exclamé et, ôtant ses lunettes de soleil, il m'a souri. C'était Ryûichi, et pas mon frère.

« Ce soir-là, je me suis laissée entraîner par lui dans un hôtel : à partir du moment où je l'avais pris pour mon frère, je ne pouvais plus lui dire non. D'ailleurs, je sentais bien que j'étais vraiment amoureuse de lui. Mais la résistance est venue aussitôt après. Dès cette première nuit, les choses n'ont pas marché pour moi. Lui, il était tellement absorbé qu'il ne s'en est pas aperçu, mais ensuite, au bout de quelques fois, il a commencé à croire que tout était de sa faute, et il s'est comporté avec moi comme s'il voulait se faire pardonner...

« Le premier soir, deux sentiments se livraient bataille en moi : d'une part, une attente démesurée et chimérique (“si Ryûichi est mon frère, alors vont renaître, comme la nuit de mes neuf ans, ces sensations assez intenses et délicieuses pour dominer toute une vie”) ; de l'autre, un effroi presque surnaturel (“s'il est mon frère, il nous est interdit de dormir ensemble, et il ne faut surtout pas que j'en retire du plaisir”).

« Voilà, docteur, vous savez tout de ce qui n'a jamais cessé de me tourmenter jusqu'à ce jour. Comme vous l'avez dit, je cherche peut-être à tout prix, effectivement, à rester frigide avec Ryûichi, afin de continuer à l'identifier à mon frère. D'ailleurs, c'est aussi une ultime vengeance envers ce frère qui a osé exhiber, devant l'enfant de dix ans que j'étais, ses ébats dégoûtants avec ma tante. »

Ainsi se terminait le récit de Reiko, et sur le visage de celle-ci s'était peinte une expression sereine, céleste, que je ne lui avais jamais vue jusqu'alors. Quant à moi, je me sentais exalté par l'idée que ma méthode thérapeutique commençait à donner de véritables résultats.

... Mais la réalité n'allait pas se montrer si accommodante à mon égard.

Jamais je n'avais attendu avec autant de plaisir la visite d'un de mes patients. Celle-ci marquerait le quatrième rendez-vous avec Reiko, et sa troisième séance d'analyse. Il s'était écoulé près d'un mois depuis ce jour d'automne où elle était venue me voir pour la première fois, et déjà flottait un peu partout – notamment dans le halo blanchâtre des néons grésillant en plein jour entre les cimes des arbres dénudés qui bordaient les rues – l'atmosphère désolée du début de l'hiver.

Curieusement, mon cabinet se vide et se remplit à un rythme qui coïncide avec celui du travail et des loisirs dans la société, ce qui n'est pas dû uniquement à sa situation en plein centre du quartier de Hibiya. Ainsi, en règle générale, l'été est une saison creuse, tandis qu'à l'approche de la fin de l'année ma clientèle ne cesse d'augmenter ; et même si le premier de l'an est l'occasion d'un court répit, ensuite, au moment des concours d'entrée à l'université, des bilans comptables dans les administrations et les entreprises, puis « au temps des bourgeons », pour emprunter une expression d'autrefois, l'activité a soudain tendance à atteindre un pic. L'été, je vois arriver certains patients qui, à force de regarder les matches diffusés en nocturne à la télévision, se plaignent d'hallucinations visuelles et auditives, ou encore de bourdonnements d'oreilles dus aux ondes électriques dont ils ont la tête farcie (ces gens-là, qui ne parlent en tout et pour tout que de base-ball, ont le don de m'assommer).

Ces derniers temps, j'ai eu affaire à un cas original : le P.D.G. d'une entreprise familiale, venant d'une petite ville américaine – un homme distingué de soixante-sept ans aux cheveux argentés, à la belle prestance, que j'ai vu arriver muni d'une lettre de recommandation d'un de mes amis, un psychanalyste que j'ai connu lors d'un séjour aux États-Unis. C'est d'ailleurs celui-ci qui lui avait conseillé de se rendre au Japon.

Mon ami, en analysant le monsieur en question, avait facilement cerné son problème : cet homme, du fait d'un tempérament excessivement puritain, n'avait jamais connu de femme en dehors de son épouse. Il lui avait fallu arriver à son âge pour se trouver soudain rongé par une telle frustration qu'il en était devenu incapable de travailler. Quant à la prescription trouvée pour remédier à cela, elle aussi était facile à appliquer (même si mon collègue, en l'occurrence, ridiculisait bien le Japon) : le patient devait partir seul au pays du Soleil Levant, soi-disant pour un voyage d'affaires, et s'y amuser avec toutes les filles qui lui tomberaient sous la main.

Tout cela n'avait évidemment rien à voir avec un problème de névrose, ce que le vieil homme lui-même savait bien : dans son pays, l'analyste, avec lequel il était très lié, lui servait en quelque sorte de conseiller en problèmes conjugaux, capable de garder un secret envers et contre tout. D'où l'attitude adoptée à mon égard par ce monsieur : au terme d'une seule et unique consultation, il m'a payé, en me forçant presque la main, une somme absolument exorbitante, moyennant quoi j'étais censé lui faire faire le tour de Tôkyô by night. Comme je suis plutôt ours dans mon genre, j'ai chargé l'un de mes collègues qui s'y connaît en matière de plaisirs de piloter l'Américain sur le parcours approprié.

Des clients comme celui-là relèvent des cas plutôt divertissants. En revanche, l'une de mes patientes, une actrice de cinéma devenue dépressive parce que sa cote était au plus bas, m'a donné bien du fil à retordre. La femme en question est si célèbre que je ne puis me permettre de divulguer son nom ici. Elle me traitait toujours avec humeur, de façon hautaine, et m'avait lancé en guise d'entrée en matière : « Si je viens au vu et au su de tout le monde dans un endroit pareil (*sic* – on appréciera l'impertinence de l'expression), vous pouvez imaginer, docteur, ce qu'on va penser de moi. Eh bien c'est justement l'effet que je recherche en venant ici. Je ne songe pas spécialement à me faire soigner, et d'ailleurs comment pourriez-vous soigner quelqu'un qui n'est pas malade ? »

Le raisonnement de cette femme était le suivant : elle ne souffrait absolument d'aucun trouble. Mais, si elle fréquentait le cabinet d'un analyste qui avait pignon sur rue en plein centre-ville, cela allait se répandre partout comme une traînée de poudre, et on parlerait de dépression, ce qui ferait chuter sa valeur marchande en tant qu'actrice. Puisque les producteurs ne lui confiaient pas de rôle important, comment attirer leur attention sur le prix de la perle qu'ils avaient sous la main, sinon en leur montrant cette perle traînée dans la boue et réduite en miettes, afin qu'ils en éprouvent du remords ? Bref, c'était uniquement pour punir les producteurs en ruinant sa propre réputation qu'elle avait décidé de fréquenter ouvertement mon cabinet.

Il y avait pourtant quelque chose de saugrenu dans ce raisonnement, et d'ailleurs – ce qui contredisait ses propos –, cette femme censée venir me consulter « au vu et au su de tout le monde » n'enlevait jamais ses lunettes noires quand elle arrivait, et jetait des regards de tous côtés avant d'entrer.

Comme toujours, il m'était difficile d'affirmer quoi que ce soit avant de l'avoir vue pendant deux ou trois séances, mais si les symptômes que j'avais perçus d'emblée en elle – « morcellement de la vie intérieure » et « dissociation entre affects et idéation », notamment – se confirmaient, alors il y avait de fortes probabilités pour que cette patiente fût atteinte de « schizophrénie⁽¹¹⁾ ». C'était bien triste quand on pensait à tous les rôles de belle héroïne qu'elle avait joués jusqu'alors. Mais comme il était impossible, uniquement pour sauvegarder l'image que ses fans avaient d'elle, de contenir son mal, la baisse de sa cote de popularité était plutôt une chance en fin de compte, du moins au regard de son traitement. Comment voir les choses d'une autre manière ?

Yamauchi Akemi, quant à elle, manifestait à l'égard de cette histoire une curiosité quelque peu indécente. J'avais du mal à comprendre comment cette présomption de schizophrénie chez une star du grand écran célèbre pour sa beauté pouvait susciter un intérêt aussi appuyé. Mais toujours est-il qu'Akemi avait pris la peine d'aller chez les bouquinistes, qu'elle en était revenue avec une pile de revues de cinéma publiées les années passées, et qu'elle éprouvait une joie sans mélange à examiner tour à tour les photos des films dans lesquels cette actrice avait joué le rôle principal.

« Et quand je pense que personne ne se doute que c'est une schizophrène ! À ton avis, qu'est-ce qu'ils écriraient, dans les revues à scandales, s'ils étaient au courant ?... »

— Eh, du calme ! Je serais drôlement embêté si tu leur vendais la mèche ! »

Akemi regardait avec une particulière insistance un cliché tiré d'un film mélo : l'actrice en question, blottie dans les bras d'un jeune premier, était sur le point de succomber à ses

baisers.

« Je me demande bien quelle impression ça lui ferait, s'il savait qu'elle est bonne à enfermer... »

Apparemment, rien ne pouvait flatter autant la vanité d'Akemi que l'idée d'être la seule, dans l'immense ville de Tôkyô, à être au courant d'une situation aussi catastrophique.

Akemi me rasait un peu avec ce genre de comportement, mais au moins, tant qu'elle avait l'esprit plein de l'histoire de cette actrice, elle m'épargnait ses récriminations à propos de Reiko, et c'était toujours ça de gagné. D'ailleurs, à bien y réfléchir, elle ne passait pas son temps, loin de là, à me dire du mal de Reiko. Seulement, chaque fois qu'elle glissait son nom, j'étais comme par hasard en train de penser à ma patiente et, ces interférences m'agaçant prodigieusement, j'avais l'impression, du coup, qu'Akemi était constamment hostile à la jeune femme.

La joie de me dire que l'analyse de Reiko abordait enfin sa phase déterminante se doublait d'une attente (« lors de la prochaine consultation, peut-être apparaîtra-t-elle le visage serein, sans l'ombre d'un tic nerveux »), et également de l'espoir que les résultats de cette cure analytique allaient me permettre d'ajouter à ma recherche une découverte aussi inédite qu'inattendue. À cette fin, je consacrais toutes mes soirées à la lecture.

Bien sûr, cette assiduité me valait de la part d'Akemi des regards quelque peu sarcastiques. Comme je projetais d'écrire une étude sur le cas de Reiko, je prenais mes notes avec une particulière minutie, et j'avais donné des instructions à Kodama, mon assistant, pour qu'il conserve lui aussi avec précautions le dossier de la jeune femme – toutes dispositions qui, aux yeux d'Akemi, étaient la preuve que j'accordais à Reiko un traitement de faveur. Elle se permettait donc des réflexions que je ne pouvais pas laisser passer, du genre : « Ça ne sert à rien de faire tous ces beaux efforts ! Et pourquoi ? Pour du vent, c'est couru d'avance ! »

N'étant pas d'un naturel querelleur, je me contentais d'ironiser mollement avec un : « Dis donc, ça ne serait pas plutôt toi qui aurais besoin d'une analyse, ces temps-ci ? » ce qui me valait, alors que nous ne vivons même pas ensemble, des piques dignes de la meilleure épouse : « Essaie un peu de m'analyser ! Ça va être plutôt drôle... Tu vas en voir fuser, des informations pas très reluisantes pour toi ! Et si c'étaient celles-là, plutôt, que tu présentais à ton congrès ? »

Les lectures que j'avais faites ces derniers temps m'avaient progressivement mené, pour compléter les théories de mon vénéré maître, à m'intéresser de près à la *Daseinanalyse*⁽¹²⁾ (« analyse existentielle »), méthode de recherche psychopathologique élaborée par le Suisse Binswanger. Cette méthode, fortement influencée par l'existentialisme de Heidegger, se propose d'appréhender le malade de façon plus concrète, dans sa dimension humaine et existentielle, en se dégageant de l'approche freudienne qui passe mécaniquement l'homme de chair et de sang au crible des divers concepts psychanalytiques. L'école en question a mis au point, à partir d'expérimentations cliniques approfondies, menées notamment par le psychiatre zurichois Médard Boss, une observation à la fois bienveillante et impartiale de l'être humain, s'appuyant sur une vision

philosophique très vaste. D'après les idées qu'elle développe, la découverte d'un traumatisme psychique subi durant la petite enfance ne suffirait pas à élucider les causes des divers types de perversions sexuelles. Que la perversion en tant que telle soit un échec, une faillite, un signe d'égarement, c'est possible, mais elle représente fondamentalement – et cela au même titre que l'acte sexuel normal de l'homme normal – une tentative pour atteindre à tout prix « l'amour dans sa totalité », à travers une expérience particulière de fusion érotique, et en explorant dans le domaine amoureux « les possibilités de l'être-au-monde ».

Cette théorie, qui n'est pas encore assez répandue au Japon, avait amplement de quoi répondre aux doutes qui parfois me traversaient l'esprit ces derniers temps. Par certains côtés, elle présentait des points communs avec le néo-freudisme américain.

La frigidité de Reiko ne pouvait pas être mise sur le même plan que les perversions sexuelles. Mais puisque la jeune femme, de toute évidence, s'était toujours consciemment et inconsciemment servie de ce blocage comme d'une arme pour se défendre dans la vie, il aurait été réducteur d'aborder cette frigidité uniquement d'un point de vue négatif, en la considérant comme un simple « refus » : ne fallait-il pas en voir aussi l'aspect positif, c'est-à-dire les efforts que Reiko avait toujours faits, au fond d'elle-même, pour atteindre à l'aide de cette arme ou de cette cuirasse « l'amour dans sa totalité » ? Cependant, le seul moyen dont elle disposait pour parvenir à cette « totalité » était-il de retrouver ce frère aîné disparu sans laisser de traces ? Personnellement, je ne le pensais pas.

L'homme est un être bien compliqué, qui fait exprès d'interposer des obstacles entre lui et le but qu'il cherche à atteindre. Si l'on voyait dans la frigidité de Reiko l'obstacle qu'elle s'était inventé, peut-être alors fallait-il en conclure que son objectif ultime était le jardin de la parfaite jouissance charnelle, ce « paradis d'incomparables délices » auquel quatre-vingt-dix-neuf pour cent des femmes n'ont que rarement accès.

En ce cas, qu'était donc la frigidité de Reiko, sinon la preuve d'un idéalisme poussé à l'extrême ?

... Voilà le genre de réflexions que je me faisais chaque soir en relisant indéfiniment mes comptes rendus des séances de Reiko, à la recherche d'éléments importants qui m'auraient échappés jusqu'alors. Ce faisant, une évidence s'est imposée à moi : nous n'avions pas encore passé au filtre de cette analyse le cousin et fiancé de Reiko, ce personnage « haïssable » qui l'avait déflorée quand elle n'était encore qu'une adolescente, et qui était la cause essentielle du séjour prolongé de la jeune femme à Tôkyô. J'ai tenté alors de me le figurer de mille manières, mais aucune représentation concrète ne me venait à l'esprit. Je me suis donc dit qu'il fallait essayer, au cours de la séance suivante, de creuser un peu plus cette question, pour voir le lien qui pouvait exister entre la haine de Reiko à l'égard de ce garçon, et l'image qu'elle se faisait de son frère disparu.

Je m'en suis rendu compte après coup : mon intuition à ce sujet avait fait mouche avec une inquiétante précision.

Or, quand est venu le jour tant attendu de cette consultation, finalement je n'ai pas vu apparaître Reiko. Et elle n'a même pas pris la peine de me prévenir, ne serait-ce que par un coup de téléphone.

Les nerfs à vif, j'ai alors échafaudé toutes sortes d'hypothèses. L'une d'elles était plutôt optimiste : Reiko – qui devait faire partie de la catégorie des patients ingrats – était enfin parvenue, grâce au succès de la séance précédente, à entendre la « musique » avec Egami Ryûichi. Cette joie l'avait peut-être poussée, toutes affaires cessantes, à quitter Tôkyô pour un petit voyage, trouvant ainsi l'occasion de chasser de sa mémoire certains souvenirs, notamment celui de l'atmosphère peu réjouissante qui avait régné jusque-là pendant les séances.

J'envisageais également une autre hypothèse : les résistances de Reiko s'étaient soudain renforcées, et l'effroi de se voir ainsi analysée jusqu'au fond de son cœur avait fait naître en elle tant d'hostilité à mon égard que pour l'instant la seule idée de me revoir suffisait à l'écœurer.

Pencher pour la première hypothèse, c'était m'exposer à une certaine jalousie qui me donnait plutôt envie d'opter pour la seconde, mais en ce cas j'étais obligé de reconnaître mon échec en tant qu'analyste. Quoi qu'il en soit, je me suis donc trouvé, ce jour-là, dans des états d'âme infiniment peu glorieux pour un homme de ma profession.

« Je te l'avais bien dit ! » insinuaient les regards d'Akemi, qui toutefois n'osait pas formuler cette réflexion à voix haute, mais elle était évidemment ravie de la justesse de ses prévisions.

Quant à moi, j'avoue franchement avoir passé toute la journée à broyer du noir, au point d'en oublier presque cette qualité, primordiale pour un analyste : la « patience ».

Attendre patiemment qu'une graine, s'ouvrant au fond de la terre obscure, se mette peu à peu à germer, jusqu'au jour où s'épanouira la fleur de la solution ; attendre ainsi en arrosant, en ajoutant de l'engrais, tel est le rôle du psychanalyste, mais moi, je n'en pouvais plus de cette attente. J'étais incapable pourtant de me décider à téléphoner chez Reiko, et quand Akemi m'a dit d'un ton professionnel, comme si de rien n'était : « Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Elle a peut-être attrapé la grippe... Tu veux que je l'appelle ? », je lui ai déclaré tout net : « Non, je pense qu'il ne vaut mieux pas », et du coup il m'a bien fallu renoncer pour de bon à cette communication. Et je suis resté là à ruminer, me rendant compte que ce n'étaient pas des critères d'ordre thérapeutique qui m'avaient dicté cette réponse, mais plutôt le refus de céder devant Akemi.

Le soir était venu. Dès que je me suis retrouvé seul, j'ai téléphoné chez le jeune Egami. Contre toute attente, il était rentré directement chez lui après son travail, et il m'a proposé d'une voix aimable, comme si mon appel le soulageait, de nous voir dans le petit restaurant de Yûraku-chô où nous étions allés la dernière fois, car il voulait me parler tranquillement.

Il s'agissait d'une gargote située dans un coin du quartier des *sushi-ya*(13), un endroit qu'Egami – m'a-t-il dit – continuait de fréquenter avec ses anciens coéquipiers du club d'aviron de l'Université T., car la patronne, qui faisait partie de leurs supporters, était aux petits soins pour eux. Ce soir-là, le jeune homme m'a traité comme un vieil ami qu'on a plaisir à retrouver. Assis devant un bol au contenu peu enthousiasmant, je suis entré sans détour dans le vif du sujet.

« Comment les choses se sont-elles passées toute cette semaine ?

— Les deux ou trois jours qui ont suivi la dernière séance, je l'ai trouvée très en forme. Elle n'a montré aucun signe d'hystérie, et la nuit – même si on ne peut pas encore parler de guérison –, elle s'est laissée aller sans contrainte à mes initiatives. Moi, je me sentais plein de gratitude envers vous, car j'avais l'impression qu'à ce train-là, les choses allaient sans doute s'arranger.

« Sur ces entrefaites – et ça a été comme un coup de tonnerre dans un ciel clair –, elle a appris que son cousin, vous savez bien : le “fiancé”, était mourant. Son père, dans une lettre qu'elle m'a montrée, lui disait que ce garçon, alors qu'il n'avait même pas trente ans, était atteint d'un cancer du foie, dû peut-être au fait qu'il n'avait cessé, durant toutes ces années, de boire comme un trou, tellement il était à bout d'attendre Reiko qui ne revenait toujours pas de Tôkyô. Il pouvait mourir d'un instant à l'autre, et voulait absolument la revoir ne serait-ce que quelques minutes, alors celle-ci devait rentrer immédiatement.

« Bien sûr, je me suis disputé avec elle à propos de cette histoire de lettre. Je lui ai dit : “Puisque tu le détestes tant que ça, ce fiancé, je ne vois pas pourquoi tu te précipiterais à son chevet sous prétexte qu'il est mourant !” et elle, avec une véhémence inhabituelle, elle m'a reproché ma cruauté.

« Elle a ajouté : “C'est vrai, c'est un homme que je hais plus que tout, mais d'un autre côté, c'est aussi mon cousin, j'ai joué avec lui dès ma plus tendre enfance, j'ai même conservé des tas de souvenirs insoucients de cette époque. Mais toi, tu traites vraiment ma famille par-dessus la jambe !” et le ton qu'elle a pris pour riposter ainsi ne ressemblait pas à la Reiko sarcastique à laquelle je suis habitué : soudain, j'ai eu l'impression d'entrevoir en elle un esprit de clan qui faisait très province, et ça m'a défrisé.

« Jusque-là, je m'étais dit que si elle tenait absolument à partir, je pouvais peut-être prendre un ou deux jours de congé pour aller avec elle jusqu'à Kôfu, mais devant une telle contre-attaque de sa part, même cette envie m'a quitté.

« Avant-hier, au moment de son départ, je l'ai quand même accompagnée à la gare, et je lui ai demandé ce qu'elle comptait faire par rapport à son prochain rendez-vous avec vous. Elle m'a dit qu'elle vous écrirait de Kôfu. Est-ce que vous avez reçu une lettre d'elle ?

— Non », ai-je répondu d'un air vague, après avoir écouté tout aussi vaguement le récit du jeune homme.

Ma désillusion était assez semblable à la sienne, et j'avais l'impression que les mécanismes psychiques de Reiko, tels que je les avais échafaudés jusque-là avec tant de subtilité, ainsi que l'analyse à laquelle, me prenant au jeu, je m'étais livré avec ardeur pour tenter de pénétrer, à travers ce cas précis, les mystères de l'âme humaine, avaient

tous deux été mis sur la touche en beauté par ce sentiment naïf d'appartenance familiale, bien digne d'une jeune fille issue d'une vieille lignée de province. Je mentirais néanmoins en prétendant que mon intérêt à l'égard de Reiko s'en trouvait atténué.

Dès le lendemain, j'ai commencé à attendre une lettre d'elle. Au bout d'une semaine, ça a été au tour de Ryûichi de me téléphoner pour m'annoncer qu'il allait faire un saut jusqu'à Kôfu afin de voir un peu ce qui s'y passait : le séjour de la jeune femme dans sa ville natale se prolongeait un peu trop à son goût.

Je n'avais plus d'autre ressource à présent que d'attendre patiemment le compte rendu que Ryûichi me ferait à son retour.

Le garçon, à peine rentré à Tôkyô, est venu me rendre visite. Dans la salle d'attente qui était justement vide à ce moment-là, tandis que la lumière morne du ciel d'hiver baignait l'une de ses joues, il m'a dit d'un ton abattu : « Je n'y comprends rien. Elle est complètement folle.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Je suis allé à l'hôpital municipal, et là les choses n'ont pas été très faciles, parce que je ne pouvais pas entrer comme ça, de but en blanc, dans la chambre du malade. Alors j'ai intercepté une infirmière, et je lui ai fait croire que j'étais quelqu'un de la famille...

— Pour ce genre de choses vous devez être très doué... »

Tandis que je le taquinais ainsi, Akemi, en blouse blanche, passait dans la pièce, l'oreille dressée. D'un œil sévère, je l'ai fait déguerpir.

« Je me débrouille pas mal, a dit le jeune homme sans la moindre gêne. Je lui ai donc raconté que j'étais de la famille, que j'habitais Tôkyô, mais que je n'osais pas aller voir le malade directement, car nos relations s'étaient un peu distendues. Et je lui ai demandé de me donner des détails sur son état, car j'étais rongé d'inquiétude. L'infirmière m'a lancé un regard bref, et m'a fixé rendez-vous dans un salon de thé près de l'hôpital.

« Comme je l'attendais, elle est entrée, un blouson rouge jeté sur les épaules par-dessus sa blouse blanche, et elle m'a renseigné avec beaucoup de sollicitude.

« Le malade n'en avait plus, le pauvre, que pour une ou deux semaines. Il était très gêné pour respirer, ce qui le faisait beaucoup souffrir, car dans les cancers du foie en phase terminale, des sérosités s'épanchent dans le péritoine, et malgré toutes les ponctions son ventre était gonflé comme celui d'une grenouille ; ses bras étaient si maigres à présent qu'on aurait dit des allumettes... Après avoir écouté, en opinant du bonnet d'un air soucieux, ce compte rendu médical dont je vous passe les détails, j'ai peu à peu orienté mes questions vers l'essentiel.

« Est-ce que le malade était bien entouré ? N'y avait-il pas, parmi les gens qui lui rendaient visite, une jeune femme de sa famille qui était comme ci ou comme ça ?... Alors que je tâtais le terrain sans en avoir l'air, l'infirmière m'a raconté quelque chose de très étonnant :

« “Malgré tout, je trouve que ce malade a vraiment de la chance, a-t-elle dit d’un ton rêveur, en croisant les mains. Quand je vois ça, je serais plutôt tentée de l’envier.

« — De l’envier, dites-vous... mais de quoi ?

« — Vous savez, il y a sa fiancée, une jolie fille – elle s’appelle Reiko – qui est accourue de Tôkyô, ce sont sûrement les circonstances qui ont dû les séparer ainsi, les pauvres. Ça fait dix jours qu’elle est arrivée ici, et depuis elle n’a pas quitté son chevet. Dans mon métier je vois toutes sortes de malades, mais je peux vous dire qu’un tel dévouement, c’est exceptionnel, même chez les femmes mariées. La nuit, elle se contente de sommeiller dans une chaise longue à côté de son lit, et vraiment elle s’occupe de lui de façon si parfaite que c’est à vous tirer des larmes. Nous, les infirmières, nous nous sommes liées peu à peu d’amitié avec elle, alors nous lui disons parfois : “Attention, à force d’en faire trop vous allez vous ruiner la santé !” Elle répond “merci” en souriant d’un air triste, et dans ces moments-là elle est d’une beauté... C’est bien simple, je n’ai jamais vu quelqu’un d’aussi beau, on dirait la Vierge Marie !

« “Mais depuis dix jours qu’elle est là, elle a beaucoup maigri, la pauvre Reiko. Comme le malade est perdu, c’est ingrat de le veiller, et puis c’est l’homme qu’elle aime le plus au monde, alors vous pensez... Vraiment, je la plains ! Nous sommes toutes devenues ses fans, et nous n’arrêtons pas de lui dire qu’il faut tenir bon. Ce n’est pas ça qui va faire guérir le malade, d’ailleurs, mais enfin on peut toujours espérer un miracle...

« “Parfois, Reiko sort dans le couloir et reste près de la fenêtre, plongée dans ses pensées, et alors, rien que de voir sa silhouette de dos, ça me donne envie de pleurer. Un jour qu’elle était là, comme ça, je me suis approchée par-derrière, et histoire de plaisanter un peu, j’ai fait exprès de pousser un grand cri. Elle s’est retournée vers moi en souriant, mais ses yeux étaient brouillés de larmes.

« “Vous savez, lui ai-je dit, je vais peut-être vous sembler cruelle, mais les vivants sont plus importants que ceux qui sont en train de mourir ! Vous devriez penser un peu plus à vous.

« — C’est gentil, merci”, m’a-t-elle répondu, et c’est à partir de là que nous sommes devenues amies.

« “Elle veille sur son fiancé avec tellement de zèle que c’est tout juste si elle ne met pas les visiteurs à la porte, même quand il s’agit de personnes de sa famille à lui. Les parents du malade, des gens qui ont l’air vraiment froid, profitent de cette attitude de Reiko pour ne presque plus venir voir leur fils, et ça, ça nous indigne, mes collègues et moi.” »

« Docteur Shiomi, imaginez un peu ma stupéfaction devant ces propos ! Je ne comprenais plus rien à rien. Mais en tout cas, puisque j’étais venu jusque-là, il fallait au moins, pour faire avancer les choses, que je puisse voir de mes yeux ce qui se passait, alors j’ai demandé à l’infirmière de me laisser jeter un coup d’œil dans la chambre. La porte, sur laquelle était collée une affichette portant la mention “Visites interdites”, était justement entrouverte, et par l’entrebâillement j’ai pu regarder à l’intérieur.

« Les rideaux de la fenêtre étaient fermés, et dans la pénombre de la pièce j’ai vu un visage jauni par l’ictère, échoué sur l’oreiller, qui regardait le plafond d’un œil fixe.

C'était un visage décharné, à la peau affreusement sèche, un visage d'un sérieux presque étrange, aux antipodes de l'image que je m'étais formée de ce cousin dragueur à travers ce que m'en racontait souvent Reiko. Quant à elle, elle devait être exténuée : assise sur un tabouret à côté du lit, la tête enfouie dans l'édredon, elle semblait assoupie, et je n'ai donc pas pu apercevoir ses traits, mais d'après la chevelure et les épaules, il n'y avait aucun doute : c'était bien Reiko.

« J'ai lutté contre la tentation de me précipiter dans la pièce, et de la secouer par les épaules pour la réveiller. Elle était en train de vivre un cauchemar, à coup sûr. Et tous ces soins assidus !... C'était un peu comme un comportement de somnambule. À moins que... Et si tout ce que je voyais là n'était qu'un fragment de rêve ? Devant une situation aussi incroyable, j'avais presque des hallucinations.

« La lumière grise qui filtrait à travers le grossier rideau de calicot, le visage terreux du malade, avec son regard fixe, la femme aux cheveux ondulés, la tête enfouie dans l'édredon blanc... cette scène où tout était figé, et comme fossilisé, me paraissait aussi impossible à profaner qu'une icône. M'éloignant de la porte entrebâillée, j'ai battu piteusement en retraite.

« ... Après, dites-vous ?

« ... Après, l'infirmière m'a fait des propositions, et nous avons passé la soirée à boire dans tous les dancings minables de la ville de Kôfu, sans que les choses aillent plus loin !

« Docteur Shiomi, soyez gentil, dites-moi ce que je dois faire... »

... Il m'a fallu attendre dix jours encore avant de recevoir la lettre de Reiko qui est arrivée un matin, à l'approche de Noël.

Au moment où j'ai tenu entre mes doigts l'épaisse enveloppe, la curiosité de voir ce qu'elle contenait m'avait déjà presque déserté : à la faveur de mes nombreuses occupations, mon intérêt pour Reiko s'était progressivement atténué. Et alors qu'il n'en restait presque rien, voilà que la lettre me parvenait enfin.

Cependant, j'en avais à peine commencé la lecture que son contenu inattendu a fait renaître ma fascination.

On trouvera ci-dessous le texte de cette lettre.

« Docteur Shiomi,

« Je pense qu'Egami vous a déjà raconté en détail ce qui se passe ici. Personnellement je ne l'ai pas rencontré, mais après coup l'infirmière m'a tout dit, à la fois sur son bizarre comportement de détective et sur le fait qu'il m'avait épiée.

« Après bien des souffrances, mon fiancé est mort hier.

« Mourir d'un cancer alors qu'on n'a même pas trente ans, quelle destinée malheureuse !

« Cet homme, je l'ai détesté à un point... et pourtant, comme vous le savez sans doute, dès que j'ai appris qu'il était à l'article de la mort et qu'il voulait me revoir une dernière fois, ne serait-ce qu'un instant, j'ai volé à son chevet, rien n'aurait pu me retenir. Vous l'avez certainement deviné : j'en avais assez de la parfaite forme physique de Ryûichi. Ses larges épaules, son torse massif, ses bras musclés, tout cela finissait par me peser, et je le ressentais comme autant de reproches, d'allusions blessantes à l'égard du mal qui tourmente mon âme. Je suis attirée par la maladie et les malades, c'est certain, et à cet égard cette lettre m'annonçant que mon fiancé était condamné est vraiment arrivée à point nommé. De même, si j'aime votre cabinet, c'est que dès ma première visite j'y ai senti une odeur de maladie. Dans l'état où je suis actuellement, aucune odeur n'a le pouvoir de m'apaiser autant que celle des antiseptiques.

« Une fois arrivée à Kôfu, je suis allée tout de suite à l'hôpital, où mon fiancé se trouvait dans un état désespéré. Les bras repliés contre son ventre gonflé par l'ascite, il se plaignait d'être oppressé. Il avait manifestement toute sa tête : il disait que les ponctions destinées à prélever le liquide étaient affreusement douloureuses et que, si celui-ci devait s'accumuler de nouveau juste après chaque ponction, il préférerait qu'on le laisse tranquille.

« Quand je l'ai vu dans un état aussi pitoyable, j'ai senti soudain fondre en moi quelque chose qui jusqu'alors avait la dureté d'un cristal noir. Et j'ai pris aussitôt la décision de le

veiller jusqu'à sa mort, de tout faire pour lui pardonner, de prendre tout le temps qu'il faudrait pour cela, et de savourer moi-même pleinement ce plaisir du pardon.

« “Rei-chan...” Il a prononcé mon nom d'une voix encombrée par les glaires et, le regard rayonnant de joie, a tendu vers moi des mains sans force.

« Et quelles mains ! Autrefois robustes, elles étaient à présent aussi frêles que des jeunes bambous, et d'une teinte jaunâtre, presque bistrée ; les poignets, d'une maigreur effrayante, faisaient paraître chacun de ses doigts encore plus long.

« “Maintenant que je suis là, tout va s'arranger ! Je vais te soigner nuit et jour, et tu verras : je te guérirai !” ai-je déclaré d'un ton rassurant, et m'approchant de lui, j'ai saisi l'une de ses mains tendues. Plus qu'une main d'homme, elle m'a fait la sensation d'une patte de poulet mort. Mais à cet instant, mon corps a été parcouru d'un léger frisson, un frisson qui – à ma grande surprise – n'avait rien de désagréable.

« Dès ce jour-là, j'ai commencé à le veiller sans prendre un seul instant de repos.

« Mes parents n'en revenaient pas : alors que j'étais de retour au pays après des années d'absence, je ne mettais même pas les pieds chez eux, et je passais tout mon temps au chevet de ce fiancé que j'étais censée haïr ! Mais pour eux ce comportement s'expliquait, bien sûr, par le fait que j'étais bourrelée de remords, et ils s'en réjouissaient, y voyant le signe que j'étais enfin devenue une femme comme il faut.

« L'odeur fétide que dégage le corps d'un cancéreux au stade terminal de sa maladie avait pour moi quelque chose de semblable à d'étranges effluves mystiques. J'accomplissais avec joie même les tâches les plus répugnantes. Tandis que je m'affairais ainsi, mon cousin, qui en avait les larmes aux yeux, ne cessait de me répéter : “Comment te remercier, Rei-chan, comment te remercier ?...”

« Et je lui répondais, d'un ton volontairement frivole : “Écoute, tes remerciements, garde-les pour quand tu seras guéri, c'est agaçant à la fin, ces petits “merci” à tout bout de champ !”

« De jour en jour, je voyais dans le regard du malade mon image se transformer : je devenais une véritable sainte, auréolée de lumière. À présent que la situation s'était renversée, cet homme qui m'avait brutalisée autrefois se trouvait complètement à ma merci, et cette idée me le rendait terriblement attendrissant. Je me disais parfois que si je voulais, je pourrais facilement, avec mes seules forces, l'immobiliser pour lui casser un bras. Alors, malgré la sinistre expression de mort qui flottait sur son visage jauni et desséché, il se parait soudain pour moi du charme d'un nourrisson sans défense. Par un phénomène étrange, il m'était devenu si cher que pour éloigner de lui cette mort qui s'approchait inexorablement, je me sentais prête à faire n'importe quoi. Désormais, j'éprouvais un chagrin véritable à la pensée que son état était désespéré. Je maudissais le sort injuste réservé à un être si jeune, je commençais même à me dire que si c'était possible, j'aurais bien voulu prendre sa place. Que m'arrivait-il donc ? J'étais vraiment en train de devenir une sainte.

« Comme je le veillais depuis trois jours, à un moment où il n'y avait aucun visiteur dans la chambre il s'est mis soudain à gémir de douleur, et m'a appelée : “Rei-chan ! Rei-chan !

« — Qu’y a-t-il ? » ai-je demandé en me penchant vers lui, et j’ai vu alors flotter dans ses yeux une lueur d’apaisement mêlée d’une sorte de vénération. Il a ajouté à grande-peine : “J’ai si mal... Prends-moi la main.” Aussitôt, j’ai saisi avec force cette main désormais inerte. Et je l’ai sentie frissonner légèrement dans la mienne.

« C’est à ce moment-là, docteur... que s’est-il donc passé ? Soudain, j’ai entendu la “musique”. Là, dans mon corps, cette musique dont j’avais tant rêvé. Elle ne s’est pas interrompue tout de suite, non, elle jaillissait comme une source, venant désaltérer mon être assoiffé. Ce n’est pas avec mes oreilles, mais avec mon corps – docteur, une chose aussi incroyable est-elle vraiment possible ? – avec tout mon corps que j’ai entendu, dans un sentiment de bonheur ineffable, la “musique”. »

Cette lettre, en réveillant en moi un intérêt qui avait pourtant bien fléchi, me fit retomber sous l'emprise de cette simple patiente : Reiko.

Ce qui m'irritait par-dessus tout, c'était que la jeune femme ait pris la liberté d'entendre, dans des circonstances où je n'étais pour rien et que je n'avais même pas prévues, cette « musique » qu'elle avait tant désirée. Pour se faire une vague idée de ce que j'éprouvais, le lecteur n'a qu'à imaginer les sentiments d'un médecin qui s'est particulièrement dévoué à un malade, au moment où il apprend que celui-ci a guéri comme par enchantement, non pas grâce aux médicaments prescrits par le praticien : parce qu'il a bu je ne sais quelle tisane de feuilles de pissenlit cueillies au bord d'un chemin.

Mon unique petite satisfaction d'amour-propre était d'avoir pressenti qu'il fallait tenter de mettre en lumière le rôle joué par le cousin de Reiko, celui qu'elle avait dépeint durant les séances comme « le fiancé qu'elle détestait », « l'homme qui l'avait déflorée de force ». Mais à vrai dire, ç'avait été une idée nébuleuse, rien de plus. D'ailleurs, comment aurais-je pu imaginer que ce cousin était à l'article de la mort, et surtout prévoir l'imprévisible, à savoir qu'en de telles circonstances Reiko allait soudain entendre la « musique » ? Après avoir cru la victoire à portée de main, j'essuyais en somme, à présent, une totale défaite.

Pourtant, ces réflexions reposaient sur l'hypothèse que la lettre de Reiko relatait la vérité : s'il s'agissait d'une invention, les choses changeaient du tout au tout. Combien de fois jusqu'alors la jeune femme ne m'avait-elle pas tourmenté avec ses mensonges ! De toute façon, n'étant pas en mesure ici de vérifier ce qu'elle – et elle seule – avait pu éprouver dans une chambre de l'hôpital de Kôfu, loin de Tôkyô, je n'avais d'autre moyen de progresser que d'admettre pour le moment qu'elle disait vrai. Ou plutôt : vrai ou faux, Reiko avait pris la peine de m'écrire pour m'annoncer qu'elle avait « enfin entendu la musique », et ce fait, cette réalité psychique, demeurerait incontestable.

La psychanalyse, inutile de le dire, est une démarche engagée pour atteindre la vérité. Mais au cours de ce processus, il arrive parfois que l'analyste doive accorder une égale valeur à la vérité et au mensonge. Et d'abord, un mythomane récidiviste n'est-il pas, plus que tout autre, incapable de savoir si ce qu'il raconte est vrai ou faux ?

Malgré cela, je dois avouer que tout contribuait à entretenir en moi des impatiences. Alors que je suis censé avoir pour interlocuteur l'esprit de mes clients, jamais le corps de Reiko ne m'avait paru plus proche que par les vertus de cette lettre venue de loin. Tant qu'elle s'était plainte d'être frigide, la jeune femme, malgré sa grande beauté, n'avait été à mes yeux qu'une sorte de pelote mentale inextricablement embrouillée. Mais l'imaginer à présent, la main serrée sur les doigts jaunes et flétris du mourant, resplendissante de joie comme un jeune arbre après l'averse, me donnait d'elle une vive impression de présence physique. Dans ce métier de psychanalyste, qui traite uniquement de phénomènes invisibles et impalpables, existe à l'état latent une envie de mettre la main sur une preuve

irréfutable, une preuve qu'on pourrait percevoir de ses propres yeux. Et de fait, empli d'une attente à moitié honnête, je rêvais à la prochaine séance : n'allait-elle pas enfin me donner l'occasion de voir renaître soudain, chez Reiko, la source de vie ?

Je ne suis pas seul à connaître ces instants où, lassé de l'univers de l'esprit dont on ne peut, après tout, démontrer l'existence de façon tangible, on voudrait obtenir, par le corps, la preuve de sa réalité : je suis sûr que la plupart des analystes sont confrontés à ces doutes. Peut-être faut-il voir là une tentation du diable. Quant à moi, sans m'en rendre compte, j'en étais venu à ressentir par une sorte d'empathie toute la fébrilité accumulée par Egami Ryûichi dans son désir de tirer, du corps de Reiko, une preuve également irréfutable.

« De toute façon..., me disais-je parfois avec une certaine désinvolture, à supposer même qu'elle soit guérie, ça ne durera pas longtemps. Elle va rechuter, et alors elle échouera de nouveau ici, c'est couru d'avance ! »

Nous avons beau ne pas habiter sous le même toit, Akemi et moi vivons depuis des années comme un vieux couple, et elle eut vite fait de deviner toutes les réflexions qui m'occupaient ainsi. Elle n'est peut-être pas une infirmière très compétente, mais dans mon cas – et dans mon cas seulement – elle se montre une analyste de tout premier ordre.

Si elle n'osait quand même pas me dire directement : « Tu es encore en train de penser à cette fille, non ?... » cette question transparaissait dans le moindre de ses regards et de ses gestes. Et je percevais en eux un mélange de crainte et de pitié à mon égard.

Comme Akemi insistait pour que je lui montre la lettre de Reiko, et que je n'avais aucune raison particulière de la lui cacher, je la lui ai donnée à lire, et je dois dire que l'expression ambiguë qui s'est peinte sur son visage à la fin de cette lecture valait vraiment le déplacement. Aussitôt elle a eu, à n'en pas douter, ces quelques mots sur le bord des lèvres : « Elle ment, une fois de plus ! » Mais cette phrase, elle s'est empressée de la ravalier. Car parler de mensonge, ç'aurait été reconnaître la frigidité de Reiko et son élégance glacée. Akemi, sentant qu'elle avait plutôt avantage à croire à la véracité de cette lettre, m'a donc dit : « C'est tout ? Ça n'a vraiment aucun intérêt. Finalement, elle aussi c'est une femme tout à fait ordinaire !

— Ordinaire, comment ça ? Mais c'est une situation insolite au possible ! » Je savais bien que j'allais déclencher une assommante controverse, mais cette réplique m'a échappé.

« Ça alors, quelle drôle d'idée ! Si cette *krank*e est venue se faire soigner chez nous, c'est bien pour guérir de sa frigidité, non ? Alors, que cette frigidité disparaisse ici, ou au coin d'une rue de Ginza⁽¹⁴⁾, ou je ne sais où, dans le lit d'un hôtel bon marché, ou encore qu'elle cesse brusquement sur un champ de bataille au milieu d'une pluie d'obus, je ne vois pas en quoi ça nous regarde. Même dans les situations les plus insolites, une femme ordinaire reste une femme ordinaire, non ? Il n'y a aucune raison que tu réserves un traitement de faveur à cette *krank*e ! »

Voilà une logique éminemment féminine, incohérente et même stupide, mais quand une femme se met ainsi à attaquer, elle est prête à faire feu de tout bois. Dans la phrase qui

m'avait échappé : « Ordinaire, comment ça ? Mais c'est une situation insolite au possible ! » Akemi, refusant de reconnaître la protestation d'un homme de science, n'avait vu qu'une réaction purement subjective de ma part, un réflexe immédiat de défense pour empêcher ses paroles de détruire l'image privilégiée que je me faisais de Reiko. Il importait peu dans ces conditions que sa réplique fût tout aussi subjective : l'essentiel, c'était de trouver les mots qui viendraient égratigner sans pitié mes points faibles. Chaque fois qu'une femme, à partir d'un éclair d'intuition, se met en position offensive, la logique masculine avec ses expédients n'est quasiment plus d'aucun secours.

« D'accord, d'accord, j'ai compris !

— C'est lâche de fuir comme ça avec des "j'ai compris" ! Qui est-ce qui dit toujours que l'analyste doit rester objectif et impartial, hein ? Si tu n'étais pas sûr de toi dans ce domaine, tu n'aurais pas dû accepter de t'occuper d'une *kranke* pareille, et ça, je te l'avais conseillé dès le début ! »

Devant un tel coup de semonce, je me suis soudain demandé s'il n'était pas préférable que je me défasse de cette collaboratrice de longue date. C'était bien la première fois qu'une telle pensée germait en moi : en effet, je ne saurais dire quelle gratitude j'avais éprouvé jusque-là, dans le secret de mon cœur, pour cette femme qui, par sa compréhension, ne cessait de me soutenir dans ma vie de célibataire.

En dépit de cette velléité, les circonstances ont fait que j'ai passé la nuit avec Akemi dans notre hôtel habituel, après une certaine période d'abstinence. Dès que nous mettons le pied dans cet établissement et que l'on nous mène à notre chambre, Akemi commence à se livrer à son jeu de « la petite épouse modèle ». N'ayant plus à se soucier du regard des autres, elle se montre aux petits soins pour moi : quand j'ôte mon veston elle l'accroche à un cintre, quand je porte une cigarette à mes lèvres elle l'allume aussitôt, elle veille même à ce que le bain soit à la bonne température, bref, elle se transforme en femme au foyer absolument exemplaire. Celles qui sont capables, dans un cas pareil, d'entrer parfaitement dans la peau de leur personnage, se métamorphosent souvent, quand elles fondent un vrai foyer, en fainéantes qui passent leur temps à se pavaner.

Akemi sait très bien, par ailleurs, qu'elle aurait tout intérêt, quand nous nous retrouvons en tête à tête à l'hôtel, à apparaître sous des visages plus variés, plus inhabituels, plus nouveaux – ceci pour faire appel au « mâle » qui est en moi. Mais elle a beau le savoir, elle doit également satisfaire le désir de « jouer à la petite épouse modèle » qu'elle porte en elle. Ce qui n'empêche que l'idée de « se marier pour de bon » ne l'attire pas non plus.

Cette relation basée sur une sorte de connivence se poursuit depuis assez longtemps déjà. Et ce soir-là quand le cœur d'Akemi, dès les premières caresses, a commencé de battre à grands coups bien francs, quand son souffle, pareil à une mécanique tout à fait élémentaire, s'est fait soudain plus court, ces réactions, contrastant avec les méchancetés qu'elle m'avait débitées auparavant, m'ont attendri plutôt qu'agacé.

Akemi a crié mon nom, m'a dit et redit à quel point elle m'aimait. Son corps s'enfiévrant peu à peu, à ses remuements s'ajoutaient à présent des mouvements irréguliers de type spasmodique, et moi, comme toujours, je m'émerveillais de voir combien l'hystérie, par un grand nombre de ses symptômes, est la réplique de l'excitation sexuelle. On pourrait donc peut-être la définir comme une entreprise vengeresse qui vise à

reproduire le plus fidèlement possible les conditions physiques de cette excitation normale. Et cela, non pas sur le mode du plaisir, mais systématiquement sur celui du déplaisir.

Même avec une femme dont il se désintéresse plus ou moins, l'homme – il faut bien le reconnaître – goûte toujours un moment de gratitude quand, avec l'intensification de la jouissance, le sourire qui jusqu'alors baignait vaguement le visage de sa partenaire fait bientôt place à une expression presque solennelle. Or, cette nuit-là à l'hôtel, sous la lumière tamisée de la lampe de chevet, tandis que j'observais minutieusement cette expression de béatitude chez Akemi, j'ai soudain découvert sur ses traits le visage de Reiko, qui pourtant ne lui ressemble en rien.

N'ayant jamais contemplé ce visage en pleine extase, j'étais tout à fait libre de l'imaginer à ma fantaisie, mais de là à le projeter sur celui d'Akemi !

Après coup, en repensant à cela, je n'ai pu m'empêcher de frémir à cette question : s'agissait-il là d'un simple fantasme de ma part ? Ou était-ce l'énergie de l'inconscient d'Akemi qui, se mobilisant tout entière, avait pu ainsi à cet instant donner forme au visage extatique de Reiko ? Il ne faut pas pousser trop loin le rapprochement entre excitation sexuelle et hystérie, mais de même que l'apparition de stigmates aux pieds et aux mains chez certains malades atteints d'hystérie mystique peut à la limite s'expliquer par la formation de vésicules localisées ou par des hémorragies capillaires du tissu sous-cutané, de même il était possible qu'inconsciemment, Akemi ait reproduit par mimétisme, de façon parfaite, le visage de Reiko.

C'était une physionomie d'une pureté céleste qui ressemblait à celle de sainte Thérèse, la chevelure auréolée de lumière, les yeux mi-clos, la tête renversée en arrière, les lèvres magnifiques entrouvertes, les ailes du nez frémissantes... Partout sur ses traits flottait une expression indéfinissable, entre plaisir et douleur, et ses mains serraient les doigts affreusement décharnés, jaunes et flétris, d'un mourant.

Il n'y avait pas le moindre doute : dans cette scène, Reiko était devenue une sainte. Les mensonges et les vérités de la vie quotidienne, les petits tracasseries, les démêlés avec l'homme qu'elle aimait, tout cela, elle l'avait transcendé. Et dans ce territoire céleste où flottent des nuages de lumière, désormais, elle entendait véritablement la « musique ».

Son cousin étant mort peu de temps après, Reiko avait pris part à la cérémonie funèbre, le cœur brisé.

Puis, tandis qu'elle passait ses jours et ses nuits dans ce chagrin qui semblait incurable, il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : aucun des membres de sa famille n'était en mesure de comprendre sa détresse.

Consolations inopportunes. Regards de compassion déplacés... Être confrontée à cela redoublait la tristesse de Reiko, et l'empêchait de retrouver ses repères.

« Je l'avais bien dit ! » s'était exclamé son père tout en ayant conscience de l'inutilité de ses plaintes. « Les filles s'entêtent dans leur refus, mais avec des "non et non !" aussi inconsidérés, on ne sait jamais à quel moment les choses vont basculer. Ces derniers temps, dans notre belle société démocratique, c'est devenu un principe : on passe aux enfants tous leurs caprices, et puis on fait même une fête pour leur majorité, mais majeur ou pas, à vingt ans, qu'est-ce qu'on connaît à la vie et aux hommes ? Alors finalement, pour le bonheur de l'intéressée, il vaudrait mieux que ce soit l'adulte qui décide, avec son jugement solide. Il y en a eu, autrefois, des jeunes filles qu'on mariait avec des garçons qu'elles n'avaient jamais vus, et ma foi, ça n'empêchait pas ensuite les époux de s'accorder plutôt bien, et de mener une vie heureuse. À notre époque, ce sont les filles qui trouvent à redire à propos de tous ceux qu'on leur présente, les parents font chorus, et en fin de compte c'est comme ça que le bonheur passe sous le nez des enfants.

« Si j'ai refusé jusqu'au bout que Reiko rompe ses fiançailles, c'est parce que j'attendais le jour où elle allait enfin revenir à la raison, mais de là à penser que ça aurait lieu dans des circonstances aussi tristes ! Alors je passe mon temps à m'en vouloir : si les choses devaient tourner de cette façon, j'aurais dû m'y prendre plus tôt, j'aurais dû aller chercher Reiko à Tôkyô, la ramener de force, la faire vivre avec ce garçon !

« Mais à quoi bon ressasser cela à présent ? Tout ce que je peux me dire, c'est que Reiko, en veillant avec autant de zèle jusqu'à la fin sur son fiancé, lui a sans doute permis de partir comblé dans l'autre monde. Et peut-être qu'ainsi, elle-même s'est un peu rachetée de sa faute ?... »

Par ailleurs, certaines personnes de la famille essayaient de la consoler d'une autre manière, en lui disant par exemple : « Rei-chan, je comprends ce que tu éprouves, je ne le comprends que trop bien. Mais tout ça, c'est aussi de la faute de Toshi-chan ! S'il t'avait vraiment aimée, je pense qu'il aurait dû au moins te manifester sa passion en allant te rejoindre à Tôkyô pour te faire revenir ici coûte que coûte. Mais il était bien trop mou et peureux pour ça, et puis il ne comprenait rien aux subtilités du cœur féminin, qui ont fait que tu t'es volontairement éloignée alors que tu ne le détestais pas. Dire qu'il a fallu ce mal incurable pour qu'il arrive enfin à te ramener à lui par la force de sa maladie ! Quelle pitié quand j'y pense ! Mais au moins, juste avant sa mort, en oubliant leur vanité et leur

entêtement, vos deux cœurs qui s'aimaient ont pu se trouver réunis, et ça, dis-toi bien que c'est un bonheur ! »

En ces circonstances, le père de Reiko aurait bien voulu retenir sa fille auprès de lui, mais devant l'affliction si vive de celle-ci, sa faiblesse paternelle avait repris le dessus : il avait fini par se résoudre à la laisser agir à sa guise.

Quant à elle, puisque son fiancé était mort, elle avait d'abord vaguement envisagé de porter le deuil pendant une année et de se retirer quelque part dans un endroit isolé, à la montagne par exemple. Mais comme son entourage ne consentait pas à la laisser tranquille, et que les consolations inopportunes ne faisaient qu'aviver sa blessure, elle avait bientôt été prise de l'envie légitime de s'éloigner au plus vite de sa ville natale.

Et quand, bravant l'opposition de tous, elle avait fui Kôfu pour rejoindre Tôkyô, sa première visite ne fut pas pour Ryûichi, son petit ami, mais pour moi, son psychanalyste.

Malgré la douceur printanière de ce jour-là, le chauffage central de l'immeuble, mal réglé, continuait de fonctionner. Comme je savais qu'une chaleur excessive dans les pièces tendait à augmenter la tension nerveuse de mes patients, je faisais ouvrir les fenêtres à intervalles réguliers ; mais alors le vrombissement des voitures se ruait à l'intérieur, et le souffle du vent amassait une couche de poussière blanche sur les objets ornant mon bureau... bref, c'était la saison où tout, sans raison précise, vous agace.

Entre deux rendez-vous, j'étais passé dans la salle d'attente et là, toutes vitres ouvertes, le visage exposé à l'air comme pour manifester mon opposition aux bruits et à la poussière, je contemplais la foule qui passait sous mes fenêtres. Soudain, j'ai aperçu une femme en train de regarder le panneau publicitaire devant le cinéma d'en face. Vêtue de noir de la tête aux pieds, elle portait pourtant sur son bras un manteau bleu ciel assorti à la teinte de son sac de voyage. J'ai d'abord cru qu'elle attendait quelqu'un, mais ce n'était pas le cas. Elle lançait parfois un bref regard vers mon immeuble, puis levait de nouveau les yeux vers l'affiche de cinéma, mais sans marquer non plus à cela d'intérêt véritable. D'ailleurs il s'agissait d'un panneau représentant une scène de guerre bien peu attrayante – des soldats s'enfuyant en tous sens d'une tranchée pour échapper à l'assaut impétueux d'un char –, une scène dont la brutalité n'avait guère de quoi séduire une jeune fille.

J'ai bientôt compris que cette femme luttait contre son envie de se diriger vers mon immeuble, et du même coup, de la fenêtre du troisième étage, j'ai reconnu la silhouette de Reiko. Même si elle hésitait à venir jusqu'ici, il aurait été normal que son regard s'arrête plus particulièrement sur les fenêtres de mon cabinet. Aucune enseigne n'y était apposée, mais Reiko devait bien savoir au moins que de la salle d'attente, la vue plongeait directement sur la façade du cinéma. J'ai bien essayé d'attirer son attention en lui faisant des petits signes de la main, mais comme elle ne levait décidément pas les yeux vers l'endroit où je me trouvais, cette tentative n'a rien donné du tout.

Réflexion faite, c'était la peur qui empêchait Reiko de lever les yeux vers la fenêtre de ma salle d'attente. Car dans l'immense ville de Tôkyô cette baie vitrée, et elle seule, devait être à ses yeux comme la pépinière de son secret. La jeune femme était sans doute effrayée à l'idée que même en son absence ce secret, couvé par les rayons du soleil printanier qui filtrait à travers les vitres, avait pu croître pour atteindre une taille bien plus

grande qu'elle ne l'aurait imaginée, à la manière de ces fleurs à large corolle qu'on voit dans les serres.

Semblant enfin se décider, elle a traversé la chaussée pour pénétrer à l'intérieur de l'immeuble. Alors j'ai eu l'impression, dans mon attente, que plusieurs heures s'écoulaient, interminables, avant qu'elle ne vienne frapper à la porte de mon cabinet.

À son arrivée j'ai réussi – ce dont je me félicite – à l'accueillir sans me troubler, mais j'ai été frappé par l'extrême maigreur et la pâleur de son visage nu : elle n'était pas du tout maquillée, ne portait même pas de rouge à lèvres. Quant à sa robe, elle avait beau être agrémentée d'un bijou-fantaisie en zircon, elle faisait penser, avec son col fermé, ses manches longues et sa couleur uniformément noire, à un vêtement de deuil. Il en émergeait un visage au teint crayeux, à l'air absent, dans lequel seuls les grands yeux humides, tournés vers moi, semblaient vivants et presque langoureux. Reiko était l'incarnation parfaite de la « femme en deuil », de la « femme en affliction ». Pour dire les choses sans nuances, c'est afin de se garder pure pour la « musique » qu'elle avait entendue une fois, afin de jurer fidélité à cette volupté inoubliable, qu'elle s'était ainsi glissée dans la peau d'une « sainte ».

Le choix de l'habillement est une sorte d'acte symptomatique. Il révèle, autant qu'il les dissimule, les désirs les plus secrets. Sur ce visage non maquillé, dans ce costume de deuil, je ne lisais qu'une chose : la félicité de la jeune femme.

« Aujourd'hui, laissons la thérapie de côté, lui ai-je dit. Je sais très bien dans quel état vous êtes en ce moment. Vous allez prendre le temps de tout me raconter, comme à un ami. Mais je vais quand même être obligé de vous faire passer dans la salle d'analyse, car c'est le seul endroit où nous serons tranquilles.

— Oh oui, allons-y ! a-t-elle répondu. J'avais tellement envie de me retrouver dans cette pièce-là, c'est d'ailleurs pour ça qu'à peine rentrée à Tôkyô, je suis venue vous rendre visite directement. »

Est-ce la retenue, ou même une sorte de malveillance, qui l'a empêchée de déclarer : « J'avais envie de vous revoir » ? Je ne saurais le dire exactement. Mais dès qu'elle a entendu le terme « salle d'analyse » a brillé dans ses yeux la même lueur de joie que dans le regard d'un enfant à qui l'on donne un gâteau, et cela m'a revigoré.

Au même instant, Akemi est apparue dans sa blouse blanche d'infirmière, et a lancé sans même un sourire : « Tiens, c'est vous ! Ça faisait longtemps ! Il va falloir me payer les séances que vous avez manquées.

— Voyons ! Elle ne peut pas faire ça tout à l'heure ?

— Certainement pas : l'obligation de verser les honoraires fait aussi partie de la cure. »

Akemi, ne voulant pas en démordre, a récupéré l'argent, et moi je l'ai laissée faire. Une fois cette opération terminée, elle a eu l'air de se calmer un peu.

Entrée dans le cabinet, Reiko s'est assise puis, parcourant du regard la pièce nue, a dit en poussant un profond soupir : « C'est toujours si paisible, ici ! Nulle part je ne me sens aussi bien !

— Vous n'avez pas trop chaud ? Vous voulez que j'ouvre la fenêtre ?

— Non, c’est parfait comme ça. »

Et elle s’est installée confortablement. Alors, chose étrange, l’impression de présence physique ressentie durant son absence s’est dissipée, et de nouveau je n’ai plus eu devant moi qu’un faisceau de nerfs à vif, une pelote mentale tout enchevêtrée.

« En lisant votre lettre, j’ai bien compris ce qui s’était passé là-bas. Y a-t-il des choses que vous n’avez pas pu mentionner dans cette lettre ?

— Mentionnées ou pas, cela revient au même puisque vous avez tout deviné. Mais si je continue à passer mes journées dans ces états d’âme étranges, j’ai un peu peur que ma maladie se manifeste de nouveau...

— Vous en avez perçu certains signes avant-coureurs ?

— Non, aucun, a-t-elle répondu d’un ton net. Je crois que depuis que j’ai veillé Toshi-chan, je n’ai jamais été en aussi bonne santé.

— Tant mieux, ai-je approuvé sans me mouiller.

— Mais vous savez, durant tous ces jours de deuil, je me suis sentie bizarre à un point... Vous comprendrez certainement pourquoi : j’avais veillé Toshi-chan avec tant de zèle, j’avais tellement souhaité, de toute mon âme, faire quelque chose pour qu’il guérisse, que lorsqu’il est mort j’ai sombré dans un chagrin qui submergeait tout. Mais avant cela, dans un coin de mon cœur il y avait eu jour après jour la même plénitude de bonheur, à ne plus savoir qu’en faire. J’étais parfaitement consciente que Toshi-chan était perdu, c’est justement de là que sont partis tous les sentiments que j’ai éprouvés ensuite. Et il est vrai aussi que c’est parce que j’avais cette certitude que je l’ai veillé, que j’ai prié, que je me suis affligée.

« Si je suis restée anéantie quand il est mort, c’est parce que j’ai senti douloureusement qu’avec sa disparition, je devais dire adieu aussi au bonheur si bref que j’avais goûté près de lui. Arrivée à ce stade, je suis devenue tout à fait incapable de démêler mes sentiments égoïstes de la simple tristesse qu’on éprouve quand la mort vous sépare de l’être que vous aimez. Car sans que je m’en aperçoive, Toshi-chan que j’avais tellement détesté et ce bonheur inexplicable s’étaient amalgamés, ils ne faisaient plus qu’un.

« Et tant que j’y suis, je vais vous confier la chose la plus inavouable de toutes.

« Quand il est mort et que ses proches se sont rassemblés dans sa chambre d’hôpital, j’étais effondrée, en larmes, le visage plaqué contre ses mains, et l’idée d’être séparée de lui m’était insupportable, parce j’éprouvais des sensations si délicieuses que j’ai cru défaillir. Je ne peux pas dire que son visage était beau, loin de là : on aurait dit une tête de squelette, mais moi, au comble du bonheur comme j’étais, j’aurais voulu qu’on me mette avec lui dans le cercueil.

« J’entendais la “musique”, elle venait de toutes parts. Elle baignait ciel et terre, elle flottait avec douceur en moi et autour de moi. Cette musique que j’avais tant désirée, après tout, c’était peut-être une marche funèbre ? Je pense vraiment que je suis une femme effrayante, profondément coupable.

— C’est tout à fait malsain de fustiger ainsi votre conscience, et d’enlaidir même vos sentiments les plus nobles, ai-je fait remarquer. Pourquoi ne pas voir les choses

différemment ? On pourrait dire aussi que jusqu'à présent vous étiez beaucoup trop centrée sur vous-même, que cet événement vous a permis de vous oublier pour vous dévouer à quelqu'un d'autre, et c'est cela, en vous libérant le corps et l'esprit, qui a favorisé dans toute sa fraîcheur le jaillissement de votre féminité. Il ne faudrait pas croire que le but de la psychanalyse soit de compliquer à plaisir ce qui peut être interprété de façon simple. Si l'on voit les choses de cette manière, le fait que vous pleuriez la mort de votre fiancé devient tout à fait naturel : ne cherchez donc pas à le considérer comme un sentiment bizarre et coupable.

— Vous êtes vraiment gentil de me parler comme ça, a dit Reiko d'un ton docile. À vous entendre, je serais tentée de croire que vous avez raison.

— Eh bien, il vous suffit de continuer à accepter ce sentiment très simplement, sans vous tourmenter. Et je suis sûr qu'ainsi, les choses ne peuvent que s'arranger.

— Docteur, ça, c'est impossible ! a-t-elle objecté soudain, avec une certaine véhémence cette fois. Pour que je conserve ce sentiment, il faudrait donc que quelqu'un d'autre accepte de mourir pour moi ? Il faudrait donc que quelqu'un d'autre soit atteint d'une maladie incurable, il faudrait donc qu'il souffre ?

« Je suis incapable de me voir autrement que sous les traits d'une femme effrayante, porteuse de malheur, prête pour son propre plaisir à sacrifier des gens, les uns après les autres.

— Mais vous n'y êtes pas du tout ! D'abord, vous parlez de sacrifier des gens pour vous, mais ce qui s'est passé en réalité est très différent ! Le hasard a voulu que votre fiancé se trouve atteint d'une maladie mortelle, et vous, sans qu'on vous ait rien demandé, vous l'avez rejoint pour vous occuper de lui, c'est tout.

— Mais justement... justement, je suis un vautour. Je suis un corbeau qui s'envole à tire-d'aile vers l'endroit où il a flairé une odeur de mort. »

Effectivement Reiko, sans une touche de maquillage, et enveloppée comme elle l'était dans son vêtement noir, avait quelque chose d'un corbeau.

« Voyons, il n'y a aucune raison de dramatiser de cette façon !

— Si, car avec ce qui vient de se passer, j'ai compris quelle femme j'étais : si je ne force pas les choses, si je ne les pousse pas jusqu'au bout, si je ne dramatiser pas, je suis incapable d'entendre la musique !

— Eh bien, pensez donc ce que vous voulez ! Moi, pour vous dire la vérité, je crois aussi que la joie que vous avez éprouvée à veiller votre fiancé cachait certainement un désir de vengeance. Mais après tout, qu'importe le motif si l'acte qui en découle est beau ? Un certain nombre d'histoires édifiantes et d'actes charitables peuvent s'expliquer par des raisons d'ordre sexuel. Ce n'est pas pour ça que ces actes perdent leur valeur !

— Ah, docteur, vous êtes bien ironique ! a dit Reiko, et elle a enfin esquissé un sourire las. Mais vous savez, en ce moment, j'ai peur. Terriblement peur. Je ne sais pas pourquoi...

— Qu'est-ce qui vous fait peur ? » lui ai-je demandé en la regardant avec douceur. Alors – ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps –, un tic nerveux a couru sur sa

joue.

Cette petite crispation aussi brève qu'un éclair m'a fait penser à un étrange moineau invisible. Ce moineau, constamment attaché aux pas de Reiko, s'était pendant un temps envolé ailleurs, mais voilà qu'à présent il regagnait son nid et se glissait de nouveau, avec un fugace battement d'ailes, dans le cœur tourmenté de la jeune femme, dans ce *repaire* tiède et obscur.

Je ne peux nier, même si c'est vraiment une réaction fâcheuse pour un médecin, que ce symptôme qui marquait l'échec de la thérapie, loin de me décourager, a fait naître en moi une sorte de griserie qui s'apparentait à la joie de la victoire. Car j'y ai vu avant tout le signe que Reiko – que j'avais crue partie au loin pour toujours – était revenue se réfugier auprès de moi.

Mais apparemment, la jeune femme elle-même n'avait pas perçu ce tic nerveux.

« Ce qui me fait peur... vous savez, si je continue comme ça, je suis presque certaine qu'en dehors de circonstances aussi exceptionnelles, je veux dire : à moins de veiller un malade sur le point de mourir, je ne serai plus capable d'entendre la "musique". Alors, j'ai l'impression que je vais finir par détruire des gens pour satisfaire mon désir. Si jamais j'étais amenée à faire subir une chose pareille à Ryûichi, pour le coup je ne me le pardonnerais jamais. Je me dégoûterais tellement que je me suiciderais, c'est sûr !

— Vous plaisantez, enfin ! Vous croyez vraiment que les hommes jeunes attrapent des cancers en série, comme ça ? Regardez Ryûichi : c'est une force de la nature, il n'est pas du genre à se laisser tuer sans broncher !

— Qu'est-ce que j'en sais ? Je ne l'ai pas encore revu depuis... Je pense qu'il doit m'en vouloir beaucoup, mais je n'y peux rien... D'ailleurs si je le revois..., si je le revois, je vais... j'ai l'impression que je vais désirer sa mort, et ça me fait peur.

— Ne dites pas de bêtises !

— Docteur, dans ce cabinet, rien ne peut être qualifié de "bêtise". Tout peut arriver ! J'aime infiniment Ryûichi, c'est justement pour ça que je ne peux pas le rencontrer en ce moment, je le sens bien. Vous pouvez imaginer une femme allant retrouver l'homme qu'elle aime avec le désir de le voir atteint d'une maladie mortelle ? J'ai beau faire, je ne peux pas. Je ne peux pas. Même pour lui, je ne peux pas ! »

À mesure qu'elle parlait, Reiko s'échauffait, sur ses joues blanches ont roulé des larmes qu'elle s'est empressée d'essuyer avec son mouchoir.

« Vous l'aimez tellement qu'il vous est impossible de le revoir, c'est bien cela ? »

Elle a acquiescé en silence.

« Mais alors, que comptez-vous faire ? Retourner tout de suite au pays ? »

D'un mouvement enfantin de son cou souple et frêle, elle a secoué la tête à droite et à gauche.

« Eh bien, vous envisagez de vivre seule à Tôkyô ?

— Non.

— Mais dans ce cas...

— Vous savez, en ce moment, je crois que la meilleure chose pour moi, ce serait de m'isoler dans un coin jusqu'à ce que le souvenir de mon fiancé s'estompe, mais même ça, ça me fait peur. La nuit, par exemple, il apparaîtrait dans les ténèbres avec son masque de mort, on dirait qu'il m'invite à le rejoindre, et j'ai peur de me laisser entraîner. Et puis, plutôt que de rester dans une ville aussi crasseuse que Tôkyô, je préférerais partir quelque part, pour couper les ponts avec mes parents et ma famille.

— Ça me semble une bonne idée. Mais en fait, étant donné les circonstances, il vaudrait beaucoup mieux voyager avec un ou une amie à qui vous pouvez faire confiance...

— Il n'y a personne de ce genre autour de moi. »

Et Reiko, la tête baissée, est restée songeuse. Puis, levant bientôt vers moi un regard vif, elle m'a fait une proposition inattendue : « Dites, docteur, ça ne vous dirait pas de partir en voyage avec moi ? »

Dans quelle intention Reiko m'avait-elle donc ainsi invité à me joindre à elle ? Sur le moment, j'ai eu du mal à en juger, mais l'espace d'un instant, mon cœur a frissonné de joie.

Cependant, en tant qu'homme il était hors de question que je me laisse aller à entendre la « musique ». J'ai donc repris en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire mon flegme professionnel, mais ce bref instant m'a fait, dans le désert tout en grisaille de mon métier, le même effet qu'un bref arc-en-ciel après la pluie. Toutes les paroles de Reiko pouvaient bien n'être que mensonges, l'être humain en moi se devait d'accorder aussi du prix à ces joies-là.

« Ce serait effectivement la solution idéale, dans l'état où vous êtes, ai-je dit en bouffonnant, de partir en voyage sous la garde d'un médecin.

— Ah, mais je ne l'entendais pas dans ce sens-là !

— Alors, ça veut dire que vous me considérez comme “un ami à qui vous pouvez faire confiance” ? »

Ces mots m'ayant échappé, je me suis dit : « Ça a beau ne pas être une vraie séance d'analyse aujourd'hui, ton attitude est quand même un peu trop subjective et ironique ! »

« Vous êtes libre de penser ce que vous voulez. C'était une simple proposition, sans plus. Mais si vous ne pouvez pas, ce n'est pas grave. »

Comme elle s'adressait à moi calmement, d'un ton objectif, je n'ai pu faire autrement, moi aussi, que de revenir à un ton professionnel.

« Mais non, j'aimerais vraiment beaucoup partir avec vous, mais vous comprenez, avec toutes ces occupations... Si je m'absente d'ici ne serait-ce qu'une journée, tout va s'arrêter de fonctionner.

— C'est bien dommage, docteur.

— Ceci mis à part, vous faites quand même partie de mes patients, et à ce titre je vous demanderai de bien vouloir m'indiquer le jour et l'heure de votre départ, votre destination, le nom de votre hôtel et la date prévue de votre retour à Tôkyô. Car ça m'ennuierait beaucoup que vous disparaissiez brusquement, comme la dernière fois.

— Cette fois, rassurez-vous ! Puisque vous ne m'accompagnez pas, je peux repartir directement avec mon sac à la gare de Tôkyô pour prendre le train. J'ai déjà décidé de l'endroit où je vais. »

Et sortant de la poche de son manteau bleu ciel un petit sac à main, elle en a extrait un portefeuille plus petit encore. J'observais avec intérêt cette manœuvre complexe, imaginant que de ce portefeuille allait en jaillir un de taille minuscule, d'où surgirait à son

tour un autre, microscopique celui-là. Bref, j'étais plongé comme par hasard en plein symbolisme freudien.

Au terme de cette manipulation j'ai vu apparaître deux tickets : un billet de train, et une réservation pour un rapide. Celui-ci partait à 12 h 52, soit une cinquantaine de minutes plus tard.

« Je les ai pris dans une agence de voyages de Kôfu », a-t-elle cru bon de préciser.

Alors la colère m'a submergé. Au fond de moi, il y avait l'accès de rage du mâle qui se dit : « Elle s'est bien foutue de ta gueule ! » En même temps, je sentais que le seul moyen de maquiller ma piteuse mine était de me retrancher derrière le masque professionnel du médecin.

Il n'y avait sans doute pas plus d'un ou deux rapides par jour à destination de la ville de S., à l'extrême sud de la péninsule d'Izu(15), et il ne devait donc pas être si facile de se procurer des billets pour le jour même. Voilà certainement pourquoi Reiko s'y était prise bien à l'avance en passant par une agence de sa ville natale. Autant dire qu'avant même de quitter Kôfu son programme de voyage – se rendre à S. pour s'y reposer – était fixé, et que ce matin, à son arrivée à la gare de Shinjuku, elle avait dû éprouver l'envie de venir me voir afin de tuer les quelques heures dont elle disposait. À supposer même que cette visite constituât l'une des étapes importantes de son parcours, qu'est-ce qui avait bien pu la pousser à me demander d'un air équivoque, en me regardant bien en face : « Dites, docteur, ça ne vous dirait pas de partir avec moi ? » comme si cette idée de voyage venait de lui passer par la tête ? Plutôt qu'un simple caprice, ce ne pouvait être que l'intention secrète de se moquer de moi pour voir comment j'allais réagir. Si j'avais accepté son invitation, il m'aurait été impossible d'acheter un billet pour le même train qu'elle, et alors que j'aurais pu rêver d'un autre but de voyage, la destination était d'ores et déjà fixée. « Elle a sans doute réservé aussi une chambre d'hôtel », ai-je pensé, et effectivement Reiko a ajouté avec le plus grand calme : « Je descendrai à l'hôtel de tourisme de S., je compte y rester quatre ou cinq jours. Cela vous convient, comme ça ? » Je lui avais demandé de m'indiquer la date et l'heure de son départ, sa destination, le nom de son hôtel, ce à quoi elle venait de répondre très exactement... bref, en tant que patiente, il n'y avait rien à lui reprocher.

Mais cette petite tromperie, habilement ficelée comme d'habitude, venait de réactiver le « sentiment » particulier que j'éprouvais à l'égard de cette cliente bien encombrante.

« Très bien... Alors, faites un bon voyage. Si jamais, ce que je ne souhaite évidemment pas, vous ressentiez une angoisse quelconque, n'hésitez pas à me téléphoner à n'importe quel moment. Dans l'état où vous êtes, je pense vraiment que la meilleure chose, c'est de prendre le temps de vous reposer le corps et l'esprit en respirant le bon air, dans un beau paysage, lui ai-je dit banalement en guise d'adieu.

— Je vous remercie », a-t-elle répondu tout aussi banalement en me saluant de la tête d'un air soumis.

Reiko à peine sortie de mon cabinet, j'ai été saisi de l'impulsion de la suivre, mais à cause d'Akemi c'était impossible de toute façon. Et une évidence presque douloureuse s'est imposée à moi : j'étais prisonnier d'Akemi ! Alors que j'avais toujours cru l'utiliser plus ou moins, comme une femme bien commode à avoir sous la main, c'était moi (sous couvert d'une illusion de liberté) qui me trouvais ligoté par elle.

Comme on pouvait s'y attendre, au moment même où Reiko s'en allait Akemi est apparue, débitant des grossièretés : « Qu'est-ce qu'elle te voulait encore, celle-là, avec son sac de voyage en bandoulière pour se donner des petits airs chics ?

— Elle est venue me saluer avant de partir se reposer seule quelque part !

— Seule, mon œil ! Tu me fais rigoler ! Il y a sûrement un homme qui l'attend à la gare. Un négro de GI ou un type de ce genre, qu'elle ne voulait sans doute pas montrer à son cher docteur ! »

À ces mots, quelque chose s'est éclairé en moi : c'était donc un pareil soupçon qui se cachait derrière mon envie de suivre Reiko au moment où je l'avais vue franchir la porte ! En de telles circonstances, on dirait vraiment qu'Akemi est la voix de mon subconscient, car elle perce à jour bien plus vite que moi les secrets de mon cœur.

Au même instant la sirène de midi a résonné de l'autre côté de la vitre.

« Tiens, c'est l'heure de la pause ! Tu veux qu'on aille manger quelque part ? »

Plusieurs fois par semaine, j'allais déjeuner légèrement avec Akemi au sous-sol de l'immeuble, dans un restaurant chinois, un snack ou une *sushi-ya*. Mais parfois, lorsque je voulais consulter des documents à mon cabinet, je me faisais livrer un petit en-cas que je consommais sur place. Parfois aussi c'était Akemi qui sortait déjeuner en compagnie de Kodama, mon assistant, ou moi qui partais de mon côté, sans but précis, manger tout seul. Bref, nous avions l'habitude d'improviser selon l'humeur du moment. L'occasion était trop belle pour que je la laisse passer. M'efforçant de prendre un air boudeur, j'ai dit : « Non, ne t'inquiète pas. Aujourd'hui, je vais déjeuner seul. » Après les sarcasmes qu'Akemi venait de proférer, quoi de plus naturel que je recherche ainsi la solitude ?

Une fois sorti de l'immeuble, par crainte du regard qui, de la fenêtre du troisième étage, pouvait me surveiller, j'ai fait un détour par l'arrière de l'immeuble et là, j'ai cherché un taxi. La bassesse de mon comportement se mêlait si inextricablement au désir d'investigation de l'homme de science que je n'arrivais plus à les distinguer l'une de l'autre. Néanmoins, j'étais désormais incapable de m'abriter, pour excuser ma conduite, derrière le prétexte hypocrite d'une étude de cas.

Il serait un peu simpliste de prétendre que je bouillais de jalousie et de colère : l'honnêteté me pousserait plutôt à dire qu'en moi dominait un sentiment de défaite, et que

j'étais mené par l'impulsion masochiste de celui qui s'acharne à vérifier de ses propres yeux à quel point il est minable.

Lorsque j'ai sauté du taxi à la gare de Tôkyô, du côté de Yaesu, il n'était que midi et demi. Si vraiment Reiko partait toute seule, un petit cadeau pour lui souhaiter « bon voyage » justifierait ma présence, et j'ai donc trouvé parmi les boutiques de la gare une librairie dans laquelle j'ai acheté, en collection de poche, un ouvrage de vulgarisation que venait de publier l'un de mes amis analystes : *Les femmes et la psychanalyse*. Parmi tout ce qui avait paru récemment dans ce domaine, c'était (exception faite de ses illustrations en bandes dessinées, d'un goût plus que douteux) un livre digne d'être recommandé, pour sa manière adroite de présenter, grâce à des explications claires, même les théories les plus neuves.

Dans mon esprit étaient gravés nettement le numéro de la voiture de Reiko – le 4 – et celui de la place qu'elle occupait : A9. Mais qui pouvait bien être l'homme qu'elle devait retrouver à la gare pour partir avec lui à S. ? Si ç'avait été le jeune Ryûichi, elle n'aurait pas eu besoin de m'en faire mystère. Il s'agissait donc à coup sûr d'un autre homme, mais alors, à quoi ressemblait-il ? Quel âge pouvait-il avoir, et quel était son métier, à ce nouvel amant qu'elle avait dû rencontrer fort peu de temps après la mort de son cousin, dans cette petite ville de province où tout le monde était au courant de tout ?... Mais réflexion faite, peut-être que la « mystification⁽¹⁶⁾ » de Reiko consistait tout juste à m'avoir dissimulé, afin de compliquer encore les choses, qu'elle partait en voyage avec Ryûichi et, dans ce cas, en arrivant devant le wagon, n'allais-je pas simplement découvrir, trônant à ses côtés, l'indéfectible jeune homme ?

Tournant et retournant ces pensées dans ma tête, j'ai acheté un ticket, et me faufilant à travers la foule je me suis dirigé vers l'accès aux quais. Mais si l'homme tranquillement assis près d'elle m'était inconnu, que dire ? Et quelle attitude prendre ? J'avais toute confiance dans le contrôle que j'exerçais sur mes émotions, mais n'allais-je pas me contenter de sourire ironiquement d'un air veule, et de les regarder s'éloigner en donnant ma bénédiction à l'homme en question ? À cette idée, je ne pouvais me défendre d'un certain dégoût de moi-même.

Franchissant le contrôle, je me suis dirigé vers la voie d'où devait partir le rapide à destination de S. Le train était à quai, et à dix minutes du départ les places se trouvaient presque toutes occupées. Je suis monté dans la voiture 4, et comme j'y cherchais la place A9, une voix joyeuse s'est exclamée : « Ça alors, docteur ! » Reiko était déjà installée. À côté d'elle, l'air indifférent, était assise une femme entre deux âges qui portait des lunettes. Reiko voyageait donc seule, cela ne faisait aucun doute ! À l'instant où, interpellé par elle, je tournais la tête dans sa direction, une joie si extraordinaire a illuminé mon sourire que la jeune femme s'en est certainement aperçue.

« Euh, en fait je vais déjeuner dans le coin, alors tout à coup j'ai pensé que je pouvais aussi bien venir vous dire au revoir. Tenez, c'est pour vous... », et comme je lui remettais le livre, j'ai vu – ce qui n'est guère reluisant – que ma main tremblotait. « Lisez-le pendant le trajet, pour vous instruire.

— Tiens ! Un devoir de vacances ? » a-t-elle demandé en haussant les épaules d'un mouvement charmant. Il y avait dans cette réaction l'ingénuité qu'on peut voir chez une

étudiante, au point que je me suis demandé si la jeune femme complexe, difficile à saisir, que je m'étais figurée jusqu'alors, n'était pas tout compte fait le pur produit de mon imagination.

Durant les quelques minutes qui précédaient le départ du train, l'esprit encore tenaillé par le doute, je n'ai cessé, en parlant d'un air dégagé de choses et d'autres, de jeter à la dérobée des regards alentour, à la recherche de l'homme qui, installé ailleurs dans la même voiture, aurait pu l'accompagner. Réflexion faite, ces soupçons étaient absurdes : dans la mesure où la jeune femme n'avait pas envisagé que je viendrais lui dire au revoir, elle n'avait nul besoin, dans une ville comme Tôkyô, de se soucier à ce point du regard des autres. Tous les sièges étaient occupés par des couples ou des familles, et je n'ai repéré aucun homme susceptible d'être son amant.

« Dès le signal sonore marquant le départ imminent du train, les personnes venues accompagner les voyageurs sont priées de descendre de voiture. » Suivant de peu la diffusion de cette annonce, le signal en question s'est mis à résonner.

« Merci infiniment. Vous avez été si gentil..., m'a dit Reiko avec une extrême politesse.

— Bon, prenez bien soin de vous. Et n'hésitez pas à m'écrire si vous en ressentez le besoin », ai-je répondu.

Est-ce parce qu'elle voyait là des fadaises dignes d'un nigaud d'un autre siècle ? La dame à lunettes a levé vers moi un regard scrutateur.

Je suis descendu sur le quai. Le train s'est ébranlé. Le visage blême et souriant de Reiko, que l'absence de maquillage rendait un peu flou, a pris en s'éloignant l'apparence d'un mouchoir en dentelle plaqué contre une vitre, puis a disparu de mon champ visuel.

Rassuré malgré tout d'avoir pu vérifier que Reiko partait seule en voyage, j'ai enfin réussi à retrouver mon calme, tout en sentant bien que j'étais capable de continuer indéfiniment à douter. Il était une heure passée quand j'ai regagné mon cabinet en courant, et là, après m'être excusé de mon retard auprès du client qui avait rendez-vous à une heure, j'ai pu aborder la séance avec lui sans trop de difficultés.

Il s'agissait d'un cas très courant de phobie du rougissement chez un patient en voie de guérison, et cela m'a donc facilité la tâche. Ensuite, pendant quelques jours, tout en me préoccupant encore au sujet de Reiko, j'ai été débordé de travail, ce qui m'a évité de jouer le rôle ridicule du médecin importunant par téléphone une malade en villégiature. Au bout d'une semaine, au moment où je commençais à me sentir sur le gril, m'est parvenue en exprès une lettre très épaisse de Reiko... Une lettre qui relatait la tournure tout à fait nouvelle et inattendue qu'avaient prise les choses.

« Docteur Shiomi,

« Jusqu'à quel point me pardonneriez-vous mes caprices ? N'allez-vous pas finir, à la longue, par m'abandonner ? Parfois, quand je me pose ces questions, une peur affreuse me saisit. J'espère au moins que vous aurez la bonté de considérer le récit détaillé que je vais vous faire ici de l'évolution de mes sentiments et de l'histoire qui s'est produite sans que j'en sois responsable, comme un témoignage de fidélité à votre égard.

« Le premier jour que j'ai passé à l'hôtel de tourisme de S., j'ai goûté – ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps – une solitude que rien n'est venu troubler. J'en ai profité pour lire le livre que vous m'aviez donné, et je me suis même demandé avec une certaine impertinence si je n'allais pas vous adresser une lettre dans laquelle mes capacités d'auto-analyse seraient mises un peu mieux en valeur que dans mes précédentes missives.

« L'hôtel se trouve sur une falaise face à la mer, à la pointe sud de la péninsule d'Izu, et le paysage est d'une beauté exceptionnelle. Le seul inconvénient est le vent de printemps, un vent d'ouest relativement violent, mais la baie et ses anses profondes, les vagues blanches qui viennent déferler sur les rochers dont la côte est semée, les bateaux qui croisent au large, bref, la vue que j'ai de la fenêtre de ma chambre forme à elle seule un spectacle dont je ne me lasse pas. À peine arrivée ici, avec un égoïsme triomphant dont je suis la première surprise, j'ai retrouvé l'appétit, et je suis même parvenue, sans me sentir trop mal à l'aise, à pénétrer dans la bruyante salle de jeux où les clients de l'hôtel, dont beaucoup sont ici en famille, s'amusent à glisser leur monnaie tour à tour dans des flippers, des machines à sous ou des juke-box fabriqués aux États-Unis. La seule chose qui, je dois le reconnaître, m'a un peu gênée, c'est qu'à première vue il n'y a pas de femme seule, à part moi. Le premier soir pourtant, j'ai aperçu dans le hall de l'hôtel un jeune homme esseulé, à l'air sombre, qui portait un pull-over noir (quand je dis "jeune

homme"... il doit avoir vingt ans tout au plus). Lui aussi, apparemment, voyage sans personne, mais ensuite je ne l'ai plus revu.

« Le lendemain, après le petit déjeuner, je suis sortie me promener dans le jardin de l'hôtel. Il s'étend vers le sud-ouest, et lorsqu'on emprunte la longue allée semée de dalles de pierre qui descend vers le sud, on aperçoit de-ci de-là, à mi-pente, dans les cultures de fraisiers, des fruits rouges déjà mûrs sous leurs bâches en plastique. Il a suffi que je les voie : aussitôt il m'a semblé que leur saveur acide et rafraîchissante emplissait ma bouche, tant j'étais fraîche et dispose.

« Docteur, je me sentais comme ces veuves exemplaires qui se trouvent impardonnables, vis-à-vis de leur mari défunt, de jouir d'une excellente santé. Mais cela, qui pourrait me le reprocher ? J'étais hantée par la mort de mon cousin au point de voir flotter dans le ciel d'un bleu éclatant de grands crêpes de deuil, et en même temps je me demandais : "L'étrange bien-être que j'éprouve, n'est-ce pas justement cela, le bonheur ?" Mais alors, si l'on accédait à ce bonheur pur, dégagé de tout désir, après avoir connu la jouissance charnelle que Ryûichi poursuivait avec tant d'acharnement, après avoir goûté la musique que j'avais tant brûlé d'entendre, cela voulait dire que la jouissance elle-même n'était finalement qu'une chose bien vaine, bien dénuée de sens. Quoi qu'il en soit je concevais à présent, à l'égard de ce cousin que j'avais tant détesté, un sentiment de gratitude. Un sentiment que je n'avais jamais éprouvé pour aucun homme. Oh, excusez-moi ! Pour aucun homme à part vous, évidemment !

« Quand on arrive en bas des degrés de pierre, on aboutit devant une piscine déjà remplie à ras bord d'une eau pure, malgré la fraîcheur encore assez vive du vent d'ouest. Comme nous ne sommes pas en été, je pensais qu'en descendant vers la piscine je pourrais y trouver un peu de solitude, mais mon calcul s'est révélé inexact : aux abords du bassin, l'animation était à son comble. Des couples de jeunes mariés se prenaient mutuellement en photo. Des parents photographiaient leurs enfants. Mais ceux-ci, incapables de tenir en place, n'arrêtaient pas de courir autour de la piscine. Parmi cette foule, il y avait deux jeunes couples avec enfants, et j'ai cru un instant que les maris étaient en pleine discussion, tant ils avaient l'air sérieux, mais en réalité ils jouaient aux dés à même le sol de béton. Soudain, l'un d'eux s'est exclamé : "Et merde ! J'ai perdu !" et se débarrassant en un tournemain de ses vêtements sous lesquels il portait déjà son maillot de bain, il s'est jeté la tête la première dans l'eau froide de la piscine – ce qui m'a laissée bouche bée. Les gens tout autour ont reculé d'un bond en riant pour éviter les éclaboussures ; quant à moi, je me suis sentie jalouse de ces gens si simples qui n'auront sans doute jamais besoin de recourir à la psychanalyse. Par ailleurs germait aussi en moi un inexplicable mépris envers ces deux couples qui, venus là avec leurs enfants, chahutaient ainsi d'un air heureux.

« Fuyant toute cette foule, j'ai franchi le portillon de bois situé à l'autre bout de la piscine, pour m'engager sur le chemin qui descend vers la mer. En fait de chemin, il s'agit d'un raidillon tout en lacets, dangereusement glissant sans doute pendant la saison des pluies, qui se perdait puis réapparaissait entre les herbes. Par bonheur, personne ne m'avait suivie ; je me suis dit que je n'avais qu'à aller jusqu'au rivage pour mieux goûter ma solitude, et je me suis arrêtée un instant à mi-pente pour regarder vers la mer.

« En contrebas, il y avait une crique qui formait comme une profonde entaille vers l'ouest, et le vent de terre, refoulant les vagues, détruisait les efforts minutieux qu'elles

faisaient pour déferler jusque-là. Le soleil éblouissant du matin inondait la crique de lumière.

« C'est alors que j'ai vu, perché à la pointe d'un gros rocher qui avançait dans la mer, un oiseau noir assez semblable à un cormoran. C'était un grand oiseau, d'un noir de jais, qui n'avait pas l'air décidé à s'envoler, et qui m'a fait une impression sinistre. Mais bientôt je me suis aperçue que mon œil était dupé par le miroitement aveuglant de la mer, et qu'il s'agissait en fait de la silhouette d'une personne accroupie. Oui, j'en étais sûre à présent : c'était bien un être humain. Vêtu d'un pantalon noir, d'un pull-over noir, et d'une chemise dont seul ressortait le col blanc, qui faisait un liséré autour de son cou... M'est revenu alors à la mémoire le jeune voyageur entrevu la veille au soir dans le hall de l'hôtel : ce ne pouvait être que lui. Soudain, je ne sais pourquoi, j'ai cru voir sur ce rocher le reflet de mon propre cœur, et l'envie de descendre jusqu'en bas m'a quittée : je me suis hâtée de rebrousser chemin, et me faufilant à travers l'agitation qui régnait toujours près de la piscine, j'ai regagné ma chambre.

« J'ai eu beau faire, de toute la journée la silhouette du jeune homme blotti à la pointe de son rocher n'a pas quitté mon esprit. Une personne qui reste toute seule à un endroit pareil, à contempler la mer d'un air mélancolique, ne peut évidemment pas être quelqu'un d'heureux. Et puis, même de loin, je m'étais bien rendu compte que l'extrémité de ce rocher était glissante et peu sûre, qu'il s'agissait d'un coin dangereux : il y avait donc certainement quelque raison cachée qui poussait le garçon à braver ce danger.

« Quelque chose... mais quoi ? Mon esprit était complètement obsédé par cette question, et la paix de la veille m'avait désertée. Comment le cœur d'un parfait inconnu pouvait-il ainsi jeter sur le mien une ombre aussi noire ? Je l'ignorais, mais malgré mes tentatives pour la chasser et la chasser encore, la silhouette sombre blottie à la pointe du rocher restait toujours là, comme un oiseau de mauvais augure.

« Durant toute cette journée – allez savoir pourquoi –, alors que nous logions dans le même hôtel, je n'ai pas aperçu le jeune homme. Oppressée par une angoisse grandissante, j'ai failli aller m'informer à la réception, mais l'idée de m'enquérir ainsi de l'identité d'un autre client me gênait beaucoup. Finalement, peut-être était-il scénariste à la télévision ou quelque chose d'approchant, métier qui l'aurait poussé à s'installer à un endroit pareil pour y chercher des idées. Bien sûr il était un peu trop jeune pour cela, mais après tout, il pouvait avoir l'étoffe d'un génie, et en ce cas il n'y avait pas lieu de s'étonner.

« Je croyais m'être rassurée avec ce genre de réflexions, mais une fois que j'ai été couchée, mes pensées, elles, se sont mises à tourbillonner. J'ai donc fini par recourir à des somnifères. Tout en me félicitant d'avoir pensé à en apporter, j'ai maudit les circonstances qui me contraignaient ainsi à les utiliser.

« Je me suis alors demandé si depuis la mort de Toshi-chan ma faculté de flairer le malheur des autres n'était pas devenue infiniment supérieure à la normale. Dès que naissait en moi le moindre sentiment de bonheur, n'étais-je pas prise de l'impulsion de le détruire ? Ne me hâtais-je pas de rechercher ce qui allait pouvoir le gâcher ? Cette nuit-là, dans mes rêves, sont apparus de nouveau ces ciseaux répugnants que je connais si bien. Ils déchiquetaient ma joie, lacéraient mon vêtement de sainte pour me mettre nue. Moi,

j'essayais désespérément de me défendre contre cette agression, et j'ai été réveillée par mes propres cris. »

La lettre de Reiko était si longue, si fourmillante de détails, que je crois préférable de ne présenter ici qu'un simple condensé de la seconde partie.

Le lendemain la jeune femme, voulant de nouveau descendre jusqu'à la mer, en avait d'abord été une nouvelle fois empêchée par la vue du noir cormoran installé à la pointe de son rocher : le garçon au pull-over sombre. Mais s'armant de courage cette fois, elle avait pris l'initiative de s'approcher de lui.

L'on peut discerner ici à l'œuvre, chez Reiko, le critère qui désormais lui dicte sa conduite : l'instinct de la garde-malade. Cet instinct, lui fournissant un excellent prétexte, celui d'agir par devoir, ou plutôt par éthique, a pour rôle de l'aiguillonner vers son but. Comme le dit l'intéressée elle-même, elle est désormais anormalement réceptive à la maladie et à la mort.

Le jeune homme – est-il besoin de le préciser ? – cachait au fond de lui un désir de suicide. Voici à peu près les propos que Reiko et lui avaient échangé au sommet du rocher.

« Quelle peur j'ai eue de venir jusqu'ici ! Comment faites-vous pour rester à un endroit pareil, à regarder la mer ?

— Laissez-moi tranquille !

— Hier aussi, je vous ai aperçu.

— Je vous demande de ne pas vous occuper de moi.

— Mais je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter !

— ...

— Vous logez à l'hôtel, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Jusqu'à quand ?

— Ça... Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est pareil pour moi !

— ...

— Dites-moi, je suis bien indiscrete, mais vous n'auriez pas l'intention de vous suicider, par hasard ? »

C'était bien dans le style de Reiko de poser de but en blanc une question aussi délicate, mais le garçon lui-même ne s'en était pas étonné le moins du monde, et avait répondu avec un sourire las : « Oui, c'est vrai. Et alors ?

— C'est le genre de choses que je sens. Mais rassurez-vous : ce n'est pas pour vous en empêcher que je suis venue.

— Tout ça ne vous regarde pas ! »

Après cette conversation entrecoupée de silences, Reiko, rassérénée sans raison, venait de descendre du rocher quand le garçon, qui jusqu'alors s'était contenté de la suivre froidement des yeux, l'avait soudain rejointe pour lui dire : « Surtout, ne vous avisez pas de raconter ça aux gens de l'hôtel ! Ça ferait tout une histoire ! D'ailleurs, si je vous ai dit que j'allais me suicider, c'était juste parce que je voulais satisfaire votre curiosité, ce n'est qu'une plaisanterie sans grande importance. Allez, promettez-moi que vous ne direz rien à personne ! »

C'est alors que Reiko avait enfin osé le dévisager. Il avait le teint pâle, des traits réguliers, un regard limpide, mais quelque chose dans ce visage manquait de vie. Cette absence de vitalité venait sans aucun doute de tourments assez forts pour donner au garçon la tentation du suicide, mais il émanait aussi fondamentalement, de sa physionomie comme de toute sa personne, une impression presque végétale. C'était d'ailleurs cette impression d'organisme inoffensif qui avait éveillé d'emblée l'intuition de Reiko, lui donnant assez d'audace pour s'approcher du jeune homme.

À partir de là, elle s'était lancée dans un interrogatoire implacable. Une fois rentrée à l'hôtel, tout l'après-midi et toute la soirée elle avait cherché, par petites touches et en parlant d'autre chose, à comprendre les motifs de ce désir de suicide, mais le garçon, usant de faux-fuyants, n'avait rien dévoilé. Cet interrogatoire était vite devenu pour Reiko la tâche la plus importante du monde, et l'interminable échange de questions et de réponses évasives avait pris entre eux deux l'allure d'un véritable jeu auquel le garçon commençait, semblait-il, à éprouver lui aussi du plaisir.

Le soir du troisième jour enfin, il avait invité Reiko à venir dans sa chambre, et après avoir bu à ne plus pouvoir tenir debout, il s'était mis à lui parler en ces termes : « Dans l'ensemble, je comprends pourquoi tu t'intéresses autant à moi. Tu dois être une sorte de névrosée ou d'hystérique. Et peut-être bien que moi aussi, dans mon genre, je suis un névrosé. En somme, tu avais envie d'un interlocuteur qui parle le même langage que toi. Je suis sûr que tu es comme moi, mais que tu as dû rater ton suicide !

— Qu'est-ce que tu vas chercher là ! Rater mon suicide, moi ? Mais je n'ai même jamais songé à me tuer !

— Après tout, si tu n'as pas envie de le dire, c'est ton droit. Moi, l'idée d'avouer ma honte avant de mourir m'est parfaitement insupportable, mais je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'à toi, je pourrais peut-être me confier. Tu sais, je suis un monstre, pas un homme comme les autres !

— Ah bon ? Avec un air aussi inoffensif ?

— Je t'interdis de tourner mes paroles en ridicule ! »

Puis le jeune homme, avec une rhétorique dont il était très fier, avait usé pour s'expliquer de toutes sortes de métaphores, parlant de lui comme d'une « colonne de glace », d'un « fragment de fossile de mammoth », d'une « machine monstrueuse et transparente dotée uniquement de conscience de soi », ou encore du « dernier homme de l'humanité ». Mais bien entendu, cela n'avait en rien clarifié les choses.

« Si tu es le dernier homme de l'humanité, alors moi, j'en suis la dernière femme ! » avait fini par s'exclamer Reiko en éclatant de rire.

Pour pouvoir séjourner aussi longtemps dans un hôtel comme celui-là, le garçon devait être un fils de riche ; d'ailleurs, il portait une montre de prix, et sa chambre était bien plus vaste que celle de Reiko.

La jeune femme avait eu la tentation de le pousser davantage encore dans ses retranchements en lui posant une ultime question indiscrete, mais elle s'était retenue, attendant que le garçon se confie à elle. Tard dans la nuit, après avoir divagué tant et plus, il lui avait finalement avoué qu'il était impuissant, que c'était ce qui l'avait poussé à venir là pour s'y suicider ; puis, éclatant en sanglots, il avait enfoui sa tête dans l'oreiller.

Parvenu à ce stade de ma lecture, j'avoue avoir éprouvé une indicible sensation de dégoût. Et la colère m'a saisi, non seulement à cause de l'habileté avec laquelle la lettre – passant du romantique au cocasse – était ficelée, mais aussi parce qu'il y avait, dans le récit de cette rencontre fortuite entre une femme frigide et un homme impuissant, une manière intolérable de se moquer du monde.

Il s'agissait certainement d'un fantasme imaginé par Reiko durant ses vacances solitaires. Mais à supposer même que l'envie de s'amuser à mes dépens en m'abusant ainsi par des mensonges ne cachât pas de mauvaise intention flagrante de sa part, ce mépris à l'égard de la frigidité et de l'impuissance, cette façon gratuite de les caricaturer, me semblaient vraiment d'un mauvais goût choquant. Reiko prenait les autres pour ses jouets. Admettons maintenant que l'histoire improbable qu'elle relatait dans sa lettre s'était véritablement produite : alors, l'interrogatoire acharné durant lequel, se retranchant derrière sa propre frigidité, elle avait poussé le garçon à dévoiler son impuissance, révélait une attitude d'une extrême désinvolture à l'égard de l'être humain. Où s'était donc enfuie la sainte qu'elle avait été jusqu'à ces derniers temps ?

S'il existait pourtant, dans le récit de Reiko, un seul élément véridique, c'était cette évocation de l'instant où, après avoir longé la piscine, elle empruntait le sentier raide qui descendait vers la mer et apercevait en contrebas sur le rivage, à la pointe du rocher, une silhouette qui rappelait celle d'un cormoran. Peut-être avait-elle d'abord cru y voir son propre fantôme en deuil. Mais aussitôt après, grâce à une intuition bien plus pénétrante que toutes les constructions mentales de la plupart des gens, elle avait deviné, j'en étais certain, que cette noire silhouette d'homme-cormoran était celle d'un impuissant.

Le reste de cette histoire n'était qu'un tissu d'inepties, et les aveux du jeune homme emporté par son ivresse avaient quelque chose d'invraisemblable. Car un garçon comme celui-là devient de plus en plus lucide à mesure qu'il boit, et se détourne indéfiniment de la confession de la vérité.

Cependant, comme l'intuition était la seule qualité de Reiko à laquelle je me fiais, je me demandais si dans sa longue lettre l'unique scène qui avait réellement eu lieu n'était pas celle de la rencontre. Une rencontre non pas hasardeuse, mais inéluctable. La brise marine, l'écho lointain des rires des gens heureux, l'éclat vert des vagues grossissantes, et au milieu de tout cela, une seule certitude : le malheur avait distingué le malheur, le manque

avait flairé le manque. D'ailleurs, c'est toujours ainsi que se font les rencontres entre les êtres.

Dans mon esprit s'était peu à peu ancrée, à mon insu, une profonde défiance à l'égard des mensonges de Reiko, et je négligeai donc de répondre à sa lettre, alors qu'il aurait été de mon devoir de médecin traitant de le faire. Une autre raison de mon silence était la crainte de voir ma vie intérieure perturbée davantage encore par la jeune femme.

Je n'avais par ailleurs aucune nouvelle d'Egami Ryûichi, et comme se succédaient des journées de printemps absolument radieuses, toutes les conditions étaient réunies pour que le cas Reiko s'efface de mon esprit. Je songeais même, chose que jamais je n'avais envisagée jusqu'alors, à partir avec Akemi dans quelque station thermale, afin de me reposer physiquement et moralement.

Sur ces entrefaites, une mystérieuse lettre anonyme est venue un jour atterrir sur mon bureau.

« La psychanalyse, c'est la destruction de la culture japonaise traditionnelle. La "frustration(17)" et autres hypothèses tout aussi négatives constituent un véritable sacrilège envers la vie psychique des Japonais simples et bons. Face à la culture japonaise qui, dans sa modestie, s'est toujours refusée à pénétrer trop avant dans le cœur de l'homme, des dogmes malpropres et vulgaires comme ceux qui veulent à tout prix trouver une cause sexuelle à tous les comportements humains, et qui se targuent ainsi de libérer l'homme de ses refoulements, ne sont rien d'autre qu'une philosophie née dans le crâne le plus corrompu, le plus vil de tout l'Occident. Quant à toi, frivole savant inféodé à l'idéologie juive dont tu t'es fait l'esclave, tu es pareil à la mouche dorée qui vient pondre ses œufs immondes sur l'humanité noble et sans tache. Que le diable t'emporte ! »

À la lecture de cette lettre, Akemi s'est mise à trembler et, décrétant que c'était sûrement une lettre de menaces de l'extrême droite, elle a voulu téléphoner sur-le-champ à la police. Je l'ai réprimandée en ces termes : « Laisse tomber ! Tu vois bien qu'il n'y a pas l'ombre d'une menace précise dans cette lettre ! Elle est trop cohérente pour être l'œuvre d'un schizophrène, trop concise... C'est peut-être un confrère jaloux de *mon* succès qui m'a envoyé cette prose. D'abord, si tu apportes une lettre aussi abstraite que celle-là à la police en prétendant qu'il s'agit de menaces, tu vas te faire rire au nez, c'est couru d'avance ! »

À la faveur de cet incident, Akemi a semblé s'apercevoir que j'étais le genre d'homme sur lequel une femme peut s'appuyer – détail qui d'habitude lui échappe complètement ; quant à moi, dans le secret de mon cœur, je n'étais pas loin de souhaiter que cette missive soit effectivement une lettre de menaces d'un extrémiste de droite. Si tel était le cas, cela voulait dire que pour la première fois, mon travail était critiqué au nom d'une idéologie politique – perspective qui venait chatouiller de façon subtile ma vanité ; en outre, la lettre

en question devenait alors un document intéressant, dans la mesure où elle laissait prévoir pour le fascisme japonais une évolution à l'américaine.

Le sociologue Lowenthal, qui émigra aux États-Unis pour fuir les persécutions nazies, évoque dans son ouvrage *Prophètes de l'imposture* les attaques de la droite américaine contre la psychanalyse. À ce sujet, il dit en substance : « Tous les symboles en rapport avec la propagation des idées libérales deviennent la cible des offensives de ces agitateurs. La psychologie, et surtout la psychanalyse, sont traînées sur la place publique, et font l'objet des coups les plus bas. »

Pourquoi ? Parce qu'elles ébranlent les certitudes de « l'Américain naïf ». Par conséquent, si les forces réactionnaires du Japon, imitant celles des États-Unis, me faisaient la faveur de me prendre pour cible, on pouvait en conclure que l'importance de la psychanalyse dans notre société était enfin reconnue...

Or, ce rêve diurne n'allait déboucher sur rien. Au fil des jours, il devenait de plus en plus évident que la lettre en question n'était pas une intimidation de l'extrême droite : cette missive marquait en effet le début d'une longue série, et par la suite j'ai vu tomber du ciel quotidiennement – et dans le pire des cas, deux fois par jour – d'autres lettres ou cartes postales aussi mystérieuses, de la même écriture.

Certaines étaient véhémentes (« Ô toi, destructeur de la vie privée ! Toi, parasite des secrets les plus intimes ! Par ta mort, demande rémission de tes crimes ! »), d'autres se voulaient persuasives (« Renoncez au plus vite à cette profession répugnante ! Ne voyez-vous donc pas que de vos propres mains vous portez atteinte à la dignité sacrée de l'Homme ? »), d'autres encore se caractérisaient par un défaitisme insensé (« Que tu vives aux dépens des précieux secrets des autres, toi, tu t'en moques comme de ta première chemise ! Mais moi, par ta faute, je suis contraint de choisir la mort »), quand ne figurait pas, au dos d'une carte postale, une simple caricature. C'était par exemple, dans le style de Goya, un monstre aux allures grotesques de bouledogue portant en guise de collier une plaque d'identité au nom de « Shiomi », en train de fourrer dans sa gueule, de ses deux pattes de devant, un petit homme à la silhouette frêle – et toutes ces productions reflétaient bien la culture raffinée de leur auteur.

À mesure que les jours passaient, ces lettres par leur infinie variété devenaient pour moi un véritable divertissement, tandis que je prenais conscience que leur contenu, bien trop cohérent pour avoir été conçu par un schizophrène, était dicté par un sentiment de colère, et possédait un objectif caché. Sans avoir un grand talent de détective, je commençais même à me faire une petite idée de l'identité de celui qui les écrivait.

Entre-temps, mon correspondant en était venu à solliciter un rendez-vous, et à partir de là sa prose, changeant du tout au tout, a pris une tournure plus franche. Je ne savais pas ce que tout cela dissimulait, mais sans que j'aie eu besoin d'intervenir, la colère de l'auteur semblait s'apaiser peu à peu, bien mieux : à présent apparaissait même au détour des phrases le ton empreint d'une certaine fierté que l'on adopte pour s'adresser à un ami devant qui l'on a envie de fanfaronner. Tout en me demandant à quoi pouvait bien rimer un tel changement, je me prenais à penser que mon correspondant anonyme ne tarderait plus à se montrer.

Désormais, ses lettres étaient consacrées d'un bout à l'autre à son autojustification : il me présentait ses excuses pour l'impolitesse dont il avait fait preuve à mon égard ; non seulement il n'avait rien d'un dangereux personnage, mais c'était en fait le grand respect qu'il me vouait depuis longtemps qui avait pris pour s'exprimer cette forme paradoxale ; il n'était pas du genre à importuner les gens, cela, je m'en rendrais compte si j'acceptais de le rencontrer... En revanche, pas une seule ligne concernant l'essentiel du problème. Par la suite, il a fixé d'autorité le lieu et l'heure d'un rendez-vous auquel je ne me suis évidemment pas rendu. M'est parvenue alors une lettre où il se plaignait de m'avoir attendu en vain, une lettre qui contenait une photo de lui – car, ajoutait-il, « il est possible dans le fond que vous ne m'ayez pas reconnu ». Comme je regardais cette photo, la satisfaction de constater que j'avais fait mouche a pris le pas sur tout le reste : c'était là, en effet, le portrait du jeune homme au pull-over noir dont Reiko avait évoqué « le teint pâle, les traits réguliers, le regard limpide, avec pourtant dans le visage quelque chose qui manquait de vie ». Du coup, c'est moi cette fois qui lui ai fixé rendez-vous, dans une réponse où je lui précisais que s'il était disposé à me verser les frais de premier entretien et les honoraires de consultation, je le rencontrerais volontiers à mon cabinet. Le garçon viendrait certainement, même s'il devait payer pour cela. Je n'avais pas oublié la phrase de la lettre de Reiko disant qu'il portait une montre de prix.

Les cas de névrose augmentent de jour en jour chez les jeunes, et ces derniers temps, même ceux qui de prime abord ont l'air tout à fait sains n'hésitent pas à consulter sans plus de cérémonie. D'après ce que je peux en voir, il semble bien que la catégorie des intellectuels au teint blême, dont l'image vient à l'esprit dès qu'on prononce le terme vieilli de « neurasthénie », compte à présent moins de candidats que celle des athlètes en bonne santé, dont l'apparence ne laisse rien deviner de leurs troubles nerveux. « Une âme saine habite un corps sain », dit le proverbe(18), mais il s'agit en fait d'une traduction erronée, puisque dans l'original latin, le vers du poète Juvénal recèle l'expression d'un vœu : « Ah, si dans un corps sain pouvait habiter une âme saine ! » – ce qui donne vraiment à cette phrase un sens plus profond.

Même s'il s'agit dans les deux cas de troubles névrotiques, l'hystérie, qui touche essentiellement les femmes, se manifeste par des douleurs physiques, tandis que la névrose obsessionnelle (« *compulsive neurosis*(19) ») observée chez les hommes a pour principal symptôme les souffrances mentales. C'est donc – et l'on remarquera l'aspect éminemment ironique d'une telle situation – grâce à la névrose que les jeunes d'aujourd'hui, dans ce monde où personne ne lit plus, et eux moins que quiconque, sont amenés à connaître directement les tourments de ces souffrances. Inutile de se référer à Freud pour affirmer que les névroses de ces garçons ont des causes d'ordre sexuel. Et comme le désir masculin est par nature tout à fait cérébral, c'est sans doute ce désir, quand ils ne parviennent pas à le sublimer, qui favorise chez eux une tendance bien puérile et ostentatoire à l'intellectualisation, et vient former le noyau de leurs souffrances mentales. Moi-même, j'ai découvert avec un grand intérêt que les jeunes Japonais moyens, vivant à une époque censée être celle d'une totale libération sexuelle, dans un pays où, à la différence de l'étranger, la répression par la religion n'existe pas, ont pourtant l'esprit encore obsédé par les formes les plus diverses de refoulement.

Mais revenons au garçon « au pull-over noir », que j'ai vu apparaître dans mon cabinet au jour et à l'heure dits : par rapport à cette récente tendance que je viens d'évoquer, il appartenait plutôt à la catégorie des « neurasthéniques » classiques. Il avait effectivement le regard limpide, un beau visage aux traits fins, à la peau blanche, qu'on aurait cru ciselé dans de l'ivoire ; bref, il faisait presque songer à un jeune aristocrate de la Chine des T'ang, avec pourtant en lui, et c'était le seul point fâcheux, comme un manque de vitalité. Mais cette impression pouvait être due aussi à l'idée préconçue que je m'étais faite à partir de la lettre de Reiko. S'il n'était pas vêtu ce jour-là du fameux pull-over noir emblème de sa solitude, en revanche son complet de couleur pâle venant de chez un bon faiseur, et l'élégance avec laquelle il le portait, donnait vraiment de lui l'image d'un fils de famille plus que fortunée.

Cependant, sa ponctualité parfaite à notre rendez-vous a quelque peu amélioré mon opinion à son égard. Comme Akemi lui réclamait les frais de première consultation, il a payé sans sourciller avant d'entrer à ma suite dans le cabinet.

« Est-ce que cette pièce..., a-t-il demandé en promenant un regard inquiet sur les murs nus,... est celle où vous recevez Yumikawa Reiko ? »

Cette question ne m'a nullement surpris.

« Pas du tout. Vous savez, il y a ici trois salles d'analyse identiques. C'est la pièce d'à côté que j'utilise pour la thérapie de Mademoiselle Yumikawa... J'ai pensé qu'il valait mieux que nous ne soyons pas dans la même pièce.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Rien de particulier, en fait...

— Et voilà, ça commence ! Quelle plaie, les psychologues ! » a-t-il lancé, mais voyant que ces paroles insolentes, dites évidemment pour me mettre en colère, ne produisaient nullement l'effet escompté, il s'est replié d'un air anxieux dans le silence. Quant à moi, je m'émerveillais de constater que son nom, Hanai(20), lui allait comme un gant.

En fait le garçon, effrayé, se demandait ce que j'allais bien pouvoir lui faire subir dans ce lieu clos, plongé dans la pénombre. Il serait facile de déceler là un signe caractéristique du délire de persécution, mais il ne faut pas non plus accorder trop d'importance à l'angoisse éprouvée par les patients lors d'un premier entretien.

Au bout d'un moment Hanai, que mon silence commençait à mettre sur le gril, s'est tourné brusquement vers moi et m'a lancé : « Docteur, avez-vous lu *Armance* de Stendhal ? »

J'ai honte de le dire, mais je manque vraiment de culture littéraire. De Stendhal, je connaissais tout juste *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. Je n'avais jamais entendu parler d'*Armance*.

« Non, je ne l'ai pas lu.

— Mais vous devez en connaître le sujet ?

— Non... absolument pas.

— Vous ne seriez pas en train de faire semblant de ne pas savoir ?

— Mais non, d'ailleurs le seul mérite dont je peux me targuer, c'est précisément de ne jamais jouer les pédants.

— Donc, vous ignorez vraiment de quoi il s'agit...

— Oui.

— Quel ignare vous faites ! s'est exclamé Hanai tandis qu'un rictus déformait ses lèvres minces... Et dire que je comptais justement vous demander si le suicide du héros, Octave, à la dernière scène, vous semblait judicieux... »

Par la suite, en lisant ce roman, j'ai appris qu'Octave était impuissant et qu'à la fin de l'histoire, il se suicidait de manière héroïque. Il est certain que si je l'avais su avant, j'aurais pu, à partir des allusions de Hanai, pénétrer sans difficulté dans son cœur. Ceci m'a fait sentir vivement combien il est nécessaire, pour un psychanalyste, de posséder aussi de vastes connaissances littéraires.

Si Hanai avait été en cure analytique, je l'aurais défini comme le type même du patient le moins coopératif qui soit, celui qui dès le début se cuirasse pour marquer son opposition au médecin. À cet égard, son attitude ressemblait à celle de Reiko dans les débuts, à cette nuance près qu'il était, lui, beaucoup plus agressif. Comme je gardais le silence, il en a profité pour attaquer. Et à voir le mordant de son argumentation, on aurait dit que son incapacité physique était contrebalancée par une hypertrophie de ses facultés intellectuelles.

« Eh bien, dites-moi docteur, comment définiriez-vous la “guérison” ! Aider un patient à “se rétablir” en le débarrassant de ses refoulements par le pouvoir de la psychanalyse, cela correspond à quoi ? Est-on en droit d'y voir une manière de le réadapter à la société ?

— Ma foi, si vous voulez...

— Je comprends pourquoi la psychanalyse est tellement en vogue aux États-Unis. En somme, c'est une mode conçue pour restreindre la nature humaine dans ce qu'elle a de plus riche et de plus varié, pour ramener au sein du troupeau, l'une après l'autre, les brebis égarées, pour les enfermer dans l'enclos du « conformisme⁽²¹⁾ », une mode qui flatte les désirs du vulgaire. L'homme “guéri” grâce à la psychanalyse se met sans doute à aller tous les dimanches à la messe, à fréquenter bien sagement les cocktails insipides donnés par tous les gens du voisinage, à se rendre de bon cœur au supermarché pour faire les commissions de sa femme. Et ses connaissances, quand il les croise au passage, doivent lui taper sur l'épaule et lui dire avec un sourire joyeux : “Que je suis content que tu sois guéri ! À présent, tu fais vraiment partie des nôtres...” Parfois, je me demande si les psychanalystes américains ne toucheraient pas par hasard de l'argent du gouvernement. Les gens, même les plus bêtes, ont quand même assez d'amour-propre pour se révolter si on leur dit : “On va vous rendre aveugle !” C'est d'ailleurs pour ça qu'ils détestent les publicités télévisées. En revanche leur amour-propre n'est pas suffisant pour les empêcher de s'angoisser si on leur annonce : “On va vous ouvrir les yeux !” Voilà pourquoi ils réservent un bon accueil à la psychanalyse.

— Qu'est-ce que vous êtes cynique, vous alors ! ai-je dit, stupéfait.

— J'en conviens. C'est la raison pour laquelle je ne cherche nullement à ce que vous me guérissiez. Vos honoraires, c'est autre chose, je vous les règle bien volontiers...

— Et pourquoi donc ?

— Pour que vous m'écoutez.

— Parler de quoi ?

— Mais de Yumikawa Reiko, que vous connaissez !

— J'ai compris, mais moi je vous demande de quoi vous voulez me parler en ce qui vous concerne, vous. Quel est votre problème ? » Je le poussais dans ses retranchements, en jouant à dessein les innocents.

Hanai, assis le buste bien droit sur le divan, est resté un instant le regard fixé sur le mur. Puis, en articulant comme si sa bouche était complètement desséchée, il a lâché ces quelques mots d'un ton qui manquait de naturel : « C'est bien ce que je pensais, vous êtes d'une méchanceté !

— Mais non, il ne s'agit pas de méchanceté.

— Vous tenez absolument à ce que ce soit moi qui le formule, n'est-ce pas ? Peu importe, après tout ! Puisque je sais bien que Reiko vous a déjà tout raconté de ma honte... Eh bien voilà, je suis... impuissant », a-t-il fini par dire, d'une voix un peu étranglée.

Pour résumer les choses, l'histoire que Hanai m'a racontée ce jour-là m'a apporté la preuve que la lettre de Reiko n'était pas un tissu de mensonges.

Comme d'habitude, je supprimerai ici les détails filandreux pour ne présenter que l'essentiel de ce récit.

... Hanai, de son côté, s'était très vite rendu compte que l'obstination avec laquelle Reiko le harcelait ne venait pas d'une simple curiosité teintée d'amour, qu'elle cachait quelque chose de plus obscur. Mais le soir où il avait bu comme un trou, jusqu'au moment où il avait fini par faire en pleurant sa pénible confession, il était beaucoup trop absorbé par son propre problème pour déceler ce qui pouvait être à l'origine de cet acharnement.

Ensuite, effondré en larmes sur son lit, il avait senti la main de Reiko qui lui caressait doucement les cheveux.

Le moment de sa mort – cette mort à laquelle il était résolu – lui avait alors semblé imminent. Il y avait là, à bien y penser, quelque chose de paradoxal : alors que l'idée du suicide lui était venue de sa volonté d'ensevelir à jamais ce honteux secret, il avait l'impression à présent que le fait de l'avoir enfin confié à une parfaite inconnue allait lui permettre de mourir soulagé. Qu'il ait pu prononcer ce terme d'« impuissance » représentait pour lui une véritable révolution. Mais à tout prendre, l'humiliation était bien moindre que si cet aveu s'était fait malgré lui, à cause d'une défaillance physique. Car les mots ne prouvent rien. D'ailleurs s'il mourait maintenant, sa mort resterait auréolée de mystère. En outre, il serait parvenu à faire connaître au moins à une femme la cause de ses souffrances morales.

Donc, tout en sentant cette main qui lui caressait les cheveux, il s'était dit qu'il fallait absolument qu'il se donne la mort avant l'aube, dont seules quelques heures les séparaient. Il avait apporté les médicaments qu'il fallait, et l'idée de trouver le moment propice pour les ingurgiter en cachette de Reiko ajoutait un certain piquant à l'affaire.

Soudain, le va-et-vient de la main de Reiko s'était arrêté net. Et Hanai avait entendu la jeune femme chuchoter ces mots complètement inattendus : « Ne t'en fais pas ! Moi aussi, tu sais, je suis comme toi.

— Hein ? »

N'ayant pas saisi sur-le-champ le sens de ces paroles, Hanai avait cru à quelque mauvaise plaisanterie de la part de Reiko.

Alors celle-ci, avec lenteur, d'un ton détaché, lui avait fait part des tourments qu'elle avait éprouvés jusqu'alors, ajoutant qu'elle allait régulièrement consulter le docteur Shiomi, mais qu'elle savait bien *qu'elle ne guérirait jamais*. Puisqu'elle-même était

comme ça, quand elle avait aperçu Hanai sur le rocher au bord de la mer, pareil à quelque cormoran, elle avait aussitôt deviné en lui un malheur analogue au sien.

D'après elle, cette forme d'infortune physique était aussi clairement perceptible à celui qui savait voir qu'une perle immergée au fond d'un verre d'eau. « Dans ton corps une perle noire, dans mon corps une perle blanche », avait-elle dit comme on fredonne une chanson. La présence d'une telle femme avait apporté à Hanai comme une mystérieuse révélation : il était impressionné par cette force de caractère qui allait jusqu'à faire de son malheur une gloire, et à mesure qu'il écoutait Reiko parler, l'idée de mourir lui paraissait de plus en plus stupide.

... Et c'est là que l'histoire prend de nouveau une tournure imprévue : à peine avait-elle achevé de raconter son expérience que Reiko s'était redressée sans transition, comme l'aurait fait une infirmière. Après avoir convenu avec Hanai qu'ils se reverraient le lendemain, elle avait quitté la pièce en lui souhaitant une bonne nuit. Se retrouvant brusquement seul, le garçon s'était aperçu que le désir de se tuer l'avait complètement déserté. Un doute avait alors germé en lui : et si la confession que venait de lui faire Reiko n'était qu'un mensonge destiné à le dissuader de ce projet de suicide ? Puis une idée nouvelle lui était venue à l'esprit : *si c'est comme ça, je vais me tuer exprès, uniquement pour l'embêter !* Mais après tout, rien ne pressait, il pouvait aussi bien attendre le lendemain : entre-temps, il allait revoir tranquillement la jeune femme, et vérifier le fond de sa pensée.

Le lendemain donc, à l'heure du déjeuner, Hanai et Reiko s'étaient retrouvés dans la salle de restaurant de l'hôtel. Ils venaient à peine de se mettre à table que le jeune homme avait appris, de la bouche de sa compagne, une nouvelle qui l'avait bouleversé.

« Tout à l'heure, j'ai envoyé une lettre au docteur Shiomi. Une lettre si longue qu'il m'a fallu toute la matinée pour l'écrire. Du coup, c'est un vrai torchon, mais ça ne fait rien puisque mes lettres à moi, le docteur a l'habitude de les déchiffrer.

— Quel genre de lettre ?

— Une lettre où je lui raconte tout de toi.

— Quoi ? »

Avant de sentir la colère monter en lui, Hanai était resté un instant frappé de stupeur. Ainsi, dès les premières heures du jour, sa confession, faite au prix d'un véritable arrachement, avait été rapportée à un médecin qu'il ne connaissait même pas, ainsi son secret n'avait plus de « secret » que le nom... Et puis, par la faute d'un procédé aussi impitoyable, il avait l'impression qu'on lui avait à jamais dérobé l'initiative de sa propre mort, et c'était cela plus qu'autre chose qui le rendait furieux.

« Mais enfin, pourquoi as-tu fait une chose pareille ?

— Parce que c'est mon devoir.

— Ton devoir ! Quel devoir ?

— Je suis tenue de l'informer de tout ce qui m'arrive.

— Même si ça concerne les autres ?

— Évidemment, si ces autres ont un lien avec moi !

— Et tu peux me dire quel lien on a ?

— Le même qu'une perle noire et une perle blanche », avait répondu Reiko avec entrain, en mangeant délicatement une omelette espagnole.

Avec son cardigan blanc jeté sur les épaules, elle était d'une beauté à concentrer sur elle l'attention de tout le restaurant. Hanai avait pensé que si ses paroles de la nuit précédente n'étaient pas mensongères, elle et lui étaient aussi bien assortis que deux étranges fleurs artificielles. Il avait ensuite refusé la promenade qu'elle lui proposait après le repas, et s'était empressé de m'écrire sa première lettre d'intimidation, dans le style de l'extrême droite.

Leur relation, à mi-chemin de la camaraderie et de l'amitié amoureuse, empruntait pour progresser des détours mystérieux, tandis que dans le cœur de Hanai l'emportaient tour à tour l'apaisement, qu'il goûtait pour la première fois de sa vie, et l'humiliation, qui couvait encore comme le feu sous la cendre. À l'hôtel, le soir, ils s'enfermaient en tête-à-

tête dans l'une de leurs chambres. Là, Reiko le tarabustait pour qu'il lui raconte comment il avait perdu confiance en ses capacités physiques. Dès que le garçon, avec la franchise de celui qui n'a plus rien à cacher, commençait son récit, il sentait le regard de Reiko s'allumer soudain, puis s'obscurcir comme une lampe qu'on éteint, et s'allumer encore...

Deux jours plus tard, ils étaient revenus ensemble à Tôkyô. Jusqu'alors, à part quelques baisers échangés pour s'amuser, il n'y avait rien eu entre eux, et Hanai trompait les insatisfactions qui s'amoncelaient en lui en m'envoyant des lettres anonymes. Ce n'était pas par Reiko qu'il avait obtenu mes coordonnées. Déjà, avant de rencontrer la jeune femme, il avait retenu le nom et l'adresse de mon cabinet en lisant une publicité dans le journal. De toute façon, Hanai faisait partie des personnes qui, tôt ou tard, sont amenées à venir me consulter.

Une fois rentrés tous les deux à Tôkyô, ils s'étaient rendus directement dans un hôtel où ils avaient retenu une chambre.

Hanai avait choisi un établissement qui défrayait la chronique, à proximité de Kôjimachi. Même si celui-ci était classé dans une catégorie à peine inférieure à celle des meilleurs hôtels, sur son compte couraient les bruits les plus divers : les célébrités du monde du spectacle y venaient incognito avec leurs maîtresses, les étrangers à qui une fille posait un lapin n'avaient qu'à descendre à la réception pour y dénicher aussitôt une nouvelle partenaire... et le reste à l'avenant. Aux yeux de Hanai et de ses camarades étudiants parmi lesquels le garçon n'avait jusqu'alors vécu que de fanfaronnades, cet hôtel était le passage obligé pour se faire une réputation de tombeur. Le jeune homme, tout en souffrant de ses propres déficiences, avait longtemps caressé en secret un rêve impossible : entraîner une femme dans cet établissement, et pas ailleurs. Or ce rêve venait à présent, sous une forme bien peu naturelle, de devenir réalité.

Mais il faut dire ici quelques mots sur la famille de Hanai : son père, président d'une firme pharmaceutique, l'avait élevé dans la permissivité la plus totale. Comme par bonheur le garçon réussissait bien dans ses études et n'avait jamais causé de soucis à ses parents avec sa scolarité, il pouvait rester absent plusieurs jours de la maison sans que le père s'en préoccupe. La mère, elle, absorbée par ses bonnes œuvres et par la pratique de l'*ikebana*[\(22\)](#), était presque toujours absente, et ne se rendait même pas compte du drame qui tourmentait son fils.

Hanai et Reiko avaient donc commencé à vivre ensemble dans cet hôtel dès leur arrivée à Tôkyô, et le garçon, en rentrant chez lui environ une fois tous les trois jours, sauvait sans difficultés les apparences. Quant à la nature de cette cohabitation, elle était l'occasion pour Reiko de manifester un désir d'expérimentation hors du commun qui ne manqua pas de m'étonner, une fois de plus.

D'emblée la jeune femme avait adopté, comme déjà auparavant avec son cousin, le comportement d'une infirmière. Et elle affectait la frigidité la plus totale. Pour ma part, je décèle là une étrange attitude psychique qu'on pourrait définir comme « la résolution de rester frigide », attitude venant confirmer l'impression dont je n'avais pu me défendre dès le début : cette frigidité, c'était Reiko qui l'avait choisie.

La première fois qu'ils s'étaient retrouvés dans le même lit, Reiko avait dit à Hanai : « On va dormir comme frère et sœur », après quoi elle s'était lancée dans d'interminables imprécations contre les hommes dotés de toute leur puissance virile. Les impérieuses exigences physiques de ces hommes, leurs regards brillants de convoitise, leur maladresse ou au contraire leur trop grande habileté... tout, absolument tout avait pour effet de refroidir davantage les sentiments de Reiko, d'aggraver sa frigidité. On peut imaginer l'intense soulagement éprouvé par Hanai devant ces confidences.

Cependant, comme le jeune homme était encore incapable de balayer entièrement de son cœur les humiliations endurées pendant de longues années, les paroles de Reiko ne pouvaient le débarrasser, du jour au lendemain, de sa rancœur. Il essayait donc, par les lettres qu'il m'adressait quotidiennement, de dissiper cette honte.

La seconde nuit ils avaient dormi ensemble, nus, de façon chaste. Même Hanai, malgré son éloquence, se trouvait à court de mots pour évoquer l'émerveillement de cette nuit-là.

« Les vrais hommes, ce sont des êtres comme toi ! Pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas ta distinction et ta dignité ? Le désir, ça rend ridicule même le plus formidable des hommes ! »

Hanai avait été surpris au plus haut point de voir sa déficience qualifiée de « digne » et de « distinguée ». Alors qu'il brûlait pour Reiko d'un désir qui ne cessait de croître, il avait bien compris, à l'entendre parler ainsi, qu'avec elle toute forme de désir lui était barrée d'avance, et il s'était senti prisonnier d'une cage bien plus étroite qu'à l'époque où il vivait seul.

Reiko était comme de l'eau. Parfois, Hanai lui-même avait l'impression qu'elle se forçait à feindre une insensibilité qui rappelait également le métal, mais il savait bien aussi qu'elle éprouvait de la joie à s'imposer ce contraignant simulacre. La jeune femme ne laissait jamais Hanai la toucher. Elle se contentait de rester allongée à côté de lui, dans la nudité splendide et épanouie d'un corps qui paraissait fait pourtant d'une matière facile à enflammer.

Peu à peu, l'impuissance de Hanai en était venue à se confondre avec l'ardeur de son désir. Dans cette situation, le garçon ne distinguait que trop clairement à la fois les limites et le signe indiscutable d'une forme toute personnelle de bonheur. Reiko lui apparaissait donc comme *la* bien-aimée, précieuse et indispensable, comme l'unique femme au monde « à lui être destinée ».

Et Reiko, qu'éprouvait-elle en ces circonstances ? Ceci est un point fort intéressant. D'après le récit de Hanai, si elle se montrait avec lui d'une douceur à faire fondre le cœur, physiquement elle restait d'une froideur de glace. À mon sens, Reiko avait déjà vécu une situation analogue avec Egami Ryûichi, à une différence près : cette fois-ci il n'y avait plus aucune attente fébrile en elle, seul son partenaire était pris dans les touffeurs d'une fièvre impossible à calmer.

Voilà ce que je pouvais imaginer : cette situation idéale pour elle, Reiko l'avait très consciemment fabriquée de toutes pièces, mais inconsciemment aussi elle était très douée, de toute façon, pour ranger dans deux cases différentes le cœur et sa tendresse, le corps et sa froideur.

Cependant, à l'évidence, Reiko était prise à présent à son propre jeu. Si la sainte qu'elle avait su être à l'égard de son cousin semblait encore intacte au fond d'elle, elle s'était en réalité changée en une vile prostituée. Face à Hanai, Reiko n'avait même plus le prétexte d'un dévouement de pure forme pour aider un malade à guérir. Elle vivait pourtant avec insouciance la situation artificielle et sans issue dans laquelle elle se trouvait.

Il serait difficile pour autant de prétendre qu'elle n'éprouvait aucun sentiment pour Hanai. Car elle avait, dans cette forme particulière d'amour, découvert l'homme idéal, découvert le pur symbole de la chasteté masculine, et peut-être allait-elle jusqu'à voir, dans cet amour barré, irréalisable sur le plan physique, l'expression la plus haute de l'amour spirituel. Car dans la correspondance d'Héloïse et d'Abélard – l'un des ouvrages qu'elle avait lus sur les conseils de Hanai –, l'amour platonique, qui dans la dernière partie ne fait que s'intensifier entre les deux héros après la castration d'Abélard, peut être considéré aussi comme de la sensualité à l'état pur.

À l'évidence, Reiko avait parié, mais sur quoi ?

« Donc, elle ne voulait toujours pas que vous la touchiez, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mais n'y a-t-il pas eu quelque occasion qui a permis de briser cet interdit ?

— Si.

— À quel moment ?

— C'était un soir, cinq jours après que nous avons commencé à loger ensemble dans cet hôtel de Tôkyô. Je ne sais pourquoi, j'avais l'impression, dans l'état délicieux où je me trouvais, que j'étais en train de me laisser engloutir dans un bonheur comme on en goûte en rêve. Ensuite j'ai dû m'endormir paisiblement, comme un enfant. À un moment, j'ai ouvert les yeux : Reiko paraissait endormie, elle aussi. J'ai hésité à la réveiller : il y avait sur son visage bien plus de chaleur qu'à l'état de veille. Avec ses joues en feu, on aurait dit un coquelicot rouge flamboyant au cœur de la nuit.

— Avait-elle le souffle irrégulier ?

— Non. En fait, elle ne dormait pas. Ouvrant brusquement les yeux, elle a saisi ma main, et pour la première fois elle m'a fait toucher son sein. Au fond de sa poitrine battaient en sourdine des coups précipités qui faisaient penser à une source sur le point de jaillir. Me laissant guider, je l'ai juste effleurée craintivement du plat de la main. Puis je suis resté là sans bouger.

« Soudain, Reiko a poussé un cri étouffé, et elle a écarquillé les yeux. Cela m'a surpris, j'ai d'abord cru que c'était une douleur quelconque qui la faisait crier. Mais j'ai très vite compris : en fait pas de douleur, il s'agissait d'une crise de nature tout à fait opposée.

« Reiko, se tordant de plaisir, m'a mordu le dos de la main. Moi je la contemplais, bouche bée, je trouvais cela incroyablement beau, et puis la colère m'a submergé.

« Cette femme était une menteuse ! Une menteuse ! Une menteuse ! Alors, comme ça, elle ne ressentait rien ?... À présent, elle avait laissé tomber le masque qu'elle portait

jusque-là, et elle vibrait comme l'aiguille d'un baromètre un jour de tempête. »

Finalement, le jeune Hanai est reparti après ne m'avoir raconté que ce qu'il avait envie de me dire, me laissant frappé de stupeur.

À franchement parler, je n'ai guère d'expérience thérapeutique dans le domaine de l'impuissance masculine, ceci parce cette déficience est moins intéressante sur le plan psychanalytique que la frigidité féminine. Qu'on n'aille surtout pas croire qu'en tant que praticien homme, ma curiosité s'adresse exclusivement aux patientes de sexe féminin.

Il faut préciser aussi que l'impuissance masculine organique ou totale reste très rare. Dans la plupart des cas, elle se réduit à un problème d'impuissance psychique, car à la différence de la frigidité féminine, elle dépend en grande partie, que ce soit dans ses causes ou dans son processus de fixation, de conflits psychologiques conscients. Ainsi, pour expliciter la peur à l'égard des femmes qui est à l'origine de ce blocage, il est facile, sans même recourir à un traitement analytique, de se référer à un traumatisme psychique survenu dans la petite enfance, ou encore au complexe d'Œdipe. D'ailleurs, l'intéressé lui-même sait très bien selon quel mécanisme s'est développée son impuissance. La conscience qu'il a de ce problème, en tournant à vide, ne fait que réactiver ses troubles, d'où semble-t-il l'importance et l'efficacité d'une thérapie qui au lieu de faire remonter au jour, comme c'est l'usage face à la frigidité féminine, des phénomènes inconscients, cherchera au contraire à supprimer cette hypertrophie de la conscience, et à rétablir chez le malade des fonctions réflexes normales. C'est là une vision des choses qui, si j'en juge d'après ma propre physiologie d'homme, est tout à fait convaincante.

J'avais donc pensé recommander au jeune Hanai la pratique de quelque sport, violent de préférence, mais lui, nullement disposé à prêter l'oreille à mes propos, s'était borné à me raconter ce qu'il avait à dire avant de s'en aller, rapide comme le vent.

... Et je m'étais retrouvé seul, en proie plus que lui sans doute à des sentiments complexes.

Comme j'avais du temps jusqu'à la venue du client suivant, je suis resté dans la salle d'analyse, à regarder d'un œil hébété par la fenêtre.

Le printemps était fini, mais le ciel couvert causait une sensation de froid, et de nombreux passants portaient encore des vêtements sombres. Le panneau publicitaire des films en exclusivité n'était plus le même que le jour où Reiko m'avait rendu visite inopinément pour m'inviter à partir en voyage avec elle : on y voyait le visage en gros plan d'une femme qui semblait haleter de terreur – devant une menace d'assassinat, sans doute –, ainsi qu'un gratte-ciel dessiné en diagonale, et une énorme rose rouge qui couvrait bien cinq ou six mètres carrés. Plongé dans une rêverie futile, j'ai pensé que dans des centaines d'années les livres d'histoire indiqueraient peut-être qu'à notre époque, l'humanité ne s'intéressait qu'à des affaires de meurtres.

À l'angle du cinéma, il y a une échoppe de fleuriste ; c'était le seul endroit qui radiait grâce aux teintes fraîches des fleurs de saison. J'ai aperçu alors, arrêté devant cette

boutique, un jeune homme en qui j'ai reconnu Hanai, qui venait de sortir d'ici.

Il a acheté un petit bouquet tout préparé qui ne devait pas valoir plus de cent yens puis, après avoir fait deux ou trois pas sur le trottoir, il a plongé son nez dans les fleurs.

« Tiens ! Il est donc plus romantique que je ne croyais... », me suis-je dit, incapable de réprimer un ricanement. L'instant d'après, le garçon a fait un geste tout à fait inattendu : arrachant la feuille de cellophane qui enveloppait le bouquet, il a jeté les fleurs sous les roues d'un camion qui arrivait juste à ce moment-là.

Après le passage du camion, j'ai vu des taches aux formes étranges imprimées sur la chaussée. On aurait dit les traces de vomissures d'une belle femme, et tandis que je restais fasciné par leurs tonalités troubles et barbares, le jeune Hanai a disparu.

Tout cela m'a laissé une impression confuse, comme si je venais d'être victime d'une hallucination ; une impression désagréable qui s'est prolongée pendant un bon moment. Je n'en suis plus à m'étonner du comportement extravagant des malades mentaux, mais l'incident dont je venais d'être témoin était l'éclatante illustration des sentiments hostiles qu'un être impuissant peut concevoir à l'égard du monde entier. J'avais là, sous les yeux, l'œuvre de cette hostilité : un sinistre tableau abstrait, peint en quelques secondes sur la voie publique, en plein centre-ville.

Soudain, une affreuse sensation de faiblesse m'a gagné. Loin d'éprouver de la pitié pour le jeune impuissant, j'ai eu l'impression que c'était justement lui – l'adversaire dont j'avais pourtant le moins à craindre dans une rivalité masculine – qui venait de m'assener le coup de grâce. Je me voyais dépossédé de ma confiance en mes qualités de médecin, mais il y avait pire : à l'idée que la jouissance de Reiko avait été provoquée par un élément à ce point éloigné de la puissance virile, il me semblait qu'on m'avait arraché, à moi aussi, la banale assurance que j'avais dans mes capacités d'homme.

Pourtant, à bien y réfléchir, il y avait quelque chose de légitime dans la rage du jeune Hanai.

Convaincu de la frigidité de sa partenaire, il s'auto-suffisait dans une sorte de paix et de sérénité quand, voyant soudain Reiko renaître en tant que femme, il avait dû en essuyer un affront bien plus cruel que ceux qu'il avait coutume d'éprouver du fait de son impuissance. Car cette fois, l'insulte ne venait pas d'une partenaire persuadée a priori qu'il était sexuellement normal : la jouissance de Reiko était en somme le signe on ne peut plus cru de son « amour pour un infirme ».

Deux mois vides de tout événement s'étaient écoulés depuis la visite de Hanai. Durant tout ce temps, je n'avais reçu de nouvelles ni de lui ni de Reiko.

Chose étrange, je m'étais pris peu à peu de compassion à l'égard de ce garçon. Qu'allait-il désormais advenir de lui qui, si jeune encore, ou à cause de cette jeunesse, avait vécu jusqu'à satiété les peurs liées aux fiascos et aux paradoxes de la sexualité ? Parfois la vie assigne, aux fils de riches les plus favorisés en apparence, d'étranges malheurs que même les pauvres ne connaîtront jamais. Comme la sexualité fournit à la jeunesse une clé précieuse pour appréhender la vie, Hanai, étant donné l'expérience si particulière qu'il avait dans ce domaine, allait tenter en vain d'ouvrir avec sa clé tordue la serrure de la vie ordinaire, jusqu'au jour où il finirait à coup sûr par découvrir la serrure tordue qui s'adapterait à lui. Et effectivement, la porte allait s'ouvrir. Mais qu'y avait-il de l'autre côté, sinon un gouffre sans fond ?

Reiko n'avait pas fait exprès, bien sûr, de laisser retentir cette « musique » auprès d'un garçon à bout d'impuissance. Mais alors qu'en général le choc infligé par une femme à un jeune homme est celui d'une trahison affective, on pouvait voir là un phénomène exceptionnel de trahison physique.

Déjà avait débuté la saison des pluies. Après un mois de mai aussi ensoleillé que le plein été se succédaient à présent des journées au temps humide et instable ; même le soleil, quand il pointait entre les nuages, était voilé d'une teinte brunâtre.

Au bout de plusieurs mois de silence, j'ai reçu un jour un coup de téléphone d'Egami Ryûichi. Sa voix forte et plutôt arrogante d'habitude m'a semblé d'un calme et d'une politesse étrangement affectés, mais j'ai très vite perçu que c'était la manière qu'avait ce garçon jovial de cacher sa gêne.

« C'est Egami à l'appareil. Egami Ryûichi. Est-ce que vous vous souvenez ? C'est moi qui étais venu vous rendre visite à propos de Yumikawa Reiko...

— Bien sûr que je me souviens ! »

Si ma mémoire n'est pas des meilleures en ce qui concerne les noms de mes patients, en revanche je me rappelais très bien ceux qui avaient un rapport avec Reiko. Mais il aurait été superfétatoire de faire ce genre de commentaire.

« À vrai dire... », et Ryûichi s'est mis à bégayer dans l'appareil, « ... en fait, j'aurais préféré vous rencontrer d'abord pour vous en parler, mais voici l'essentiel, en quelques mots. Yumikawa Reiko va très mal. Vous serait-il possible de la recevoir de toute urgence ?

— Qu'est-ce qui est encore... » Je me suis mis moi aussi à bégayer. « ... Dites-moi, qu'est-ce qui s'est encore passé ?

— Par téléphone, c'est un peu délicat, mais bon, je vais tout vous raconter ! Ça risque de prendre beaucoup de temps, ça ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non ! » ai-je répondu, surpris de son attitude : par rapport au jour où il avait fait irruption dans mon cabinet en hurlant, il s'était singulièrement assagi.

« Après le brusque départ de Reiko pour Kôfu, je dois dire que j'étais d'une humeur de dogue : pendant un certain temps, c'était plus fort que moi, je me mettais en colère pour un rien. Alors par réaction j'ai commencé à sortir à droite et à gauche avec des filles, et j'avoue que depuis, j'ai mené une vie de bâton de chaise. De cette façon j'arrive à me calmer, au moins quand je suis avec une femme, mais chaque fois que je pense à Reiko, j'ai l'impression que mon orgueil est mis au supplice, et je reperds la confiance en moi que j'ai eu bien du mal à retrouver, pourtant. Libre à vous de penser que c'est la preuve que je suis encore amoureux d'elle. Mais durant les six ou sept derniers mois, j'ai vraiment tout fait pour l'oublier, je vous assure. De son côté, pendant ce temps elle ne m'a pas donné le moindre signe de vie, je ne savais même pas si elle était encore à Kôfu ou si elle était revenue à Tôkyô. Je me disais parfois que si je m'adressais à vous, vous pourriez au moins me fournir un indice, mais je n'arrivais pas à me décider à vous téléphoner.

« Mais voyez comme les choses sont surprenantes ! Hier, après mon travail, je suis allé danser avec une fille, et comme je rentrais chez moi, tard le soir, après l'avoir raccompagnée, j'ai trouvé Reiko debout, immobile devant mon immeuble, un sac de voyage à la main.

« J'ai d'abord été tenté de l'ignorer, mais j'aurais eu l'air de bouder, ce qui n'est pas très viril, alors je l'ai interpellée le plus simplement du monde : “Tiens ! Qu'est-ce que tu fais là ?”

« Sous les réverbères, son visage amaigri était d'une pâleur à faire peur. En plus, ses joues étaient parcourues de spasmes alarmants, elle ne disait pas un mot, et comme j'attendais patiemment sa réponse, à la place ses yeux se sont soudain remplis de larmes.

« “Qu'est-ce qui se passe ?”, ai-je demandé de nouveau, sans éprouver de colère, bizarrement. Alors, elle a dit une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout : “Je t'en supplie, cache-moi ! Je suis poursuivie !”

« J'ai un côté plutôt bonne poire, ça ne servirait à rien d'essayer de le dissimuler puisque vous lisez en moi à livre ouvert. Et quand j'ai entendu cette fille, que j'avais tellement détestée pourtant, s'adresser à moi de façon aussi pitoyable, je l'ai entraînée sans rien dire vers mon appartement. Comme elle semblait sur le point de s'évanouir, je l'ai soutenue par les épaules pour l'aider à monter l'escalier : j'ai senti alors qu'elle avait terriblement maigri.

« Une fois assise chez moi, Reiko est restée très agitée, elle jetait des regards de tous côtés d'un air terrifié.

« La voyant dans cet état, il m'aurait été difficile de lui faire des remontrances. Au début, je me suis quand même demandé si elle ne faisait pas semblant d'être malade pour échapper à mes reproches, mais son visage livide et son corps étaient secoués de petits frissons et, à la fin, quand je l'ai entendue s'écrier, en se pressant la poitrine : “J'ai mal ! Je n'arrive pas à respirer !”, eh bien, je n'ai pas pu la laisser tomber.

— Vous me parlez de ce qui s'est passé hier soir, n'est-ce pas ? Et aujourd'hui, comment est-elle ?

— Je l'ai veillée jusqu'au matin sans presque fermer l'œil, et puis je l'ai laissée seule chez moi pour aller travailler... »

Je me suis dit que ce garçon, en dépit de ses airs bravaches, avait vraiment bon cœur.

« Mais dites-moi donc dans quel état elle était ce matin ?... »

— Au moment où j'allais partir à mon travail, elle avait l'air de somnoler. Mais si je m'en tiens à ce qu'elle m'a dit hier soir, elle a d'abord eu l'impression qu'on lui comprimait les globes oculaires, et aussi que sa tête devenait lourde, tout ça accompagné de bourdonnements d'oreilles et de vertiges. Elle m'a parlé aussi de sensations d'étourdissement, d'étouffement, de suffocation... »

Pas besoin d'examiner Reiko pour identifier dans ce tableau l'aura classique de la crise d'hystérie. Mais, de ces signes on ne peut plus typiques, je n'avais quasiment rien perçu lors de la première consultation, à l'exception de ses légers tics nerveux.

« Est-ce qu'elle n'aurait pas une espèce de bosse ou de grosseur au niveau du cou ? »

— C'est vrai, j'avais oublié de vous le signaler. Elle-même s'en inquiète, elle dit que c'est certainement un cancer du larynx...

— Ah, mais dans ce cas, il n'y a aucun souci à se faire ! » ai-je répliqué de façon catégorique : il s'agissait évidemment de la « boule » hystérique.

Cette réponse claire et nette a semblé renforcer la confiance de Ryûichi à mon égard.

« Qu'est-ce que je dois faire, docteur ? »

— Primo, il ne faut pas l'interroger sur ce qui a occasionné ses troubles. Surtout, pas une seule question à ce sujet. Secundo, en sortant du bureau tout à l'heure, vous allez venir tout de suite ici avec elle. À mon avis, dans l'état où elle est, la faire examiner par un généraliste ou un gynécologue ne servirait à rien. Ce soir, exceptionnellement, je resterai plus tard à mon cabinet, et je prendrai le temps qu'il faut pour m'occuper d'elle.

— Je vous remercie. Vos paroles m'ont soulagé ! Bon, je vous l'amènerai ce soir », a répondu Ryûichi d'un ton joyeux, avant de raccrocher.

Ce jour-là, devant l'air solennel que j'ai pris pour lui faire comprendre la situation, Akemi, contrairement à son habitude, n'a même pas osé m'importuner avec ses remontrances. Je lui ai dit que la patiente de ce soir viendrait après six heures, en dehors des horaires de travail ; que si elle, Akemi, avait envie de faire des heures supplémentaires, je les lui réglerais ; qu'en revanche elle pouvait partir à l'heure normale si elle le voulait. J'ai ajouté : « Au fait, la patiente en question, c'est Yumikawa Reiko. »

Mise aussi clairement devant le fait accompli, Akemi, loin de se rebiffer, est devenue très coopérative : elle a acquiescé, apparemment décidée, au moins, à satisfaire sa curiosité tout en s'assurant ses indemnités d'heures supplémentaires. Elle m'a demandé, en guise de précision : « Bon, tu utiliseras la salle 1, n'est-ce pas ? » À moins de consulter le dossier du patient, c'est le genre de détail qu'on oublie en général. Mais Akemi, elle, s'en souvenait très bien et l'a formulé instantanément, ce qui révélait à l'égard de Reiko un intérêt qui sortait de l'ordinaire.

Quand six heures ont sonné, j'ai laissé partir Kodama, mon assistant, puis j'ai dîné en tête à tête avec Akemi d'un *unadon*(23). Le silence de l'immeuble désert à l'approche du soir était d'une densité presque palpable.

« Tu vois, je ne fais aucun commentaire ! » m'a dit Akemi en me regardant bien en face. Ses lèvres, peu maquillées d'habitude, mais qu'elle avait rehaussées je ne sais quand d'un trait rouge foncé, luisaient à cause de la sauce de l'anguille. « ... Parce je me rends bien compte que ce soir, pour toi, c'est vraiment quitte ou double ! »

Étant d'une nature à m'exprimer moi aussi en toute franchise quand l'interlocuteur va ainsi droit au but, j'ai répondu : « Tu as raison ! Je pense que ce soir, c'est l'occasion ou jamais d'une confrontation décisive entre elle et moi. Le défaut du traitement analytique, c'est qu'on ne peut quand même pas courir après un patient qui a perdu toute volonté de guérir pour le soigner contre son gré. Mais le coup de fil que m'a donné Ryûichi tout à l'heure m'a permis de clarifier une chose.

« C'est un peu cruel pour ce pauvre garçon, mais j'ai l'impression qu'en ce moment, Reiko se sert de lui. Avec une vanité bien masculine, il croit que Reiko, aux abois, est venue en dernier recours chercher de l'aide auprès de lui. Mais en réalité, derrière la voix de Ryûichi au téléphone, il m'a semblé entendre sans cesse son cri à elle. Et voici ce qu'elle n'arrêtait pas de hurler par l'intermédiaire de ce garçon : *“Je veux retourner chez le docteur Shiomi ! Je veux retourner encore une fois dans ce cabinet d'analyste ! C'est là-bas que se trouve ma vraie patrie !”*

« En somme, Ryûichi est le pont qu'a utilisé Reiko pour revenir ici. Elle était absolument incapable d'y revenir toute seule. Elle avait donc besoin que Ryûichi se charge de l'y amener.

— Mais enfin, c'est bizarre ! Même si c'était dans des circonstances peu naturelles, elle est parvenue à plusieurs reprises à entendre la musique, non ? Alors comment expliques-tu

qu'elle présente des symptômes d'hystérie bien plus graves qu'avant ?...

— Ça, je ne le saurai qu'après l'avoir entendu de sa bouche. Mais à ce sujet, ma supposition est la suivante : est-ce que ces signes ne feraient pas eux aussi partie du "pont" dont je viens de parler ? Bien sûr, Reiko souffre vraiment de tous ces symptômes. Mais ceux-ci sont peut-être l'instrument provisoire que lui a fourni son inconscient pour revenir dans ce cabinet, dans cette pièce qui est pour elle le seul havre de paix... Tu sais, l'hystérie c'est quelque chose de surprenant. Elle imite toutes sortes de maladies, ça, c'est bien connu, mais *elle est capable aussi de contrefaire l'hystérie*. Et puis il ne faut pas oublier qu'en matière de psychanalyse, Reiko en connaît un rayon... »

Tandis que nous parlions ainsi, j'ai senti passer entre Akemi et moi un courant de chaude sympathie que je ne percevais pas d'ordinaire. Il rappelait la connivence qui peut unir deux personnes assurant leur tour de garde, la nuit, dans un poste de surveillance côtière, quand vient d'être transmise une alerte au typhon, et que le bruit du vent s'amplifie au-dehors. Déjà dans tous les bureaux alentour on avait éteint les lumières, les employés étaient pour la plupart rentrés chez eux, et la nuit de cet immense bâtiment, où ne résonnait plus que le tumulte des restaurants dans la galerie du sous-sol, nous enveloppait tous les deux. À présent la lueur de notre fenêtre, pareille au scintillement d'une dent en or, devait être la seule à n'avoir pas été avalée par les ténèbres de cet immeuble tapi là, gueule grande ouverte.

Il était sept heures du soir.

On a frappé à la porte. Reiko, enveloppée dans un imperméable, et soutenue par le bras de Ryûichi autour de ses épaules, est entrée en chancelant dans la salle d'attente. J'avais beau avoir été prévenu par téléphone, j'ai été frappé de son extrême pâleur. Mais ce n'est pas tout : après s'être assise sur le divan, elle est restée là, tremblante, la tête basse comme une criminelle, sans me regarder en face, sans dire un seul mot pour s'excuser de sa longue absence. Il ne faisait pas froid, bien au contraire : l'air du soir était particulièrement lourd, au point que j'avais mis la climatisation en marche.

« Excusez-moi, ça ne vous dérangerait pas d'arrêter l'air conditionné ? » m'a demandé le garçon. Je suis allé stopper l'appareil puis, revenant vers Reiko, j'ai posé la main sur son front. Elle ne semblait pas avoir de fièvre.

Ce geste naturel pour un médecin, je l'avais accompli avec si peu d'émotion, de façon si professionnelle, que j'en suis resté moi-même surpris. En allant arrêter le climatiseur devant la fenêtre, je devais avoir déjà plus ou moins calculé ce que je ferais ensuite, mais cela s'inscrivait pour moi dans un instant de rêve – un rêve longtemps caressé, dans lequel je frôlais de la main ce front blanc et irréel. Or, exécuter ce geste l'avait réduit à un automatisme quotidien, devant lequel la jeune femme est restée sans réagir, la tête obstinément baissée.

« Eh bien d'abord, je vais demander à Reiko de passer dans la salle d'analyse. Ryûichi, vous pouvez attendre ici si vous voulez, mais ça risque de durer. Que diriez-vous d'en profiter pour aller au cinéma, par exemple ?...

— Ne vous en faites pas, je vais me débrouiller », a répondu le garçon d'un air absent, tout concentré qu'il était sur son amie, qui respirait difficilement.

Quant à moi, ne demandant même pas à Reiko si elle souffrait, je n'ai marqué aucune compassion à son égard. Comme Ryûichi se préparait à prendre la jeune femme par les épaules pour l'accompagner jusqu'à la pièce d'à côté, je l'en ai dissuadé du regard. Puis – ce qui peut sembler bien cruel – j'ai laissé Reiko se mettre debout toute seule, à grande-peine, et je l'ai suivie lentement tandis que, le souffle court, elle se traînait vers la porte de la salle d'analyse, la main gauche pressée contre sa poitrine, l'autre prenant appui contre le mur.

À côté de moi Akemi, dans sa blouse blanche, contemplait cette silhouette trébuchante d'un air à la fois triomphant et profondément intéressé.

Durant la cure analytique, le praticien doit s'interdire l'impatience, ainsi que toute attitude autoritaire ou toute tentative pour imposer sa vision des choses. Mais cela ne signifie pas pour autant que la simple réitération mécanique d'un traitement régulier constitue la méthode idéale.

Identique en cela à n'importe quelle relation humaine, une analyse comporte tantôt des périodes de stagnation où l'on ne constate aucun progrès, tantôt des bonds permettant de parvenir d'une seule traite au dénouement du drame. Je ne pouvais m'empêcher de penser que nous abordions précisément cette phase-là, et que si Reiko avait de nouveau échoué chez moi de cette façon, c'est qu'elle y était sans doute poussée par quelque impérieuse nécessité intérieure.

Quand la jeune femme s'est allongée sur le divan, je n'ai laissé allumé qu'un faible éclairage, et je suis resté un instant sans intervenir.

C'était bien la première fois que nous nous retrouvions ainsi seul à seule, le soir, dans cette pièce. Je percevais tout près de moi son souffle haletant et l'expression de souffrance de son visage aux yeux fermés, mais j'évitais délibérément de regarder de ce côté. Je me sentais profondément satisfait. Empli d'une satisfaction sans mélange.

Après avoir gardé le silence pendant cinq ou six minutes, Reiko s'est enfin décidée à parler : « Docteur, vous avez bien fermé la porte à clé ? »

— Oui, bien sûr. Comme toujours.

— Et donc personne ne peut entrer, n'est-ce pas ?

— Personne, n'ayez aucune crainte à ce sujet.

— Ah, que je suis contente ! Si vous saviez à quel point j'ai désiré revenir ici !

— Vous ne vous êtes guère empressée d'y revenir, pourtant.

— Je me sens très coupable. Je ne sais vraiment pas comment faire pour que vous me pardonniez. Dire que par caprice j'ai arrêté cette thérapie en cours de route, et que je n'en ai fait qu'à ma tête !... Mais tout ça, c'est aussi parce que je suis une femme profondément coupable. N'est-ce pas que c'est vrai, docteur ?

— Ne plus venir se faire soigner ici, ce n'est quand même pas un crime, voyons ! Après tout, vous êtes libre.

— Mais pourquoi, docteur, pourquoi est-ce que vous me donnez ma liberté ? C'est de votre faute, vous n'auriez jamais dû me l'accorder ! C'est à cause de ça que je me retrouve dans cet état...

— Dans cet état, dites-vous, mais quel état ? » et je l'ai examinée de la tête aux pieds. Elle ne tremblait plus, sa respiration s'était calmée. Seules les douces rondeurs de ses

seins qui frémissaient au rythme de son souffle prenaient, à la faveur de la pénombre, un relief saisissant.

« Oh, c'est étrange ! Depuis que je suis entrée dans cette pièce, ma poitrine qui me faisait si mal s'est détendue : c'est comme si tous les nœuds qui me ligotaient s'étaient défaits d'un coup. »

Dans ces cas-là, je m'arrange toujours pour ne pas prêter une oreille trop attentive aux déclarations de mes clients. En effet, s'ils se plaignent de troubles inquiétants, ceux-ci sont parfois aggravés par une écoute bienveillante ; en revanche quand ils constatent, comme venait de le faire Reiko, une amélioration subite de leur état, il peut arriver, si l'analyste manifeste trop visiblement sa joie, que par une réaction malveillante ils se complaisent cette fois à reproduire les symptômes de leur mal.

« Voilà qui est bien, ai-je répondu d'un ton neutre. En ce cas vous êtes prête maintenant à répondre à toutes sortes de questions. » J'ai ajouté de but en blanc, sans la laisser se préparer psychologiquement : « Il paraît que vous avez demandé à Ryûichi de vous cacher parce que vous étiez poursuivie, mais poursuivie par quoi ? »

Dans le regard de Reiko est alors passée une brève lueur d'hésitation qui ne m'a pas échappé.

« Par des ciseaux.

— Comment ?

— Je suis traquée par des ciseaux. Vous savez bien, je vous en ai parlé il y a longtemps, au cours de mes associations.

— Oui, bien sûr, je me souviens de ces ciseaux. Mais maintenant il s'agit d'une simple métaphore, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas une métaphore, docteur. Je vais vous expliquer. J'ai véritablement failli être tuée par des ciseaux.

— Qu'est-ce que vous dites ? »

Je flairais vraiment quelque chose d'étrange dans les propos de Reiko. Plutôt que de la laisser exposer les faits dans l'ordre, j'ai décidé cette fois d'adopter le procédé des questions et réponses, et d'agir comme le faucon qui, traçant avec lenteur des cercles dans le ciel, guette le moment de fondre en piqué sur le lièvre qu'il aperçoit là-bas au loin, dans la plaine.

« Bon, vous me raconterez plus tard, en détail, les raisons de tout cela. Mais les ciseaux... pourquoi donc des ciseaux ?

— Parce que le hasard a voulu qu'il y en ait à cet endroit-là.

— Quelle sorte de ciseaux ?

— Des cisailles pour l'*ikebana*.

— Et elles étaient où, ces cisailles ?...

— Oh, ça n'a rien d'extraordinaire, docteur : pour me cacher, j'ai pris pension pendant quelque temps du côté de Roppongi, chez une personne qui enseigne l'art des fleurs à des

étrangers.

— Vous vous êtes cachée, dites-vous. En somme, vous vous sentiez en danger depuis un moment déjà...

— Non, ce n'était quand même pas à ce point-là. Mais brusquement je me suis mise à détester ce garçon au pull-over noir dont je vous ai parlé dans une lettre. Alors un jour je me suis éclipsée discrètement de l'hôtel de Kôji-machi où nous logions ensemble, pour aller m'installer dans cette pension.

— Et votre cachette, le garçon au pull-over noir l'a découverte, et il est venu vous poursuivre jusque-là, c'est bien ça ? Il s'agit d'un cas très courant.

— Oui, il s'agit d'un cas très courant », a répété Reiko, et curieusement, elle a poussé un soupir qui avait quelque chose de triomphant. Comment dire ? C'était comme s'il recelait de l'orgueil travesti en dégoût, de l'excitation cachée sous le masque de l'ennui. Un enfant qui revient, les joues écarlates, d'une course folle dans le vent violent pousse parfois, brusquement, ce genre de soupir quand il se retrouve devant ses parents.

« J'étais ce jour-là à côté de ce professeur d'art floral, pas pour prendre un cours, ni pour lui donner un coup de main. Non, je restais là, tout simplement, l'esprit dans le vague, fascinée par la beauté de ses gestes – c'est une personne vraiment jolie, très féminine –, quand on a sonné à la porte. Je suis allée ouvrir : c'était lui. Moi, au moment où je me suis dirigée vers l'entrée je tenais les cisailles de la main gauche, j'étais en train de jouer avec.

— Autrefois des ciseaux de couturière, à présent, des cisailles pour les fleurs...

— Que dites-vous, docteur ?

— Rien du tout, j'étais juste en train de mettre un peu d'ordre dans ma mémoire. Je vous en prie, continuez ! »

Reiko, interrompue ainsi en plein élan, a légèrement froncé les sourcils. Mais je dois dire que mon intervention était délibérée. Peut-être la jeune femme avait-elle alors, en effet, des cisailles à la main, mais le but de cette interruption était d'une part de l'empêcher de dramatiser les choses à l'excès, de l'autre, de lui faire prendre conscience des transformations par lesquelles passait le symbolisme des ciseaux.

« ... Et à ce moment-là, quand j'ai vu Hanai devant la porte – Hanai, c'est le nom de ce garçon au pull-over noir –, ça m'a fait un tel choc que j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. Puisqu'il avait réussi à retrouver ma trace, je le savais capable, avec le caractère qu'il a, de n'importe quelle extravagance.

— Et alors... il a commis des extravagances ?

— Non. Ce jour-là, il est reparti bien sagement. Avant cela, il m'a suppliée, me demandant avec insistance, d'un air sinistre, de revenir vivre avec lui. Il m'a menacée aussi, disant que la seule femme qu'il aimait au monde, c'était moi, que s'il me perdait, il en serait réduit cette fois à se tuer pour de bon. Enfin, quand je dis "menacée"... il parlait d'un ton morne, en souriant tristement.

— Et concrètement, il ne s'est rien passé de grave ?

— Non... À ce moment-là, rien du tout...

— Alors, ces cisailles ?

— Comment ?

— Que sont devenues ces cisailles ? Vous m'avez bien dit que vous avez failli être tuée avec, non ?

— Ah... c'est vrai, qu'est-ce que j'en ai fait ? Une chose est sûre : je les tenais de la main gauche et j'étais en train de jouer avec quand je me suis dirigée vers l'entrée... jusque-là, ma mémoire est claire. Seulement, la venue de Hanai a été un tel choc pour moi que je ne me souviens absolument pas où j'ai bien pu les laisser ensuite... Comment expliquer cela ? C'est étrange quand même, la mémoire. Jusqu'à une certaine scène, tout se déroule aussi nettement que dans un film en technicolor, et puis brusquement la pellicule casse net... Afin ne pas déranger la propriétaire de la pension – le professeur d'art floral –, je suis sortie pour parler avec Hanai, nous avons discuté en nous promenant.

— Et là, vous n'aviez plus les cisailles avec vous, bien sûr.

— Ça... J'ai beau faire, je ne sais pas, docteur !

— Faites donc un petit effort de mémoire. Tout à l'heure, vous m'avez bien dit que vous avez failli être tuée par des cisailles !

— Oui... mais je me suis trompée. Je suis sûre que dès que j'ai vu Hanai, j'ai dû trouver le moyen de les cacher quelque part. Si j'ai eu peur alors, c'est que j'étais certaine que Hanai allait s'en servir pour me tuer.

— Mais tuer quelqu'un avec des ciseaux, ce n'est pas une idée tellement courante. Les ciseaux, on les utilise plutôt pour couper que pour percer. Comme le dit le crabe dans le conte d'autrefois(24) : « Fais vite sortir tes pousses, fais vite grandir tes pousses, sinon – clic ! clac ! – je te couperai ! » C'est cela, la menace liée aux ciseaux. Donc, vous aviez peur que Hanai, avec ces cisailles, vous coupe quelque chose. Chez une femme, ce que l'on imagine pouvoir couper, en général, ce sont les cheveux, mais vous, ce n'est pas cela qui vous faisait peur.

« Les explications de Freud concernant le complexe de castration ne sont pas toujours absolument convaincantes, mais il semble bien que votre terreur n'ait pas de lien direct avec l'incident réel de ce jour-là. La honte ressentie dans votre enfance quand un garçon, baissant votre culotte, s'est moqué de vous en s'exclamant : “La perdante, elle se l'est déjà fait couper !” cette honte a brusquement rejailli face à Hanai. Mais ce que je trouve bizarre, c'est que la colère qui l'accompagnait se soit alors transformée en terreur. Du fait de ce souvenir de votre petite enfance, vous avez toujours craint d'être castrée par des ciseaux, c'est là évidemment l'une des raisons de votre haine des hommes. Mais ce qui est étrange, c'est qu'à l'égard de Hanai vous ayez éprouvé les mêmes sentiments – je veux dire : la haine et la peur qui vous prennent devant “cette chose que les hommes possèdent, et pas vous”... Parce que Hanai, lui, il est impuissant, non ? »

La réponse de Reiko révélait un autre aspect effrayant de sa personnalité : le mépris qu'elle pouvait avoir pour l'être humain.

« Eh bien non, justement : tandis que nous nous fréquentions, il a guéri de son impuissance. Et dès ce moment-là, il m'a dégoûtée jusqu'à la nausée. »

Il était très plausible en effet que Hanai, une fois guéri, se soit démené pour retrouver Reiko, femme irremplaçable à ses yeux. Mais l'on pouvait également imaginer qu'après cette guérison, son amie ait cessé de lui être indispensable, et qu'il l'ait laissée tomber pour se lancer dans le voyage aventureux de l'amour libre.

« Ne prends pas pour argent comptant tout ce que te raconte Reiko », me disait ma méfiance qui, mettant en balance les récits de ma patiente et les lois de la réalité, avait fini par ancrer en moi l'habitude de peser soigneusement à la fois les possibilités et la probabilité qu'avait un événement de se produire.

Il était parfaitement envisageable, par exemple, que Hanai ne soit plus impuissant. Mais de là à en tirer des conclusions sur ce qui s'était passé ensuite...

L'égarément de Reiko ne venait-il pas du fait qu'elle aurait été abandonnée par le jeune homme ? Mon intuition me faisait pencher pour cette hypothèse. Chez ce type de femme, l'effondrement de l'amour-propre peut avoir des conséquences redoutables. Ce que révélait, d'après moi, l'image des ciseaux, qui réapparaissait à présent de façon obsessionnelle.

Résolu à ne pas relâcher mon interrogatoire, j'ai continué mine de rien, avec un apparent détachement, à décocher mes questions.

« Qu'avez-vous ressenti lorsque Hanai s'est trouvé guéri ?

— Mais je vous l'ai déjà dit : rien d'autre que du dégoût !

— Pouvez-vous formuler plus concrètement ce que vous avez éprouvé à cet instant-là ? »

Reiko m'a répondu avec une franchise à laquelle je ne m'attendais pas :

« Voyons... Peut-être l'impression d'avoir été trahie ?...

— C'est-à-dire ?...

— Il était terriblement jaloux de moi... jaloux de cette "musique" que j'avais commencé à entendre, il me détestait à cause de ça. Mais de mon côté, j'étais sûre qu'il me serait toujours fidèle.

— Qu'entendez-vous ici par "fidélité" ?

— Je veux dire : qu'avec moi il continuerait d'être impuissant.

— Je vois. C'est donc en ce sens que vous parlez de trahison ?

— Exactement. Et puis... »

Comme elle hésitait à poursuivre, j'ai senti qu'il fallait que je l'interroge plus minutieusement sur la façon dont les choses s'étaient passées.

Voici ce qu'il est ressorti de mes questions : un soir, une grave dispute les avaient opposés, à un moment où Hanai était déjà passablement ivre. Reiko l'avait accablé d'injures mortelles, le garçon était sorti de ses gonds et, pour la première fois depuis leur rencontre, l'avait giflée. Puis c'était lui qui avait fondu en larmes. Ils s'étaient alors allongés l'un et l'autre tout habillés sur le lit, et Reiko, qui avait retrouvé son calme, s'était mise à caresser gentiment les cheveux de Hanai, qui continuait de pleurer.

Reiko baignait dans un climat d'extase indicible, mélange de tristesse, de douceur, de vide et d'apitoiement sur elle-même. C'est alors, soudain, que Hanai était devenu un homme.

Reiko, s'en apercevant, avait éprouvé un abominable dégoût, ce qui d'après elle avait transformé leur rapport de ce soir-là en « véritable viol ». Pour ma part je doute qu'un garçon venant tout juste de recouvrer ses capacités ait pu accomplir un tel acte de violence. La jeune femme ne cherchait-elle pas plutôt, en employant ce terme, à exprimer l'étendue de sa propre répulsion ? Placée devant des événements qui s'étaient effectivement produits, Reiko oscillait sans cesse entre le dégoût et le désir, et avait tendance, de ce fait, à retoucher la réalité à sa guise – cela, je l'avais déjà maintes fois constaté.

Le problème résidait plutôt dans la joie intense et sans retenue que Hanai avait, semblait-il, manifestée après l'acte lui-même. Une joie si égoïste qu'on aurait dit que pour lui, Reiko n'existait plus. Une telle réaction me paraissait incompatible avec la manière dont le garçon, considérant son amie comme l'Unique, l'aurait ensuite cherchée partout. Mais à force de la questionner à ce sujet, j'allais être confronté bien malgré moi au caractère diabolique de cette femme.

... On trouvera ci-dessous, en gros, l'histoire telle que j'ai pu la reconstituer en comblant les imprécisions du récit de Reiko. Mais évidemment, comme il s'agit de notes prises à partir de ses propos, la véracité de certains détails reste sujette à caution.

Dès que Hanai avait manifesté pour la première fois de sa vie sa puissance virile, Reiko s'était trouvée, psychologiquement parlant, dans une passe difficile. C'était à cela qu'elle faisait allusion en évoquant son « dégoût », mais ce seul mot ne suffisait pas à épuiser la complexité de ses sentiments.

Le souvenir d'Egami Ryûichi lui était aussitôt revenu à l'esprit, ainsi que celui de son acharnement à lui faire découvrir le plaisir charnel, en la harcelant encore et toujours pour qu'elle entende enfin la musique. Dorénavant, un tel souci ne semblait plus de mise puisque cette musique, elle l'avait déjà entendue. Mais ce soir-là, une évidence l'avait saisie : avec Hanai, à présent doté de sa puissance virile, jamais plus sans doute elle ne l'entendrait. Dans ce cas, il était bien possible que le garçon remplisse désormais auprès d'elle un rôle identique à celui de Ryûichi.

Cependant, autre chose l'inquiétait : et si Hanai, sûr à présent d'avoir fait sa conquête, allait passer de femme en femme et, grisé de pouvoir donner la preuve de sa virilité toute neuve, commencer une carrière de séducteur ?

Pour résumer la situation, Reiko n'avait pas envie de poursuivre plus avant, avec lui, une relation « normale ». Mais elle n'admettait pas pour autant l'idée que le garçon puisse se précipiter vers d'autres femmes. Ce qui révèle bien quel était, fondamentalement, son désir : maintenir à jamais Hanai en état d'impuissance. Si ç'avait été possible, elle aurait voulu qu'il soit, comme son fiancé et cousin, promis à une mort prochaine. Mais lui, désormais guéri, n'allait pas une seconde fois se laisser tenter par le suicide.

Cependant Reiko, que l'allégresse de Hanai avait plongée dans tous ces tourments, avait soudain changé d'attitude, et fait mine de lui accorder une liberté totale.

« Tu devrais me remercier ! Après tout, c'est moi qui t'ai guéri. De cette maladie dont personne d'autre n'avait pu te débarrasser.

— Bien sûr que je te suis reconnaissant ! De ta méchanceté inimaginable...

— En tout cas, je te conseille de ne pas crier victoire trop tôt !

— Pourquoi donc ?

— Tu le comprendras bien assez vite ! »

Le visage de Hanai s'était assombri. Reiko avait senti qu'il était inutile d'en dire plus, car déjà, le maléfice commençait à faire son effet. Et cela, grâce à cette simple

insinuation : le garçon n'était guéri qu'avec elle – avec les autres il continuerait d'être impuissant.

Il suffisait d'un coup d'œil sur le visage de Hanai pour percevoir à quel point cette insinuation l'avait effrayé. En réaction – et cela faisait évidemment partie des calculs de Reiko –, il n'allait pas manquer, ne serait-ce que par défi, de courir vers d'autres femmes.

Les choses s'étaient en effet déroulées comme prévu : Hanai, commençant soudain à jouer les maris qui ont tous les droits, et à prendre l'attitude arrogante de l'homme pour qui l'inconstance est monnaie courante, fit la cour à une femme rencontrée par hasard, et essuya avec elle la même honte que toutes celles qu'il avait connues auparavant. Il n'y a pas là de quoi s'étonner, car c'est le lot bien naturel de ceux qui traitent un peu trop à la légère les suites d'une névrose liée à l'impuissance.

On peut imaginer l'accueil que Reiko avait réservé à Hanai lorsqu'il était revenu, complètement abattu. Elle s'était refusée à lui, froidement, obstinément, jusqu'au jour où soudain elle avait pris la fuite.

À la lumière de ces faits, une conclusion s'imposait : si Hanai, face à Reiko, était tenté de jouer avec des ciseaux ou autres armes blanches, il y avait de quoi le comprendre, en un sens. Car c'était elle qui avait forgé de toutes pièces cette situation périlleuse.

Mais qu'est-ce qui avait pu pousser la jeune femme à bâtir ainsi une situation basée sur le malheur et sur le drame ?

Je sentais le moment venu de laisser de nouveau Reiko associer librement les idées et les images.

Je l'ai fait allonger sur le divan et, étalant mon bloc-notes sur le bureau, hors de son champ visuel, j'ai attendu, dans cette vague obscurité qui me comblait, qu'elle commence à raconter spontanément ce qui lui venait à l'esprit.

Il était là, cet instant espéré depuis si longtemps, elle se présentait enfin, l'occasion à laquelle je m'étais préparé, l'occasion d'attraper enfin dans la pénombre la queue de la belle renarde blanche ! De toutes les figures de Reiko, c'est celle-ci qui correspond le mieux à sa vraie nature, pensais-je, dissimulant au fond de moi une impétueuse rêverie qui outrepassait largement, il faut bien le reconnaître, les bornes du métier d'analyste.

Au fil du temps, ce cabinet était devenu pour Reiko la véritable patrie du cœur, l'unique havre de paix, et peut-être en était-il de même pour moi qui pourtant, à force d'être abusé par elle, aurais dû me sentir en position de victime. Nous étions là en tête à tête, dans cette pièce bien fermée à clé, complètement coupés du monde extérieur : animation nocturne de la ville, mots d'amour et cris de dispute, enseignes lumineuses, danses frénétiques sur des airs de surf, clins d'œil au bord de la chaussée, filles des rues, bourse plate des jeunes gens désargentés, lunettes de soleil que l'on porte même la nuit, dernière séance des films en exclusivité, vitrines des bijouteries tôt fermées avec l'alignement de leurs présentoirs vides, grincements feutrés des voitures sur la chaussée, écho des travaux dans le métro... et ainsi isolés de toute l'agitation du monde des hommes, nos deux cœurs se trouvaient en contact, et c'était peut-être là la concrétisation de la cité idéale, si improbable sur cette terre.

J'avais en moi l'orgueil de qui n'a plus rien à perdre, ainsi qu'un sentiment de mépris à l'égard de tous les hommes, persuadé que j'étais de connaître Reiko infiniment mieux que ceux qui avaient connu son corps de la façon la plus intime. Eux pouvaient bien visiter les moindres replis de ce corps, goûter les moindres recoins de cette peau magnifique, jamais ils ne parviendraient comme moi au tréfonds d'elle-même, jamais ils n'accèderaient à ses frissons, à sa jouissance la plus secrète. D'ailleurs, les faits valent mieux que tous les discours : à preuve, Egami Ryûichi. Et le fiancé de Reiko, que la mort avait emporté. Et plus encore le dernier en date, le jeune Hanai.

Un corps de femme, à bien des égards, ressemble à une grande ville. Surtout quand celle-ci brille de tous ses feux dans la nuit. Chaque fois que je rentre des États-Unis et qu'au-dessus de l'aéroport de Haneda je contemple, du ciel nocturne, cette métropole disgracieuse qu'est Tôkyô, s'impose à moi l'image d'une femme étendue, l'air langoureux : sur son corps perlent, scintillantes, des gouttes de sueur...

J'avais beau faire, c'était ainsi que je voyais Reiko, allongée à cet instant devant moi. Son être recelait toutes les vertus et tous les vices. Un homme ou un autre pouvait sans doute le sonder en partie. Mais finalement, il n'en connaîtrait jamais la totalité, ni le

véritable secret. De ce point de vue, je me trouvais comme dans le quartier général d'un service d'espionnage qui aurait détenu l'ensemble des données relatives à cette ville.

« Allez-y, dites sans contrainte tout ce qui vous passe par la tête ! » L'ayant ainsi encouragée, j'ai planté mon crayon bien aiguisé sur la page de mon bloc-notes.

« Encore des ciseaux... Ce sont forcément des ciseaux qui apparaissent.

« Je crois que j'ai toujours cherché "des ciseaux qui joueraient de la musique", mais où trouver une chose pareille ?

« J'ai l'impression que ça doit avoir un rapport quelconque avec la mort, d'ailleurs il m'arrive de penser que les ciseaux c'est peut-être, sous un déguisement, la faux de la Mort.

« Jusqu'à présent je ne vous en ai jamais parlé, mais quand j'étais petite, alors que je prenais mon bain avec mon père, j'ai été fort impressionnée par son sexe. Je suis sûre que cela se situe avant l'épisode que je vous ai raconté au début, celui où les camarades de mon cousin m'ont menacée de façon enfantine avec des ciseaux. Ce sexe m'a semblé énorme, on aurait dit un fruit mûr, tout noir, ça m'a fait une impression sinistre, innommable. Du coup c'est devenu une préoccupation terrible, je me demandais comment mon père, quand il était habillé, pouvait bien s'arranger avec ça, pour moi c'était vraiment étrange. Parce que le corps des femmes ne comportait rien d'aussi encombrant.

« Voilà, ça me revient ! Comment est-ce que j'ai fait pour oublier ce souvenir jusqu'à présent ?

« À cette époque, en jouant avec une paire de ciseaux, je m'étais dit : "C'est sûrement une petite fille." Simplement parce qu'en les ouvrant plusieurs fois, j'avais vu qu'ils n'avaient rien à l'entrejambe. Mais sentant que je me ferais gronder si j'en parlais aux grandes personnes, j'avais gardé le silence sur cette découverte. Quand j'étais seule, je nouais un ruban rouge à un de leurs anneaux, et je leur parlais. Je les avais nommés "Cisabelle".

« *"Alors, ma petite Cisabelle, comment ça va ?*

« *Qu'est-ce que tu as attrapé aujourd'hui, qu'est-ce que tu as coupé ? Du papier pour faire des pliages ?*

« *Du papier bleu ? Du papier blanc ? Du violet ? Du jaune ? Ou bien du vert ?*

« *Est-ce que le papier t'as obéi ?*

« *Est-ce qu'il s'est laissé gentiment découper ?*

« *Vraiment, tu as de la chance ! Quand la petite Cisabelle, avec son ruban rouge, fait des grands sourires*

« *Tout le monde est content de se laisser couper*

« J'inventais, comme ça, des sortes de chansons pour enfants que je me fredonnais de temps en temps.

« Une fois, mon père m'a grondée, me disant qu'il ne fallait pas jouer avec des ciseaux. Moi, j'ai pensé qu'il devait avoir peur. Et si un jour je l'attrapais, mon papa, avec

Cisabelle ? Mais aussitôt je me suis dit en tremblant : “Voyons, ça ne se fait pas de couper son père !”

« À présent, je sais bien que c’est le tabou de l’inceste qui s’était transformé ainsi en peur de “couper”, peur aussi de l’interdiction qui en découlait. Le seul qu’il ne fallait surtout pas couper, c’était mon père. En revanche, j’avais le droit de m’attaquer à n’importe quel autre homme, pourvu que je n’éprouve pas pour lui un amour assez fort pour remplacer celui que je vouais à mon père. C’était peut-être ma façon de ressentir les choses.

« L’envie du pénis particulièrement marquée durant ma petite enfance, et le complexe de castration qui s’est manifesté au cours des jeux avec mon cousin et ses camarades ont évidemment la même origine – cela, je suis tout à fait capable de le comprendre. Le jour où les ciseaux commencent à aimer vraiment, ils doivent renoncer à être des ciseaux. Car malgré leur fonction, qui est de couper, ils ne peuvent pas couper le père, objet du véritable amour... Très petite encore, il m’a fallu affronter cette contradiction.

« En ce qui concerne Hanai et mon fiancé agonisant, l’image que j’avais d’eux était sans doute celle d’hommes “déjà coupés”. Par conséquent, je n’avais plus besoin de le faire.

« Alors, quand Hanai a retrouvé ses capacités, j’ai senti la haine naître en moi, et j’ai pensé qu’il fallait absolument que ce soit moi qui le coupe. Au fond de mon cœur, je souhaitais qu’il se suicide. Ah, c’est effrayant, docteur ! J’ai désiré sa mort.

— Très bien, j’ai compris », ai-je dit, interrompant Reiko un instant, et je l’ai observée.

Dans les débuts de cette analyse, j’avais perçu chez la jeune femme une imago paternelle plutôt terne et un complexe d’Électre peu marqué, mais à la lumière de la confession qu’elle venait de me faire, je devais en conclure que je m’étais trompé. Pourtant, l’interprétation si cohérente, si rationnelle de Reiko ne me satisfaisait guère : il était fort possible qu’en mettant enfin sur le tapis sa relation avec son père, elle se soit ingéniée à me convaincre à l’aide d’un appât psychanalytique.

Quoi qu’il en soit, j’ai décidé de la laisser poursuivre librement ses associations.

« Allez-y, je vous en prie, continuez...

— Oui... et quand je dis que Hanai a voulu me tuer avec des cisailles, il s’agit peut-être d’un désir fantasmatique de ma part, celui d’être châtiée pour mes sentiments criminels. Il est venu me voir chez cette femme professeur d’art floral, ça c’est vrai, mais il n’aurait pas eu le courage de passer à l’acte, ce n’est pas dans sa nature. »

Tout en prêtant l’oreille à ce flot de paroles bien lisses, je m’employais à relire mes notes des séances précédentes. Bientôt, cela n’a plus fait aucun doute pour moi : l’objectif de Reiko, en évoquant ce père dont elle ne m’avait pas parlé une seule fois jusqu’alors, était évidemment de me donner le change, de dissimuler où elle voulait vraiment en venir.

Je l’ai écoutée sans mot dire puis, comme si je pointais un bistouri vers elle, je l’ai subitement attaquée en ces termes : « Ces derniers temps, vous avez retrouvé ce frère aîné disparu sans laisser de trace, c’est bien cela ?... »

Jamais je n'avais vu un choc marquer de façon aussi effrayante un visage humain.

Reiko, dans un soubresaut, a levé la tête, en un instant j'ai vu le sang désert ses pommettes, ses yeux s'écarter, ses joues se creuser, ses lèvres se crispent : on aurait dit que son visage, se métamorphosant d'un coup, devenait celui d'une autre – celui d'une vieille femme à l'article de la mort.

Devant l'effet si dramatique d'une question dictée par une simple intuition et posée au petit bonheur la chance, je suis resté plus qu'elle encore frappé de stupeur.

« Mais comment... comment pouvez-vous être au courant, docteur ?

— Comment, comment... je le sais, voilà tout ! Pourquoi m'avoir caché cela ?

— C'est que... c'est que... c'est tellement épouvantable !

— Écoutez, ici, personne ne peut vous entendre. Et vous pouvez être sûre que je garderai le secret. Qu'est-ce qui vous terrorise donc à ce point ?

— C'est que... c'est trop... non, docteur, c'est vraiment impossible ! Ne me forcez pas à dire une chose aussi terrible !

— Faites un petit effort, voyons... C'est là que se trouvent toutes les causes de votre maladie. Si vous n'arrivez pas à résoudre cela, rien ne pourra s'améliorer. On n'est pas à la police, ici. Quand bien même vous auriez commis un acte criminel aux yeux de la loi, je garderais le secret. D'ailleurs, il y a quelque temps, n'avez-vous pas été la première à dire, très clairement, que c'est à partir de là que les choses ont commencé, que c'est le problème avec votre frère qui est à l'origine de tout ? Il faut absolument aller au bout de cette histoire. Vous m'entendez ? Vous allez parler calmement ! ai-je lancé d'un seul trait, accentuant l'offensive. Allons, dites-le maintenant ! La guérison de Hanai et le reste, ce sont des mensonges, n'est-ce pas ? »

Reiko, la tête baissée, a répondu d'une voix à peine audible : « Oui, effectivement. Pardonnez-moi.

— Et toutes les péripéties liées à cette histoire d'impuissance, vous les avez inventées aussi ?

— Oui. »

Voilà qui résolvait parfaitement une contradiction de ce récit : pourquoi Hanai, tout en sachant très bien que Reiko avait fugué, n'était jamais venu me demander des renseignements à ce sujet. En fait, il était bien plus logique de penser que c'était le jeune homme, blessé d'avoir vu Reiko grisée par la « musique », qui avait pris la décision de disparaître après m'avoir rendu visite. Comment n'avais-je pas prêté d'emblée attention à ce détail ?

« Donc, quand vous disiez que vous étiez poursuivie et menacée par Hanai, c'était également un mensonge ?

— Oui.

— Et quand vous prétendiez vouloir lui échapper en allant vous réfugier chez Ryûichi ?

...

— Aussi.

— L'homme qui vous poursuivait, c'était bien votre frère, n'est-ce pas... »

En signe d'acquiescement, Reiko a levé vers moi des yeux embués de larmes.

Dans cette victoire de mon intuition s'était pourtant glissée une erreur, une seule.

Ce n'était pas tout récemment que Reiko avait retrouvé son frère : *ces retrouvailles dataient en fait d'avant sa rencontre avec Ryûichi.*

Le récit qui va suivre dévoilera une vérité des plus sinistres. Quand Reiko logeait encore à la pension de l'Université S., un visiteur avait demandé à la voir. En descendant le rejoindre, quelle n'avait pas été sa surprise de reconnaître ce frère dont on avait perdu la trace !

Il avait vraiment l'air d'un *yakuza*(25), et rien en lui – ni ses regards en dessous, ni son rire sans chaleur – ne rappelait le garçon d'autrefois.

« Ça alors, toi ici ! » Après cette exclamation, Reiko avait été pendant un moment incapable d'en dire plus.

Son frère, commençant à parler par bribes, l'avait d'abord mise en garde : elle ne devait surtout pas informer sa famille de cette rencontre, car il menait dans la capitale une vie qu'il n'avait pas tellement envie d'étaler au grand jour. Lui-même avait appris par ouï-dire qu'elle se trouvait à Tôkyô pour des études universitaires, et son désir de la revoir était si fort qu'il l'avait poussé à lui rendre visite.

Reiko lui avait promis de le retrouver en ville quelques jours plus tard. Comme il lui avait fait sentir qu'il était dans le besoin, au moment où il s'en allait elle lui avait glissé un peu d'argent de poche.

La jeune fille avait bien perçu la gravité de cette rencontre, mais son côté sentimental reprenant aussitôt le dessus, elle s'était décidée à respecter à la lettre l'injonction de son frère, en ne disant rien à ses parents. Cette nuit-là, sous le coup de l'émotion, elle n'avait pu dormir.

Quelques jours plus tard, ils s'étaient retrouvés à Ginza, et d'un commun accord ils étaient allés au cinéma, puis avaient dîné ensemble – cela, aux frais de Reiko. Sous la tenue et le langage relâchés de son frère, elle retrouvait parfois le reflet de ce qu'il avait été autrefois, et elle en éprouvait un grand bonheur. Quand il lui avait proposé d'aller passer un moment avec lui dans le studio où il habitait provisoirement, elle avait donc accepté avec joie.

Il s'agissait d'un petit immeuble proche de Shinjuku-hya-kuninchô(26), et à première vue tout dans ce logement – le lit, l'électrophone, l'étagère où s'alignaient les alcools occidentaux – reflétait une existence plutôt rangée. À peine entré dans la pièce son frère, qui aimait la propreté depuis toujours, avait ôté sa veste et, s'en servant pour donner des coups violents sur l'étagère et le dessus de lit, s'était écrié : « Et merde ! Tout pour la frime ici, le ménage, connais pas ! » Son geste, au lieu de disperser la poussière, en avait soulevé de véritables nuages.

Reiko savait déjà que c'était une femme qui possédait ce logement, mais à présent elle pouvait deviner, à travers l'attitude excessive de son frère, à quelle triste situation il était réduit.

Malgré ses joues rasées de près, et ses cheveux bien plaqués sur le crâne, il émanait de toute sa personne quelque chose de sale. Même à Reiko, il avait une façon de sourire d'un sourire de façade qu'elle n'aimait guère. Elle avait assez d'indulgence à son égard pour comprendre une telle métamorphose, mais elle sentait de son côté à lui comme une barrière qui lui interdisait d'approcher.

« Comment expliquer cela ? se demandait-elle. Alors qu'il reste pour moi ce frère que j'ai tant chéri – même si à présent il est tombé bien bas... »

Reiko, cela mérite d'être remarqué, n'exerçait pratiquement aucun jugement moral sur la manière dont vivait son frère. Dans le fond, qu'un homme comme lui, aux airs de yakuza, l'ait entraînée dans un immeuble miteux – situation fréquente dans les romans et dans les films – la divertissait plutôt, et l'idée qu'elle pouvait s'amuser de tout cela justement parce que l'homme en question était son frère ne lui déplaisait pas non plus.

Sur ces entrefaites, la propriétaire de l'appartement était arrivée, et les choses avaient changé du tout au tout.

C'était une femme à l'allure peu discrète, au maquillage agressif, une entraîneuse de bar, visiblement. Et comme le frère lui présentait Reiko en disant qu'il s'agissait de sa jeune sœur, l'histoire avait pris une tournure imprévue.

La femme, le visage blême d'avoir trop bu, avait ricané à cette phrase de présentation, faisant sentir d'emblée, de façon ostentatoire, qu'elle ne croyait pas un mot de tout cela. Elle avait reproché à l'homme, avec une ironie douce-reuse, d'avoir profité de son absence pour introduire une fille dans la maison, puis avait lancé en haussant le ton : « T'as quand même du culot de dire que c'est ta sœur ! » Tous deux s'étaient mis alors à échanger des injures si intolérables que Reiko, n'y tenant plus, s'était levée pour s'en aller, mais la femme avait tout fait pour l'en empêcher. Sortant une bouteille d'alcool, elle l'avait forcée à en prendre un verre, tandis que le frère, désarmé, se soûlait comme un malheureux. La femme et lui, se regardant en chiens de faïence, s'étaient laissés aller à une véritable beuverie.

« Bon, tu tiens absolument à ce que ça soit ta sœur ? Admettons. Dans ce cas, y a rien entre vous, j'imagine. Si tu t'obstines à la faire passer pour ta sœur, on n'a qu'à s'enfermer ici tous les trois : moi, je suis prête à soutenir un siège pendant au moins dix jours ! Et si c'est encore ta sœur, ça devrait te faire ni chaud ni froid, puisque t'auras même pas envie de la toucher.

— Ni chaud ni froid, c'est sûr ! » avait répondu le frère de Reiko, mais son regard, chargé de colère, étincelait d'une lueur inquiétante.

« Si c'est ta sœur, y a pas de raison qu'elle t'excite, répétait inlassablement la femme. Eh bien, je vais d'abord vérifier de mes propres yeux qu'elle t'excite pas, et puis je la laisserai s'en aller. Mais c'est pas demain la veille... »

À mesure qu'ils se soûlaient, leur dispute se faisait plus virulente encore, et Reiko finissait par ne plus savoir depuis quand elle écoutait cet interminable ressassement à deux

sur le même thème.

« Si c'est ta sœur, elle te fait pas bicher, d'accord ? Mais tu crois vraiment que des raisonnements aussi fumeux, ça suffit à prouver qu'elle est ta sœur ? Où elle est la preuve, d'abord ? Sauf si tu te trimballes en permanence avec sur toi un extrait d'acte d'état civil...

— Y a aucun moyen de le prouver, évidemment. Mais n'empêche que c'est ma sœur, qu'est-ce que tu veux que je te dise !

— Si y a pas moyen de le prouver, comment tu vas faire pour que je sois sûre que c'est ta sœur ? Faut pas rêver, quand même ! Par contre, si tu veux me prouver que "c'est pas ta sœur", alors là, c'est facile : t'as qu'à coucher avec elle devant moi !

— Ça alors ! Si on couche ensemble, ça voudra dire que c'est pas ma sœur ?

— Ben oui ! On n'est pas des bêtes, quand même !

— Et avec ça, comment que tu sauras que c'est pas ma sœur ? Même si on couche ensemble, une sœur, ça reste une sœur !

— Tiens, elle est drôle celle-là ! Et du coup, j'aurai même plus de raison de râler. Je suis en pétard parce que vous me débitez des mensonges cousus de fil blanc, mais si on va jusque-là, ça voudra dire que les gens honnêtes, c'est vous, et l'imbécile, moi, avec ma colère. *Même si on couche ensemble, une sœur, ça reste une sœur*, vraiment ? Ah, on peut dire qu'ils en prennent à leur aise, ces deux-là !

— Je te répète qu'on est frère et sœur, un point c'est tout ! Qu'est-ce que les aises viennent faire là-dedans ? Allez, dis-le ! Tu voudrais absolument qu'elle soit ma poule plutôt que ma sœur, hein ! C'est bien ça ? Eh ben, tu vas voir : on va faire comme t'as envie ! Mais ça changera rien au fait que ma sœur est ma sœur, et qui y a aucun moyen de le prouver. »

Leur dispute était sinistre, aussi lugubre que leur façon de se soûler : on aurait dit qu'ils s'enfonçaient à plaisir. Reiko trouvait surprenant que son frère ne lève pas la main sur la femme. À mesure qu'elle les écoutait, elle avait l'impression que l'un et l'autre débattaient de la question la plus sombre, la plus fondamentale de l'humanité. La femme se raillait du fait que rien, sinon un document administratif, ne pouvait prouver le lien de parenté entre le frère et la sœur, et elle le faisait de façon infiniment mordante. Plutôt que cette histoire de parenté, qu'elle prenait pour un grossier mensonge, elle préférait croire, apparemment, à la réalité d'un rapport physique entre deux personnes. En même temps, elle semblait s'attaquer indirectement, avec une inlassable obstination, à la fragilité de sa liaison avec le frère de Reiko. Plus sa jalousie s'avivait, plus elle se montrait décidée à poursuivre le combat pied à pied. Et comme elle n'avait pas l'air d'être du genre à laisser passer ce qu'elle considérait comme une duperie, elle voulait obtenir à tout prix des preuves tangibles.

« Ce que je déteste chez toi, c'est ta façon de penser que les femmes, on peut les avoir avec des bobards. Tu crois quand même pas que tu vas t'en tirer avec des grands airs innocents et des "c'est ma sœur, c'est ma sœur" ? D'ailleurs il suffit de regarder vos têtes : y a pas un brin de ressemblance entre vous !

— Bon, alors tu veux qu'on fasse quoi ? » Malgré les veines qui saillaient sur son front, le frère de Reiko était étrangement calme. « Une belle partie de jambes en l'air avec elle, devant toi, c'est ça que tu veux ?

— Et comment ! Parce que là au moins, cette histoire de sœur, elle va pas tenir le coup !

— Et si elle tient le coup quand même, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— J'irai pas plus loin, parce que autrement y a plus de limites au doute.

— Dans ce cas, t'aurais mieux fait de laisser tomber dès le début tes soupçons ridicules, et de croire que c'est ma sœur !

— Sûrement pas ! Moi, je déteste les faux-culs !

— Eh ben tu vas voir ce que tu vas voir ! »

Reiko sentait bien que le dialogue, tout en s'enlisant, prenait une tournure menaçante. Depuis un moment, comme pour se protéger, elle s'était blottie derrière son frère. Or, à sa grande surprise, celui-ci, en même temps qu'il prononçait son « eh ben tu vas voir ! », s'était retourné et avait subitement allongé le bras vers elle. Avant d'avoir pu se dérober, elle était déjà prisonnière de son étreinte, et recevait un baiser interminable, à couper le souffle. Baiser dégradant, horrible, et pourtant d'une douceur si ineffable qu'elle en était restée un instant éblouie.

« Pas comme ça ! Pas comme ça ! » s'écriait la femme, tandis qu'un rire déformait ses lèvres maquillées de rouge sombre.

« C'est pas suffisant du tout ! Même un frère et une sœur, ça se bécote parfois comme ça, pour rire. En somme, vous faites une jolie famille, tous les deux ! Faux-jetons jusqu'au bout ! Qui serait assez bête pour vous croire ? »

L'ivresse entraînait évidemment pour une grande part dans une telle incohérence, mais cette dispute née de la jalousie avait fini par prendre l'allure d'un combat entre deux obstinations contraires : apparemment la femme, ayant changé de rôle – mais quand ? – soutenait à présent que Reiko était vraiment la sœur de son amant, tandis que lui, tournant également casaque, en était à nier ce lien de parenté.

Reiko, peu habituée à boire, souffrait d'une migraine qui lui vrillait le crâne, et ne savait plus très bien où elle était : elle se croyait transportée sur une petite scène de théâtre, enserrée, comme en un étau, dans un faisceau de lumière vive. C'est dire à quel point tout lui paraissait irréel.

« Plus que ça ! Plus que ça ! Là t'es encore trop fraternel, sale menteur ! » braillait la femme en cognant son verre contre la table.

Reiko, entre rêve et réalité, avait senti les mains de son frère qui ouvraient son corsage, senti aussi ses dents qui lui mordillaient le bout des seins. « Plus que ça ! Plus que ça ! » Elle entendait résonner au loin la voix criarde de la femme. Puis le corps de son frère ivre, aussi brûlant qu'un tison, s'était abattu sur le sien.

... Je crois nécessaire d'avouer qu'à ce stade du récit, j'ai senti naître en moi une déception de nature égoïste : celle d'être soudain mis de façon surprenante – alors même que je pensais être parvenu à sonder les zones obscures du subconscient de Reiko – en face d'un événement réel dénué de subtilité et de mystère. Au premier abord, il n'y avait là aucune trace de psychologie ou de réflexion : comment y voir autre chose qu'un acte bestial, attisé par l'ivresse et le désespoir ?

Impossible bien sûr d'affirmer pour autant qu'il s'agissait d'un acte impulsif. Quelles que soient les circonstances dans lesquelles un homme se trouve placé, ce n'est pas sur une simple impulsion qu'il va pouvoir passer à l'acte pour commettre un viol en présence d'un tiers sur la personne de sa propre sœur. En creusant un peu dans le psychisme du frère de Reiko, on y découvrirait sans doute un amour tordu, empreint de masochisme, pour la jeune femme, un amour qui avait soudain viré à l'agressivité une fois que l'homme avait dévoilé à sa sœur les moindres recoins de sa vie misérable et dépravée. En somme, cet acte était peut-être aussi une forme de vengeance à l'égard de lui-même.

L'« analyse existentielle » (*Daseinanalyse*), théorie de psychopathologie fondée par Binswanger, m'est alors revenue à l'esprit. Même si elle s'inspire de l'ontologie existentialiste d'un Heidegger ou d'un Jaspers, fondamentalement cette théorie, en tant que réaction à certains aspects de la psychanalyse classique (la manière qu'a celle-ci d'aller à l'encontre de notre expérience de l'amour, ou encore la prédominance de ses préjugés positivistes), n'est autre qu'une tentative scientifique pour donner une nouvelle vision de l'être humain, en revenant avec simplicité à la profondeur de ce vécu amoureux que chacun d'entre nous connaît. Car quoi qu'on puisse en dire, l'éclair que l'amour fait briller dans le cœur de l'homme, et le pan de ciel bleu qu'il y jette par intermittence dans la nuit, nous les connaissons, nous les avons vus.

Dans cette perspective, même si l'acte bestial commis par le frère de Reiko ne s'apparentait en rien à un acte d'amour (au sens que l'on donne d'ordinaire à ce terme), la jeune femme avait pu entrevoir au sein de cette situation horrible et dégradante le pâle reflet d'une « unité entre le Moi et son rapport au monde ». Dans la mesure où tout cela s'était déroulé de façon lamentable et dérisoire, Reiko avait sans doute d'autant mieux perçu, à un double niveau – conscient et inconscient –, que le rêve d'amour caressé depuis si longtemps à l'égard de son frère n'aurait pu se réaliser à un autre moment.

J'aimerais que l'on se souvienne ici de la remarque figurant au début de ces notes, et que je demandais au lecteur de graver définitivement dans son esprit : la règle selon laquelle « dans le monde du sexe, la notion de “bonheur unique, valable pour tous”, n'existe pas ».

Je ne veux pas dire par là que Reiko avait découvert, au fond de l'humiliation et de l'effroi, la plus suave des voluptés. Car même après cela on ne percevait guère chez elle de signes évidents de masochisme. Simplement, il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'elle ait

senti, derrière cet acte si éloigné de la norme, une poignante tendresse de la part de son frère. Dans son enfance, c'étaient les caresses de ce frère qui l'avaient initiée au plaisir. À partir de là, tout s'était mis secrètement en place au fond d'elle pour la préparer à accueillir un acte innommable, qui ne peut s'accomplir qu'en transgressant les lois du monde des hommes. Acte profondément illicite, et donc irréalisable autrement que dans des circonstances illicites ; acte dont la nature, de l'ordre du cauchemar, ne peut se manifester que dans les tourments de la fièvre.

Reiko et son frère étaient conscients l'un comme l'autre de l'impossibilité de cet amour. Seule la mort, ou quelque farce monstrueuse, pouvait lui permettre de s'accomplir. Par conséquent Reiko elle-même, passant outre cette vertu qu'on attend d'une vraie jeune fille, avait dû obscurément se préparer à l'idée qu'étant amenée, tôt ou tard, à atteindre cet accomplissement, elle ne reculerait devant aucune turpitude pour y parvenir.

Vu sous un certain angle cet acte, par son excès même, avait dépassé l'obscénité pour prendre la dimension d'une cérémonie sacrée. Reiko, ce soir-là, avait certainement perçu, à travers les brutalités qu'elle subissait, ce qui se cache dans la sexualité humaine et dans la tendresse de l'amour, et en constitue l'un des fondements : son inviolable sacralité.

... Quand on en arrive à ce stade, on est déjà très loin du cadre de la psychanalyse. Mais à l'instant où j'ai compris que là résidaient les causes de la frigidité et de l'hystérie de Reiko, je n'ai pu me défendre de l'impression que chaque mensonge, même le plus futile, laisse entrevoir des problèmes terribles, inhérents à la nature humaine. On peut prédire avec une quasi-certitude, à quiconque ferait une expérience analogue à celle de Reiko, les mêmes mésaventures qu'elle, ensuite, sur le chemin de la vie.

En fait, le sacré et l'obscénité portée à son comble se ressemblent en ce sens qu'ils sont l'un et l'autre « intouchables ». Le lecteur comprendra tout à l'heure de quelle façon la sensation d'avilissement incommensurable éprouvée par Reiko s'était bientôt muée en souvenir de sainteté.

Comment s'y était-elle prise pour s'enfuir de l'appartement de son frère et de sa maîtresse ? Elle se le rappelait à peine.

La pension de jeunes filles de l'Université S. se composait de chambres que les étudiantes partageaient à deux. La compagne de Reiko, quand elle avait vue celle-ci arriver, blême et tenant à peine debout, juste avant la fermeture des portes, avait voulu dans un élan de gentillesse prendre soin d'elle. Reiko l'ayant repoussée sans ménagement, elle s'était vengée délicatement, de manière très féminine : « Figure-toi que j'en ai appris de belles, aujourd'hui : on dirait bien que la surveillante t'a à l'œil ! Quand j'ai entendu ce ragot, ça m'a mise hors de moi ! Il paraîtrait que ce "frère aîné" qui est venu te rendre visite l'autre jour n'a rien à voir avec ton frère, que c'est ton petit ami en réalité, et un yakuza, en plus. Et tu sais ce qu'elle raconte, cette vieille fille ? Que ça pose un gros problème sur le plan éducatif, qu'il est hors de question de fermer les yeux là-dessus, d'autant plus que l'Université S. accueille des demoiselles de bonne famille... bref, elle a l'air vraiment en rogne. C'est effarant une chose pareille, on se croirait revenu avant la guerre ! »

Inutile de dire combien Reiko, dans l'état où elle se trouvait, avait pu être blessée par ces paroles.

Elle pensait ne pas pouvoir dormir cette nuit-là, et pourtant elle avait glissé immédiatement dans un sommeil agité, entrecoupé de brusques réveils, et n'avait cessé d'être tourmentée par des rêves affreux. Le lendemain matin, souffrant de migraine, elle n'avait eu aucune envie de se rendre à l'université, mais rester se reposer à la pension risquait d'éveiller les soupçons de la surveillante. Angoissée en outre à l'idée que son frère pouvait venir lui demander pardon pour la veille, elle s'était donc forcée à aller aux cours, mais n'en avait rien retenu.

C'était juste la période qui précède les examens de fin d'études. Reiko, tenaillée à la fois par la peur et le vague espoir de voir son frère réapparaître à la pension, passait son temps à étudier. Un jour enfin, cédant à la tentation, elle avait retrouvé de mémoire l'immeuble où il habitait : ce fut pour s'entendre dire que la femme et lui ne logeaient plus là.

Mais pourquoi donc ne venait-il pas la voir ? Cet inexplicable silence la rendait perplexe. À présent qu'elle n'avait aucune chance de découvrir sa nouvelle adresse, elle sentait renaître cette étrange adoration qui l'entraînait vers lui.

C'est ainsi que le souvenir de cette soirée atroce s'était peu à peu transformé : Reiko avait beau s'interdire et s'interdire encore de l'évoquer, il occupait entièrement son esprit, sa pensée l'y ramenait toujours, si bien qu'au fil du temps, afin de balayer ce qu'il avait d'impur et de trouver la délivrance, elle avait cherché à sa manière à l'embellir, à le sublimer. Elle avait choisi de le considérer comme une chimère. Mais alors ce ne pouvait en aucun cas être un scénario outrancier, dans lequel le mauvais garçon viole sa jeune sœur au terme d'une querelle d'ivrognes avec une entraîneuse de bar très vulgaire : il fallait transmuier ce souvenir en vision symbolique et sacrée.

Dans cette vision, le frère de Reiko était l'officiant et elle, la jeune vestale sans tache (même si j'ai dit précédemment qu'en réalité elle n'était plus vierge). Mais s'ils n'avaient été que tous les deux, la cérémonie sainte et néanmoins horrible qui allait avoir lieu n'aurait pu se dérouler : pour s'accomplir, il lui fallait absolument le regard implacable d'un témoin oculaire. La maîtresse de son frère, l'entraîneuse de bar à la voix éraillée et populacière, était investie de ce rôle, et incarnait tous les interdits, les reproches et les provocations de la société.

Enfin, la pièce du logement exigü où tout s'était joué avait pris par degrés, aux yeux de Reiko, l'allure d'un sanctuaire au fond d'un petit temple, un sanctuaire où pénétrait, venue d'on ne savait où, une mystérieuse lumière qui mettait les trois personnages en relief.

Le dessein du frère de Reiko, en faisant de la femme qui l'entretenait le témoin de cette scène, était de lui donner à voir – à elle qui se débattait avec la banale jalousie des couples ordinaires – une autre dimension de la sexualité : celle qui, dépassant de loin le sens commun, relève du domaine du sacré. Quant à Reiko, même si elle se refusait d'abord à lui, inconsciemment elle avait percé à jour le projet formé par son frère dans les brumes de son ivresse, et elle y adhérait. Quand la main de celui-ci s'était posée sur sa jupe, elle avait fermé les yeux très fort, et respiré l'odeur juvénile du corps de ce frère, qu'elle avait toujours senti si proche malgré la grande distance qui les avait longtemps séparés.

La femme-témoin, qui incarnait donc la société, observait cette scène d'un œil mauvais. Tandis qu'elle s'apprêtait à triompher au moment où le frère allait violenter Reiko, soudain tout s'effondrait en elle, et une intuition se faisait jour : « Ce couple qui va s'aimer ici, sous mes yeux, c'est vraiment un frère et une sœur. » Son corps de débauchée était pris de frissons d'effroi. Elle tendait précipitamment la main pour les retenir. Mais déjà le monde des autres s'anéantissait dans le regard de Reiko et de son frère qui, laissant ici-bas la femme-témoin, chaviraient dans un abîme sans fond. La femme y plongeait le regard et, prise de vertige, restait pétrifiée. Il était trop tard désormais, elle le sentait bien, pour les arrêter...

Il s'agissait d'un miracle, qui ne peut se produire que dans la pâle clarté d'un sanctuaire. Même si la femme-témoin, regagnant notre société, le racontait autour d'elle, il n'était pas de l'ordre des choses crédibles. Cette femme, placée entre le monde des prodiges et celui de la banalité, était donc condamnée désormais à la solitude. Mais elle avait joué un rôle essentiel. Qu'importait que personne ne la crût, qu'elle-même n'en crût pas ses yeux : pour advenir, le miracle exige un témoin.

Après cela, le monde avait perdu tout intérêt aux yeux de Reiko. Raisonnablement, elle pouvait supposer que son frère, mourant de honte à l'idée d'avoir commis un tel acte, se cachait quelque part à Tôkyô. De ce fait, il n'était plus question pour elle de quitter la capitale. Car si elle rentrait au pays et se résignait à s'y marier, elle perdrait à jamais l'occasion de le revoir. En revanche, tant qu'elle resterait à Tôkyô, peut-être resurgirait-il un jour, avili, devant elle, avec la fraîcheur d'une apparition divine.

Pour moi, une question restait encore en suspens : que symbolisaient les ciseaux, si souvent apparus au cours de cette analyse, comme pour suggérer quelque chose d'essentiel ? Là encore, j'étais bien décidé à ne pas relâcher mon interrogatoire.

Ethnologiquement parlant, les ciseaux, que les femmes utilisent pour des travaux de couture, étaient considérés autrefois comme le symbole de la féminité, tout simplement. Ceci ressort de façon très claire, entre autres, de l'ouvrage d'un spécialiste que j'ai pu lire à ce sujet : dans le sanctuaire shintô d'Arahabaki, situé dans la ville de Tagajô, non loin de Shiogama(27), on vénère dans le temple des hommes un symbole phallique, tandis que dans celui des femmes est exposée une paire de ciseaux.

Je venais enfin de comprendre pourquoi Reiko avait sans cesse recouru à ce symbole : à travers lui, elle cherchait à me faire deviner l'ultime vérité. Cette manière allusive de procéder n'était pas entièrement dictée, bien sûr, par une intention claire, mais il ne s'agissait pas non plus d'un mécanisme aveugle. Ce point, particulièrement intéressant, me pousse à dire que la psychanalyse a fait là, au moins en ce qui concerne le cas Reiko, une découverte que l'on pourrait résumer ainsi : *un tempérament très marqué par l'hystérie n'est pas simplement mené, de façon passive, par le subconscient : il a recours inconsciemment, de façon active, à des symboles élaborés à la frange de la conscience.* Comme une personne privée de l'usage de la parole appelle à l'aide en agitant un mouchoir, Reiko émettait depuis longtemps des signaux de détresse, mais j'avais été incapable, par manque de réceptivité, de les décoder.

Que signifiaient ces ciseaux ?

Dans l'épisode qu'allait me relater Reiko, ils apparaissaient, au-delà du symbolisme que peut leur prêter un psychanalyste, en tant que pur objet. Cessant d'être des instruments quotidiens, ils parlaient d'un monde indépendant de la société des hommes, et même opposé à elle : le monde menaçant des « choses ».

« ... Oui, c'est cela. Je crois que je peux enfin vous parler sans détour des ciseaux.

« Au moment où je me suis trouvée dans cette situation avec mon frère, j'ai cru devenir folle tellement tout se brouillait en moi. Comment définir ce que je ressentais ? Était-ce de la haine, de la honte, ou encore une sorte de nostalgie devant la force de ces bras qui m'étreignaient si brutalement ? Je ne savais plus où j'en étais. Quand j'y repense à présent, il me semble qu'il s'agissait simplement d'une recrudescence des sentiments que j'avais commencé à éprouver en secret pour lui lorsque j'avais surpris sa liaison avec ma tante – des sentiments qui sont toujours restés intacts en moi par la suite. Mais à ce moment précis, je n'étais vraiment pas en mesure de faire ce genre d'analyse.

« Je peux vous assurer sans mentir que l'œil mauvais de cette femme m'emplissait d'angoisse et de frayeur, et que mon seul désir, c'était de me dégager au plus vite de l'étreinte de mon frère pour m'enfuir de cette pièce.

« J'étais ainsi, paralysée par sa poigne, en train de me débattre en vain, la tête ballante, quand un bref éclat a brillé au bord de mon regard.

« Près du lit il y avait des rayonnages fixés au mur. Parmi les livres et les bibelots qui y étaient posés en désordre, j'ai aperçu des ciseaux : c'était cela qui brillait. Par des mouvements discrets du buste, j'ai essayé de tendre la main droite de ce côté. Quand j'ai réussi à la dégager, je me suis rendue compte que les bras de mon frère n'emprisonnaient plus les miens, même si le poids de son corps contre ma poitrine continuait à m'immobiliser.

« Saisissant les ciseaux, j'ai juste eu le temps de les glisser sous l'oreiller pour que la femme ne s'aperçoive de rien. Il faut dire que la pièce était mal éclairée, et puis cette femme, complètement soûle, regardait ailleurs.

« Je me trouvais en pleine confusion. Pourtant, une petite partie de mon cerveau restait froide comme de la glace, et poursuivait son raisonnement avec une terrible lucidité : "Vas-y ! Pour le moment, je te laisse faire. Mais dès que tu essaieras de passer aux choses sérieuses, je te tuerai avec ces ciseaux. Si je les brandis, si je te les plante d'un coup dans la nuque, tu mourras, c'est sûr. Après ça moi aussi, je pourrai mourir. D'ailleurs, quand un frère et une sœur meurent de cette façon, leur rêve pur se continue certainement dans l'autre monde. Alors, nous verrons s'accomplir notre vrai rêve à tous les deux."

« En y repensant après coup, je me suis dit qu'un raisonnement aussi lucide en de telles circonstances, c'était louche. L'erreur, elle était là. Si j'avais vraiment voulu tuer mon frère, j'aurais dû le faire à l'instant même où je saisisais les ciseaux.

« Je les serrais bien fort sous l'oreiller, et pourtant... Ah docteur, en fin de compte j'ai été incapable de les utiliser ! Ces ciseaux qui devaient me mener au paradis, je ne les ai pas utilisés, et du coup je suis tombée en enfer. Pourquoi est-ce que je n'ai pas pu m'en servir ? Chaque fois que je me pose la question j'ai l'impression, même maintenant, que mon sang se glace. C'est que les doigts de mon frère, aux mouvements délicats malgré la brutalité de son acte, faisaient soudain renaître en moi la sensation que j'avais connue à l'âge de neuf ans. Cette sensation inoubliable, dont j'avais tant et tant souhaité, à ma grande honte, qu'elle se reproduise un jour.

« Je me disais : "Quelle pitié !" tandis que les ciseaux cliquetaient entre mes doigts, et moi, renversée sur l'oreiller, j'écoutais le chant gracieux, presque imperceptible, de cet instrument qui avait trahi ma conscience. Cet instrument, je le détestais. Oui, c'était de la faute des ciseaux. Je rejetais toute la responsabilité sur eux : si j'en étais arrivée là, c'est qu'ils n'avaient pas fonctionné ! Ne pouvant plus les garder dans ma main, j'ai fini, discrètement, par les laisser glisser entre le lit et le mur. Ils sont tombés sans bruit dans ce gouffre obscur.

« Docteur, c'est à ce moment-là que j'ai abandonné à jamais toute morale, que je suis devenue une femme perdue. Je me suis livrée à l'enfer. Personne n'était en faute, c'était simplement à cause de ces ciseaux !

« À partir de là, les ciseaux sont apparus très souvent dans mes rêves, et s'associant aux souvenirs puérils de mon enfance, ils ont symbolisé la menace qui pesait constamment sur mon esprit. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ? »

J'avais écouté cette confession sans même songer à respirer.

Qu'était-ce là, sinon l'aveu de la vérité humaine la plus nue ? Oser douter de cette vérité, ç'aurait été faire table rase de tout mon passé d'analyste, de tous les contacts que j'avais eus avec de nombreux patients.

« J'ai compris. Je vous remercie de m'avoir confié des choses bien difficiles à raconter », ai-je dit et, quittant ma réserve professionnelle, renonçant aussi à mes lamentables désirs d'amoureux transi, j'ai laissé l'émotion apparaître sur mon visage. « Voilà donc l'énigme entièrement dissipée. Après cela, toute votre histoire peut se résumer à une seule obsession : échapper au souvenir de ce soir-là, redevenir une femme normale, vous sortir à tout prix de cet enfer. Oui, j'ai bien compris.

« Mais ce désir, la frigidité vient le contrarier sans cesse, c'est cette lutte qui aggrave vos symptômes d'hystérie. En somme, la frigidité est comme un pied de nez que vous faites, sans vous en rendre compte, à votre conscience et à votre volonté, pour leur manifester votre envie de conserver intact le souvenir de la délicieuse musique goûtée avec votre frère.

« Oui, c'est bien cela : vous avez eu le malheur d'entendre la musique de l'enfer. Depuis, à chaque tentative faite pour vous en éloigner, vos oreilles se ferment à toute musique. Pourtant la mélodie renaît parfois en vous. Mais il faut pour cela que vous vous trouviez au comble de la misère ou de la terreur sacrée, bref, confrontée à une situation qui vous rappelle l'enfer : en vous dévouant à un malade à l'agonie dont le corps dégage une odeur fétide, en vous laissant choyer par un pauvre impuissant... Seules ces situations infernales vous sanctifient et, se reliant aux souvenirs de ce soir-là, font de nouveau résonner la musique à votre oreille. En revanche, la mélodie lumineuse de ce monde ne peut vous parvenir, ce qui est bien normal.

« Parfait. Tout est en voie de trouver sa solution. Je vais vous aider, et même si cela ne se fait pas du jour au lendemain, vous allez voir, à coup sûr, vous entendrez cette musique lumineuse. Je vous en prie, faites-moi confiance ! »

Tandis que je prononçais ces mots, j'en ai été le premier surpris : comment pouvais-je me montrer aussi catégorique, alors que je n'étais nullement certain de résoudre la question, et que je ne possédais aucun moyen concret d'y parvenir ?

« Écoutez-moi bien : désormais, il faut que vous preniez les choses simplement, sans vous précipiter, sans vous considérer le moins du monde comme quelqu'un d'anormal. Vous ne devez surtout pas vous forcer brusquement à éviter cette musique de l'enfer (car alors l'hystérie ne manquerait pas de se venger), mais vous ne devez pas non plus nuire à la vie d'une autre personne en essayant à tout prix de l'entendre.

— Bien. Je vous remercie, a acquiescé Reiko, les joues humides de larmes.

« Vraiment... Je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Toute cette gentillesse à l'égard de quelqu'un d'aussi indigne... Mais docteur, je vous en prie, comprenez-moi. J'ai traversé bien des souffrances avant de pouvoir vous avouer cela. Je crois que ce qui s'est passé depuis notre première rencontre est venu de mes efforts vains, de mes tentatives désespérées pour ne jamais vous dévoiler cette vérité-là... À présent, je me félicite de

vous en avoir enfin parlé. Maintenant que c'est fait, vous croyez que je vais pouvoir être heureuse ?

— Il est difficile d'être aussi catégorique ! Il reste encore un certain nombre d'étapes à franchir. En aucun cas il ne faut se précipiter. Nous allons procéder très doucement. Mais parfois, vous aurez à supporter un traitement un peu brutal...

— Parce qu'il existe des traitements plus brutaux que celui-ci ?

— C'est possible. Mais à présent vous avez en vous la force d'y faire face ! » ai-je dit, et déjà je la regardais avec la compassion et la tendresse sans limites que l'on a pour les patients particulièrement fragiles. Tout ce qui pouvait s'apparenter à du désir amoureux s'était effacé de mon cœur, et les sentiments si brûlants que j'avais pendant un temps conçus à son égard me semblaient désormais bien frivoles.

J'ai laissé Reiko seule un instant dans la pièce, pour aller parler à Ryûichi. Bien sûr, il n'avait pu se résoudre à aller au cinéma : il était assis, immobile, dans la salle d'attente, et dès qu'il m'a vu entrer, il a bondi nerveusement sur ses pieds.

« Tout est en passe de s'arranger. Elle a eu bien des malheurs, vous savez. Beaucoup plus que je ne l'imaginais. Il n'y a que vous qui puissiez la rendre heureuse. Pour cela... écoutez-moi bien : cela ne se fait jamais, mais demain, je vais vous dévoiler le contenu de son analyse. Car à présent, j'ai besoin avant tout de votre aide. Mais n'en dites pas un seul mot à Reiko.

« Et puis promettez-moi de ne lui poser aucune question, et surtout pas aujourd'hui. Je vous demande simplement de vous montrer tendre et attentionné avec elle. Si vous l'aimez encore, bien sûr...

— Oui », a dit le jeune homme d'un ton net, et cette brève réponse, digne de foi, a renforcé ma bienveillance à son égard.

Le lendemain, profitant de sa pause de midi, Ryûichi a pénétré en trombe dans mon cabinet.

« Docteur, ne me faites pas attendre plus longtemps le récit que vous m'avez promis !

— Mais avant cela, dites-moi : comment Reiko a-t-elle passé la nuit ?

— Elle a dormi très paisiblement. Comme une petite fille. Jamais, dans son sommeil, son visage ne m'avait donné une telle impression de calme et de plénitude.

— J'en suis ravi. »

Et entrant avec lui dans l'une des salles d'analyse, je lui ai tout raconté, sans omettre un détail. Notons au passage que l'intuition féminine est quelque chose de redoutable : depuis la veille au soir, que ce soit dans sa manière d'accueillir Ryûichi ou dans son comportement à mon égard, Akemi se montrait d'une extrême gentillesse : elle débordait de l'agréable affabilité professionnelle dont elle était autrefois coutumière.

Ayant écouté mon récit d'un bout à l'autre, le jeune homme, loin de réagir par le rejet devant le passé de Reiko, a manifesté une profonde compassion, ce qui n'a fait qu'accroître ma confiance en sa générosité de cœur.

« Et maintenant, docteur, que comptez-vous faire ? Je suis prêt à coopérer autant que possible, mais...

— Il faut retrouver le frère de Reiko, et le confronter à elle en notre présence.

— Quoi ? Une chose aussi risquée ?...

— Risquée, ça sûrement, mais il n'y a pas d'autre moyen.

— Mais enfin, un homme dont on ignore même l'adresse...

— C'est bien là le problème... »

Comment faire pour découvrir le frère de Reiko dans cette mégapole de dix millions d'habitants ? Je n'avais aucun plan précis à ce sujet, mais une occasion inespérée n'allait pas tarder à se présenter à nous.

L'analyse décisive que je venais de faire de Reiko exerça bientôt une influence positive sur sa vie.

Elle s'était mise, du moins en apparence, à mener l'existence de ces employées de bureau venues de province, qui se préparent sagement au mariage. Sa vie, jusqu'alors dominée par les impulsions, et pareille à une succession de nuits de sabbat, avait changé. Par l'entremise de Ryûichi, elle avait trouvé un emploi dans une petite entreprise, et logeait désormais chez des particuliers, en banlieue. C'était une bonne chose, pour elle comme pour lui, de ne plus travailler dans la même société. Par ailleurs, comme cette vie en concubinage ne pouvait pas se prolonger indéfiniment, je les avais engagés à habiter chacun de son côté, dans un premier temps – conseil qu'ils avaient suivi, ce qui était aussi très positif. Aujourd'hui, je suis en mesure d'affirmer en toute sérénité qu'un tel conseil ne cachait aucune pointe de jalousie de ma part.

Son génie de la supercherie et du mensonge, Reiko ne le déployait pas uniquement au cours de sa psychanalyse : elle menait aussi ses parents, qui demeuraient toujours à Kôfu, par le bout du nez. Quatre mois s'étaient écoulés depuis son retour à Tôkyô après la mort de son cousin, et pendant ce temps, alors qu'elle entretenait avec le jeune Hanai la relation que l'on sait, elle n'avait cessé d'abreuver son père et sa mère de lettres interminables.

Comme ce genre de femme a toujours sous la main des amies sur mesure, Reiko, prétextant habilement des circonstances particulières qui lui interdisaient de communiquer sa véritable adresse à sa famille, utilisait une camarade d'université, une bonne pâte : celle-ci faisait comme si Reiko logeait chez elle, et réceptionnait le courrier et les mandats qui arrivaient fréquemment de Kôfu, tandis que la jeune femme continuait d'user de tous les expédients possibles pour empêcher ses parents de venir, sous le coup de l'inquiétude, lui rendre visite à Tôkyô. Même moi, je restais bouche bée devant l'ingéniosité dont Reiko faisait preuve en ce domaine, mais je me gardais bien de dévoiler au brave Ryûichi cet aspect de la personnalité de son amie. L'être humain est capable de n'importe quelle ruse pour réaliser des expériences sexuelles dans lesquelles il jouera son va-tout – et cela, qu'il soit homme ou femme. Mais de telles ruses, qui tendent vers un « objectif pur », ne constituent pas nécessairement la preuve de la malhonnêteté de la personne qui les a échafaudées. De même qu'un officier d'état-major réputé pour son machiavélisme sera bon père de famille et bon époux, de même les mensonges imaginés en la circonstance par Reiko pouvaient ne pas être nuisibles à Ryûichi : du moins avais-je acquis en ma patiente assez de confiance pour le penser. Mais je ne nie pas que mon silence à l'égard du jeune homme pouvait être pris également pour une donnée révélatrice d'un désir de compensation : détenir certains secrets de Reiko ignorés de Ryûichi lui-même.

Dans les lettres que la jeune femme ne cessait d'écrire à ses parents revenaient des refrains du style : « Laissez-moi seule pendant quelque temps encore. Je crains, si je vous revois l'un et l'autre maintenant, que cela ne ravive ma tristesse et que, retombant dans mon ancien état, je ne recommence à me laisser aller. Les personnes chez qui je loge ici

sont d'une grande gentillesse à mon égard, vous n'avez aucune inquiétude à vous faire. Sur le plan psychologique je vais de mieux en mieux, indéniablement. Encore un peu de patience ! Bientôt, j'en suis sûre, je serai en mesure de vous montrer un visage plus riant. Jusque-là laissez-moi tranquille, je vous en prie. Je promets de continuer à vous écrire. *Si en ce moment vous veniez me voir malgré tout, cela aurait des conséquences irrémediables !*

« ... En ce qui concerne l'argent, c'est d'abord cela dont j'ai besoin en ce moment pour me consoler d'une façon ou d'une autre, alors envoyez-m'en le plus possible, s'il vous plaît ! »

Des parents vivant à Tôkyô ne se laisseraient pas prendre à de tels stratagèmes, mais en province, aujourd'hui encore, les familles aisées qui gobent ainsi les exigences de leur fille sont loin d'être rares. Ajoutons à cela que depuis la mort du cousin, les parents de Reiko traitaient celle-ci avec les ménagements qu'on réserve à un objet fragile.

Mais il me faut à présent raconter comment, trois ans ou presque après la soirée terrifiante vécue par Reiko, nous avons retrouvé la trace de son frère.

L'homme était-il vraiment resté à Tôkyô ? Rien n'était moins sûr. À supposer qu'il y fût encore, il n'était pas difficile d'imaginer, avec un peu de bon sens, dans quel genre d'endroit il avait dû échouer à force de mener cette vie lamentable. Mais j'avais beau m'en faire une idée, je n'étais qu'un simple psychanalyste, et si je prétendais connaître à fond les ténèbres de l'âme humaine, en revanche j'ignorais tout de celles de la société.

Entre la saison des pluies et le milieu de l'été, les symptômes d'hystérie présentés par Reiko s'étaient calmés. La jeune femme, qui sortait de nouveau, notamment pour aller à la piscine avec Ryûichi, avait donc retrouvé toutes les apparences de la santé. Quant au garçon, se conformant à mes conseils, il s'efforçait de donner à leur relation un tour plus calme, plus platonique, et prenait garde d'éviter autant que possible les rapports physiques avec Reiko (même quand c'était elle, poussée par son attente impatiente dans ce domaine, qui le sollicitait). Tout cela semblait produire des effets positifs. Mais – faut-il le préciser ? – le problème n'était pas entièrement résolu pour autant. La vie chaste qu'elle menait permettait à Reiko d'oublier la pensée obsédante de sa frigidité, ce qui était une bonne chose. Mais par la suite cet oubli risquait de la faire rêver à une guérison complète, et ce rêve, se transformant lui-même en obsession, pouvait avoir de fâcheuses conséquences : le jour où la jeune femme serait amenée à constater physiquement que Ryûichi ne parvenait pas à lui faire connaître le plaisir, son découragement, sa désillusion allaient à coup sûr la précipiter dans un gouffre encore plus profond. Et je n'étais pas assez optimiste pour croire, en me fiant à cette apparence de paix, que Reiko allait guérir comme ça, tout naturellement... Ce qui voulait dire que je devais agir au plus vite, et de façon efficace, pour lui venir en aide.

Durant l'été, Ryûichi, Reiko et moi nous sommes fréquentés régulièrement, en amis, ce à quoi Akemi n'a rien trouvé à redire. De temps en temps il nous arrivait d'aller au cinéma tous les quatre. Pour ma part, c'était bien la première fois que je nouais une relation de cette sorte avec mes patients. Quant à Akemi, elle avait complètement cessé de dénigrer Reiko, et elle prenait même la peine, parfois, de revenir sur l'opinion qu'elle défendait auparavant.

« Les gens qui passent leur temps à débiter des mensonges, comme cette petite, dans le fond ils sont fragiles, et bien à plaindre. Moi, je n'ai jamais menti de ma vie. C'est peut-être le signe que je suis une femme forte ! »

Je la laissais dire. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à la psychanalyse pour savoir que le plus fieffé menteur est justement celui qui prétend n'avoir « jamais menti ».

Quant à moi, dans mes recherches également je me sentais sur le point d'aborder un nouveau tournant. Si la *Daseinanalyse*, par l'indéniable pénétration dont elle fait preuve

en ce qui concerne l'existence subjective de l'être humain, semble être parvenue à une admirable synthèse des méthodes scientifiques et humanistes, en revanche, elle présente quelques faiblesses sur le plan strictement thérapeutique. Car si l'on s'en tient à la perspective existentielle qui est la sienne, l'être dit « normal » et l'être anormal sont mus par un égal désir d'« atteindre l'amour dans sa totalité », et il apparaît donc impossible de tracer sans vergogne, à la manière de Freud, une frontière nette entre les critères de normalité et les phénomènes de régression relevant d'une cure analytique. En somme, les tenants de la *Daseinanalyse* ont renoncé un peu hâtivement au positivisme, trop borné à leurs yeux.

Avec le recul, quand je récapitule le déroulement de la thérapie dans le cas Reiko, ce qui me frappe, c'est qu'une intervention du « réel » sous une forme ou une autre me semble vraiment nécessaire pour aider au dénouement de l'analyse. Peut-être s'agit-il là d'une défaite pour la science. Mais dans la mesure où chacun de nos patients, à sa façon, a perdu contact avec sa propre « réalité », il a besoin, pour retrouver ce contact, du secours de quelque événement « brut » et « nu » qui jouera pour ainsi dire le même rôle que des électrochocs. Cet événement, agissant comme une sorte de catalyseur, opérera d'un coup la synthèse de tout ce que la cure analytique avait pour un temps morcelé, et contribuera donc à faire du patient un être véritablement vivant. Inutile de dire que cette synthèse brutale doit être précédée d'une analyse approfondie. Le problème, c'est que contrairement à la cure, qui peut se poursuivre indéfiniment dans le cabinet du thérapeute, la synthèse finale, elle, pour s'opérer, doit attendre l'apparition d'un événement réel dont on ignore quand il se produira.

... Or, par un matin encore chaud et humide de septembre, j'ai reçu soudain, à mon cabinet, un coup de fil de Reiko.

« Bonjour, c'est Reiko.

— Tiens, vous allez bien ?

— Très bien, merci... Dites-moi, docteur, est-ce que vous avez regardé hier soir à la télévision, sur la MFK, l'émission documentaire qui commence à dix heures cinq ?

— Non.

— Après l'avoir vue, j'ai tout de suite eu envie de vous téléphoner, mais je n'ai pas osé parce qu'il était tard. C'est pour ça que je vous appelle si tôt ce matin. L'émission s'intitulait « Le vrai visage de San'ya⁽²⁸⁾ », c'était un reportage sur les émeutes qui ont eu lieu là-bas la semaine dernière dans le quartier des garnis.

— Dites donc, ce n'est pas banal ce que vous regardez !

— C'est une émission qui passe chaque semaine, elle a du succès parce qu'elle présente des sujets qu'on ne montre pas habituellement. Vous ne la connaissez pas ?

— Non, je n'en avais jamais entendu parler.

— Et vous savez quoi ? Grâce à cette émission, j'ai enfin retrouvé mon frère.

— Hein ?

— On a fait passer très vite, en gros plan, le portrait des gens impliqués dans l'attaque d'un poste de police. Parmi eux, j'ai reconnu mon frère. J'en suis absolument sûre : je l'ai vu de mes propres yeux. Il n'y a pas d'erreur possible. Docteur, j'ai enfin découvert l'endroit où il se trouve. Vous aussi vous le cherchiez, n'est-ce pas ? »

Je ne m'attarderai pas ici sur tous les préparatifs mis en œuvre pour parvenir à pénétrer dans ce quartier peu sûr. La plus grande prudence s'imposait, indubitablement : j'avais entendu dire combien il était risqué de se rendre là-bas en compagnie de femmes. S'il n'y avait pas moyen de faire autrement en ce qui concernait Reiko, la principale intéressée, en revanche j'aurais bien voulu qu'Akemi, elle, s'abstienne de nous suivre. Mais celle-ci, forte de la solidarité qu'elle revendiquait désormais au sein de notre petit quatuor, se montrait aussi entêtée qu'une bourrique.

« En cas de besoin, je te protégerai. Je vais emporter en douce une seringue pleine d'anesthésique, comme ça si quelqu'un cherche à te faire du mal, je m'approcherai par derrière et paf, je le piquerai ! Tu sais à quel point je suis douée pour les injections !

— Ne commence pas à délirer ! Tout ce que je te demande, c'est de nous suivre bien sagement ! »

Nous nous étions mis d'accord, Ryûichi et moi, pour chercher chacun de son côté un intermédiaire dans cette affaire. Par un journaliste de revue hebdomadaire avec qui j'avais sympathisé à la suite d'un reportage sur la psychanalyse, j'ai fait la connaissance de celui qui devait à la fois nous guider dans ce quartier, et veiller sur notre sécurité. L'homme en question, l'un des barons de San'ya, connaissait lui-même très bien un vieux chargé depuis longtemps de la main-d'œuvre dans le quartier, et il m'avait garanti formellement que celui-ci, à qui il avait déjà demandé ce genre de service, se ferait fort de dénicher la personne que nous cherchions. Voilà donc par quel concours de circonstances j'en étais venu, sans avoir la moindre qualité pour cela, à m'improviser reporter en « faits divers » et, délaissant la sécurité de mes recherches en chambre, à plonger dans les périlleuses profondeurs du monde des hommes. Réflexion faite, peut-être fallait-il voir là l'occasion, inespérée pour nous autres analystes, de mettre en regard les dangers psychiques enfouis dans l'inconscient et les risques physiques que recèlent les bas-fonds de la société, de comparer le mal qui grouille dans l'un et l'autre de ces gouffres, et de parvenir ainsi à en savoir autant sur les dessous de notre monde que sur la face cachée du cœur humain. En effet, toute structure sociale, à son niveau le plus bas, est comparable à la part inconsciente du psychisme de chaque individu : là s'expriment sans fard des désirs qui dans la bonne société restent inexprimables ; là, les fantasmes les plus débridés, ceux qui échappent à toute norme sociale ou légale, se montrent à visage découvert. En même temps, ces bas-fonds doivent être le creuset de toutes les formes possibles et imaginables d'inadaptations sociales, ce qui les rend également semblables aux rêves de l'homme civilisé, repaires de tous les phénomènes de régression.

Un jour de la mi-septembre, camouflés sous des tenues aussi crasseuses que possible, nous nous sommes retrouvés tous les quatre à 8 heures du soir dans le café de la périphérie où notre guide nous avait fixé rendez-vous.

Nous avons d'abord détaillé en riant nos déguisements respectifs.

Personnellement j'avais passé, sous un bleu de travail, une chemise à col ouvert toute froissée, exhumée du fond d'un tiroir, tandis qu'Akemi, complètement démaquillée, portait une jupe noire en serge grossière et un corsage gris. À nous deux, nous ressemblions vaguement à un couple d'artistes chics qui seraient tombés dans la misère.

En revanche, Ryûichi, ex-champion du club d'aviron de son université, avait opté pour une blouse de crêpe à boutons, serrée à la taille par une large ceinture de coton blanchi ; des culottes de golf et des *tabi*(29) d'ouvrier venaient compléter le tableau. Dans cet accoutrement, il semblait si robuste qu'il pouvait très bien passer pour un véritable travailleur de force, ce qui m'a en grande partie rassuré : j'avais l'impression que nous étions flanqués d'un excellent garde du corps.

Reiko, qui n'était pas maquillée non plus, avait simplement tiré ses cheveux vers l'arrière. Elle était vêtue d'un sarrau élimé, de couleur verte, et portait à ses pieds nus des sandales de caoutchouc. Tout cela lui conférait un charme étrange, et soudain je la regardais avec d'autres yeux. Ses traits n'avaient plus leur arrogance habituelle, et sur ce visage sans fard, d'une beauté extraordinairement candide, flottait quelque chose de fragile, comme si Reiko n'avait encore rien perdu de son innocence. L'on pouvait dire, d'une certaine façon, que ni la réalité ni la vie (ni même cette soirée abominable avec son frère) n'étaient parvenues à salir cette jeune femme froide comme le cristal.

Bientôt, l'homme d'âge moyen qui devait nous servir de guide est entré dans le café, et nous a abordés. Lui aussi était pauvrement vêtu, mais en l'occurrence le naturel parfait de sa tenue n'avait rien à voir avec l'aspect fabriqué de notre défilé travesti.

« Vous dites que le frère d'une aussi jolie demoiselle se trouve à San'ya ? Ça me semble incroyable », s'est-il exclamé. Puis il a conseillé à Reiko de mettre des lunettes pour masquer au moins un peu sa beauté. Aussitôt, à ma grande surprise, elle en a sorti une paire de la poche intérieure de sa blouse, et l'a posée sur son nez.

Sans doute avait-elle hésité jusque-là, par une forme subtile de sollicitude féminine à l'égard d'Akemi, à mettre cet accessoire qu'elle avait pourtant pensé à apporter. Elle avait dû craindre qu'Akemi, femme elle aussi, ne soit tentée de se dire à son propos : « Reiko est tellement sûre de sa beauté qu'elle croit que rien ne peut l'enlaidir, sauf des lunettes. »

Notre guide, étalant un plan devant nous, a commencé par nous donner quelques explications : le quartier de San'ya, s'étendant de part et d'autre d'une ligne reliant les stations de tramway d'Asakusa Sany'a-machi et de Namidabashi, était encore à peu près potable du côté ouest, peuplé d'une foule de filles de joie avec leurs maquereaux. En revanche sa partie est, qui manquait un peu d'animation, avait la réputation d'une zone très dure.

Autrefois, San'ya n'était habité que par des hommes – tous des travailleurs de force –, mais à présent c'était en train de devenir un quartier de femmes, un vrai repaire de prostituées qui exerçaient sans être en carte, et qui pour se vendre poussaient jusqu'à Ômiya(30) ; elles dépendaient toutes d'un souteneur ; quand l'une d'elles, dépossédée de sa liberté, tombait entre les pattes d'un type cruel, elle devait faire le pied de grue toute la journée sous le ciel d'hiver, au point que ses jambes en devenaient violettes ; les jours où elle n'avait pas rapporté assez, on lui donnait en tout et pour tout trois petits pains à manger.

Mes compagnons, comme moi, devaient être en train, dans leur for intérieur, de comparer à des existences comme celles-là l'univers subtil et complexe de la sexualité auquel chacun d'entre nous avait été jusqu'alors confronté. En termes de vie humaine, laquelle des deux situations était la plus lamentable ? Nous finissions par ne plus le savoir. Reiko éprouvait certainement une impression analogue à la mienne : il y avait là une double face de la misère, l'une faite de violence et de bestialité, l'autre, aussi délicate que de la dentelle... Et son destin avait amené la jeune femme à côtoyer ces deux mondes.

Nous avons pris un taxi avec notre guide. Reiko, pensant sans doute à ce qui l'attendait, s'est repliée peu à peu dans le silence, tandis que Ryûichi, une main posée sur l'épaule de la jeune femme, se montrait tendre et attentionné. Que dire d'Akemi ? Ses yeux pétillaient de curiosité devant cet univers nouveau. Quant à moi, je me demandais, avec un frisson d'impatience, de quelle efficacité serait, sur les couches profondes de l'esprit humain, l'expérience que j'avais ainsi décidé hardiment de tenter.

Le taxi nous ayant laissés assez loin de San'ya, nous nous sommes engagés en ordre dispersé dans une rue relativement large du quatrième secteur de ce quartier. Le temps était nuageux ce soir-là, et la chaleur encore étouffante. Il y avait étonnamment peu de passants dans les parages.

« Inutile de se précipiter. On va se balader au hasard pendant un moment, et jeter un œil par-ci par-là, mine de rien. Si malgré ça on ne trouve pas votre frère, je vous emmènerai chez mon copain, "le vieux" : il connaît la tête de tous ceux qui habitent par ici pendant plus d'un mois... Et puis à supposer que ça ne donne rien ce soir, vous verrez : au bout de deux ou trois fois, on finira par le découvrir, c'est sûr », a dit notre guide, et il s'est mis à déambuler, sans avoir l'air de nous montrer le chemin. Sa démarche était vraiment celle d'un habitué de ce quartier : ne marquant aucun affairément, aucune précipitation, il

s'arrêtait parfois, et parfois revenait avec nonchalance sur ses pas. Il y avait à tous les coins de rue des gens debout, qui bavardaient, et notre flânerie, notre façon de faire une pause de temps à autre pour jeter des regards alentour ne semblaient pas attirer particulièrement l'attention. Pourtant, à plusieurs reprises, j'ai remarqué que des hommes dévisageaient Reiko d'un regard perçant.

Une odeur étrange enveloppait ce quartier, sur lequel flottaient aussi des nuages bas. À l'ombre des saules s'alignaient des pensions avec des lanternes suspendues à leurs auvents. Certaines étaient surmontées d'une pancarte sur laquelle figurait, à défaut de nom, une formule du style : « Hospitalité garantie, prix très étudiés : voilà notre devise ! » D'autres portaient sur la vitre de leur entrée des indications à la peinture rouge : « 320 yens la nuit », ou encore : « 160 yens par personne pour une chambre à deux ».

Nos pas nous avaient menés dans un coin très passant, où des ivrognes naviguaient d'une démarche incertaine, nous obligeant à une constante vigilance pour ne pas être bousculés au passage. Il était facile de classer les piétons en quelques catégories : les gros bras – des travailleurs de force, de toute évidence –, les gringalets, à la limite de l'épuisement, et enfin les viveurs sur leur trente et un. Qu'on le veuille ou non, le profil de Reiko, qui passait à travers cette foule crasseuse comme une voile blanche fendant les vagues, ne pouvait qu'attirer les regards.

Je notais chez ces gens une aisance dans les mouvements, une propension à bavarder debout, en pleine rue, comme s'il n'y avait personne autour (et je suis sûr d'avoir capté au passage, parmi d'autres bribes de conversation, la phrase suivante : « Du fait que j'ai tué un mec... »), ainsi qu'une mise plutôt fantaisiste – grosse ceinture de laine verte chez l'un, chemise aux manches coupées chez un autre –, et tout cela faisait naître en moi comme un sentiment de rejet à l'égard de mon métier, qui ne traite en somme que les nerfs périphériques de notre civilisation. Longtemps auparavant, j'avais entendu dire qu'un avocat d'un certain renom, s'étant vu interdire l'exercice de sa profession à la suite d'un détournement de fonds publics, avait échoué à San'ya et y avait passé le reste de ses jours. À présent, j'allais jusqu'à me demander s'il n'avait pas commis un tel délit en toute connaissance de cause, afin de s'intégrer à la population de ce quartier. Alors que ma clientèle était composée exclusivement de patients qui n'avaient rien à voir avec une faune pareille, il avait suffi que Reiko apparaisse dans ma vie pour que je me trouve entraîné tout naturellement par elle dans un endroit comme celui-là. À cette pensée, j'étais tenté de voir en elle quelque envoyée du ciel, dépêchée vers moi avec la mission de me signaler mes ignorances.

« À cette heure-ci, la plupart des types du coin sont vautrés sur leur lit, ou en train de boire dans des baraques en plein vent. Ils ne regardent quasiment pas la télévision. C'est pour ça que dans la rue on peut croiser des tas de gens qu'on connaît », nous a expliqué notre guide, en saluant d'un léger signe de la main un homme d'âge moyen qui passait par là.

Nous n'avions aucune sensation de danger physique : personne ne semblait vraiment s'intéresser à nous. Le long de la rue se succédaient des échoppes qui servaient des *sushi* à dix yens ou de l'*oden*[\(31\)](#). On y voyait des gens en train de boire, assis sur d'étroits bancs de bois.

Chez l'un de ces marchands *d'oden*, un homme, qui buvait un grand verre de saké, portait dans son dos un bébé mal ficelé, ce qui a naturellement attiré nos regards. L'enfant devait avoir environ cinq mois. Il dormait la bouche ouverte, le corps de travers, glissant à moitié de la sangle qui était censée le retenir. L'homme était vêtu d'une chemise sale, et d'un pantalon kaki récupéré sans doute dans un surplus de l'armée américaine. La nuque frêle semblait celle d'un miséreux, le corps n'était pas assez solide pour affronter des travaux de force.

« Ça, m'a glissé notre guide au creux de l'oreille, c'est l'exemple-type de ces mecs qui mettent leur femme sur le trottoir. Eux, en échange, ils prennent soin du gosse, et ils passent leur temps à glander. Leurs femmes, les pauvres, font le pied de grue toute la journée à un coin de rue, et quand elles ne rapportent pas assez, une fois qu'elles rentrent chez elles ils ne leur permettent même pas de câliner leur enfant. »

L'homme a alors tourné un peu la tête pour rectifier la position du bébé dans son dos, et j'ai senti que Reiko, à la vue de son profil livide, se raidissait.

« Ce n'est pas possible !... » ai-je chuchoté, mais elle a répondu d'une voix tendue : « Si. Je vous assure que c'est lui ! »

Il valait mieux éviter de l'aborder tout de suite. Nous avons donc décidé de le suivre pendant un moment. Ryûichi et Akemi, le visage grave, se sont rapprochés de moi et de Reiko.

L'homme a quitté l'échoppe après avoir payé son addition, et s'est mis à marcher d'un pas mal assuré, une main légèrement posée sous les fesses de l'enfant. La couleur rose vif de la sangle accentuait l'atmosphère de misère poignante qui flottait autour d'eux. L'homme marmonnait quelque chose qui ressemblait plus à un chant de malédiction qu'à une berceuse. Il chancelait en avançant, et comme nous le suivions l'air de rien, à quelque distance les uns des autres, sa silhouette qui semblait condenser en elle tout le vice, l'indolence et la pauvreté du monde, vacillait désagréablement dans notre champ visuel. Ses doigts fins, qui enserraient le postérieur de l'enfant, étaient jaunâtres ; sa chevelure avait beau être noire et abondante, rien en elle n'évoquait la jeunesse. Sur son pantalon bâillait, au niveau du mollet, une large déchirure.

L'homme s'étant soudain engagé dans une ruelle, j'ai cru qu'il rentrait chez lui, mais notre guide a murmuré : « Non, il va certainement acheter des cigarettes. »

Sur un côté de cette ruelle donnait l'arrière d'une série de pensions, dont les fenêtres éclairées étaient en partie bouchées par des planches. Dans l'une d'elles avait été découpé un carré de la taille d'une feuille de papier à dessin – seul endroit où l'on devinait une vitre. L'homme a tendu une pièce de dix yens vers ce guichet. Nous avons pu nous en rendre compte de loin, car pour mettre la main sur cette pièce il s'est fouillé un peu partout, il a secoué les bras et les jambes, bref, il a fait une série de gestes indistincts comme s'il espérait que l'argent, pris dans quelque pli de ses vêtements, allait finir par tomber. Quand enfin il a retrouvé la pièce, il l'a d'abord examinée longuement à la lueur du réverbère, puis l'a tendue vers le guichet et l'a choquée contre la vitre. Nous avons d'autant mieux suivi ce manège que ses mouvements avaient une lenteur de marionnette de théâtre d'ombres.

« On peut acheter du tabac pour dix yens seulement ? »

— Bien sûr, pour cette somme on peut avoir un paquet de “Hikari” et deux cigarettes en prime ! Mais attention : ça provient de vieux mégots roulés dans du papier », m’a expliqué notre guide. La vitre s’est entrouverte, et j’ai vu une main qui devait être celle d’une femme glisser par cette ouverture un paquet orange plus les deux cigarettes annoncées. L’homme a saisi le tout, puis toujours aussi lentement a sorti d’une boîte une allumette qu’il a grattée. Un profil empreint de tristesse, d’une distinction inattendue, s’est découpé dans la lumière de la flamme. Reconnaisant le même nez que celui de Reiko, j’ai tressailli.

Alors la jeune femme, avant que je puisse l’arrêter, s’est précipitée vers son frère en criant.

L'homme s'est retourné, a lancé un regard crispé vers Reiko et, faisant aussitôt demi-tour, allait prendre la fuite, lorsque notre guide l'a saisi par le bras.

« Bas les pattes ! » s'est-il écrié avec arrogance, mais dès qu'il a reconnu le visage souriant de notre mentor, il a baissé la tête. Jamais nous n'avions senti comme à cet instant l'autorité de ce « baron » placide.

« Rassure-toi, on ne te veut rien de mal. Seulement, ta sœur avait envie de te revoir, alors on est venus ici pour essayer de te retrouver. Ce monsieur-là, c'est le médecin de ta sœur, tu n'as rien à craindre ! » a expliqué notre guide.

Pendant ce temps – faut-il le préciser ? – toute mon attention était concentrée sur les réactions de Reiko, et non sur son frère à l'allure si minable.

À première vue, elle paraissait calme. Il n'y avait pas de larmes dans ses yeux, bien plus : aucune émotion ne transparaissait dans son attitude. Pourtant, il n'était pas difficile d'imaginer le conflit peu commun qui avait dû déchirer son cœur entre le moment où elle avait reconnu son frère dans ce miséreux portant un bébé sur le dos, et celui où elle avait fini par l'interpeller. Elle avait dû être blessée dans son amour-propre, et ressentir sans doute aussi de la désillusion, de la compassion, du dégoût. Puis, s'armant de courage, elle avait crié son nom, et l'on peut dire que dès lors elle avait de son propre chef franchi le pas décisif qui la menait vers la solution.

Mais ce que je n'arrivais décidément pas à comprendre, c'était l'absence d'émotion de Reiko face à son frère. Cela me préoccupait.

« Pourquoi est-ce que tu es venue jusqu'ici ? Et avec tous ces gens, en plus !... » L'homme, remontant le bébé sur son dos d'une poussée de main, a promené sur notre groupe un regard noir. Je me suis alors senti obligé d'intervenir : « Je suis médecin. Elle, c'est mon infirmière. Par obligation professionnelle, nous sommes tenus de ne pas lâcher votre sœur d'une semelle. Quant à lui... » J'ai hésité, ne sachant comment présenter Ryûichi.

« Lui, il s'appelle Egami. C'est mon boy-friend », a précisé Reiko, d'un ton plutôt détaché.

Son frère, fronçant les sourcils, a jeté un regard peu amène vers Ryûichi, puis se tournant vers moi, m'a demandé d'un air de reproche : « De quoi elle souffre, ma sœur ? »

— Du cœur, ai-je répondu, mentant froidement. Son état n'a rien d'alarmant, mais comme elle voulait absolument partir à votre recherche, et qu'il n'y avait pas moyen de l'en dissuader, nous avons jugé de notre devoir de l'accompagner. Les émotions violentes lui sont interdites, vous savez. En particulier, tout ce qui pourrait provoquer chez elle une angoisse ou un choc est à proscrire, ai-je dit, prenant les devants pour le cas où l'homme serait tenté d'user de menaces ou de violence.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Ça, il faut le demander à votre sœur.

— Moi, j'aimerais te parler, mais allons d'abord chez toi.

— Tu as dit “chez moi” ? Et pourquoi pas “dans mon palais”, tant que tu y es ? Eh bien puisque c'est comme ça, vous n'avez qu'à me suivre tous. Puisque Monsieur R. sert d'intermédiaire, je ne peux pas m'y opposer ! » Et il a ajouté, en regardant notre guide d'un air servile : « Simplement, il n'y aura sans doute pas assez de place pour faire asseoir tout le monde. »

Dès ce premier contact avec le frère de Reiko, tout en lui – son visage régulier, déjà flétri pourtant, et dont le teint noirâtre inspirait une bizarre répugnance, sa voix rauque et vulgaire, son attitude passive et molle d'homme trop las pour pouvoir encore crâner – m'a donné l'impression d'un être beaucoup plus vil que je n'aurais imaginé. Comment reconnaître en lui ce frère que Reiko avait idolâtré ? Constatant qu'il y avait largement, dans le laisser-aller de sa démarche, et dans l'apparence pitoyable que lui donnait ce bébé accroché dans son dos, de quoi trahir les rêves de la jeune femme, j'en ai éprouvé une sorte de satisfaction. Comme nous traînassions derrière l'homme en réglant notre pas sur lui, j'ai glissé ces impressions à l'oreille de Ryûichi. Avec son optimisme, le garçon, peu doué pour les conversations secrètes, m'a répondu d'une voix bien trop forte : « Voilà qui me rassure ! Cette fois-ci, Reiko va enfin revenir de ses rêves... »

Mais moi, je n'étais pas sûr que tout pouvait se résoudre aussi facilement. Reiko se trouvait confrontée à la réalité, ce qui était une bonne chose. Mais qu'allait-elle retirer de cette confrontation ?

Toujours à la suite de notre mentor et du frère de Reiko, nous sommes arrivés devant une pension en préfabriqué. Avant qu'on nous laisse y pénétrer, le guide s'est rendu à l'accueil où il a dû parlementer un bon moment, tout en jetant vers nous des regards en coin.

Dans les hôtels de premier ordre, n'importe quel individu louche peut entrer en prenant de grands airs, à la condition d'être correctement vêtu. Mais cette manière de poser l'habillement comme unique critère de la valeur d'une personne a quelque chose de stupide, et le point de vue des logeurs de San'ya, qui refusent de faire confiance à quelqu'un sur sa seule mise, me semble beaucoup plus rationnel.

Au terme d'un certain nombre de palabres, nous avons pu enfin entrer. Dès lors, l'homme grand et gras assis dans le bureau bien éclairé de l'accueil ne nous a plus accordé un seul regard. Sur un côté, le vestibule se prolongeait par une petite galerie donnant directement sur le mur de clôture, où à un clou était accroché un balai. L'établissement avait l'air neuf, la charpente était faite de bois clair, l'ensemble paraissait étonnamment propre. Mais les parois du couloir étaient couvertes d'affichettes donnant le signalement de cambrioleurs, d'assassins et de fugeurs, et l'on voyait s'y succéder des photos de visages sombres et patibulaires. Parfois encore, l'œil était attiré par un placard qui disait : « Veuillez utiliser la salle de bains avant 10 h 50. À partir de 11 heures, nous fermons pour

économiser l'eau – La Direction », ou par des prospectus ronéotés annonçant les diverses réjouissances du quartier : concert donné par la fanfare de la police, séance de cinéma au centre d'aide sociale...

« Venez par ici », a dit le frère de Reiko d'un ton indolent, et il est entré le premier dans une vaste pièce composée sur deux niveaux d'une série de boxes entourés de bat-flanc, dans lesquels des hommes, affalés sur leurs matelas, ne nous ont pas prêté la moindre attention. Nous avons entendu du bruit au premier étage : quelqu'un utilisait une bombe insecticide dont l'odeur forte est parvenue jusqu'à nos narines.

« C'est bien ce que je pensais, y a de la vermine ici ! » a dit Akemi d'un air de triomphe. Depuis un moment déjà, les locaux eux-mêmes, avec leur apparence de propreté, et les couvertures ouatées qui recouvraient les dormeurs, l'avaient laissée insatisfaite. Aux accents joyeux de sa voix chuchotante, il était facile de deviner l'indicible félicité qu'elle éprouvait à découvrir que Reiko « avait des accointances » dans un endroit pareil. Cette fois, c'était fait : aux yeux d'Akemi, la jeune femme se trouvait complètement absoute.

Le frère de Reiko logeait dans une chambre indépendante située tout au bout de ce dortoir. Et quand je parle de « chambre »... il s'agissait d'un réduit d'un peu plus de trois mètres carrés. À peine entrés nous avons aligné vers le fond, près de la fenêtre en saillie, les chaussures que nous tenions jusque-là à la main⁽³²⁾, car on nous avait déconseillé de les laisser dans l'entrée de la pension où elles risquaient d'être volées. Notre guide étant resté bavarder à l'accueil, nous étions quatre dans la pièce sans compter le frère de Reiko. La literie défaite occupait la plus grande partie de cet espace étroit, si bien que même en nous asseyant le dos plaqué contre le mur, nous ne pouvions éviter que nos genoux se touchent.

Au mur était collée une photo en couleurs qui représentait le prince impérial et son épouse – queue-de-pie et robe décolletée – accueillant un chef d'État étranger ; au-dessous de cette photo, il y avait une glace assortie d'une tablette sur laquelle étaient posés un peigne de femme et un nécessaire à ongles, signe qu'une autre personne – en l'occurrence, la mère du bébé – logeait également là. Une robe à pois était accrochée sur le mur opposé.

« Il dort bien », a dit le frère de Reiko en défaisant lentement la sangle du porte-bébé, et il a posé l'enfant sur le matelas. C'était un bébé sous-alimenté, à la mine renfrognée, et Akemi, s'en inquiétant sans doute comme moi, a tendu vers lui, dans un réflexe professionnel, une main que l'homme a aussitôt repoussée avec brutalité.

« Je vous interdis de toucher à un seul cheveu de mon gosse ! »

Dans ce climat tendu, mon attention était concentrée tout entière sur les réactions de Reiko. Blottie contre le mur, elle regardait fixement le bébé qui restait allongé sans broncher au milieu des adultes.

Chaque fois que je me souviens de cet instant, je suis incapable, même à présent, de chasser de mon esprit l'impression singulière qui m'a alors saisi : cette scène m'a fait penser à une représentation picturale de l'étable où le Christ est venu au monde. La pièce où nous nous trouvions, par son étroitesse, par l'odeur qui y régnait, était pareille à cette étable : on n'aurait pu imaginer, comme logement pour un nouveau-né, endroit plus laid et plus vil. Dans notre groupe, qui contemplait ce bébé décharné comme auraient pu le faire la Vierge Marie, Joseph, les trois Rois mages venus d'Orient et les anges, je reconnaissais

aussi la composition de ces miniatures du Moyen Âge, aux couleurs éclatantes, où le peintre se plaisait à réduire à l'extrême les dimensions de l'étable, puis à y faire tenir une foule de personnages. À la place de la lueur sainte que l'on voit dans ces Nativités, une ampoule nue jetait sa lumière crue sur les moindres recoins de ces trois ou quatre mètres carrés. Face à ce bébé, nous n'étions évidemment pas en adoration, les mains jointes. Mais pour ma part, tout en attendant l'intervention de quelque puissance mystique qui viendrait relayer la science, j'observais tour à tour le profil de sainte de Reiko – elle avait enlevé ses lunettes et fixait l'enfant d'un beau regard chargé d'intensité – et le visage atone de celui-ci, dont les paupières frémissaient parfois dans son sommeil.

Nous avions tous conscience de nous trouver dans les bas-fonds du monde des hommes. Il devait même y avoir des puces, comme dans une étable : Akemi n'arrêtait pas de remuer les jambes, on aurait dit qu'elles frétilaient sous sa jupe. Qu'est-ce que Reiko était donc en train de découvrir dans un endroit pareil ? Cette femme, qui n'avait cessé de s'autodétruire à cause de ses problèmes sexuels, était dotée de l'étrange pouvoir de convertir la laideur en sainteté : cela, je l'avais déjà perçu à l'occasion de la mort de son cousin, mais pour la première fois il m'était donné d'être présent là où elle exerçait réellement ce pouvoir.

« Qu'est-ce que tu veux savoir ? Je suis d'accord pour répondre à toutes tes questions, mais à une condition : c'est qu'après, tu me foutes la paix définitivement ! » a lancé le frère de Reiko d'une voix hystérique, comme en réaction au climat insolite qui planait sur notre assemblée. « Dans l'ensemble, tu vois bien comment je m'y prends pour bouffer. Pour qu'un homme passe ses journées à glander, en s'occupant simplement d'un mouflet...

— En somme, c'est *la petite sœur* de ce bébé qui travaille, c'est ça ?

— Hein ? »

Reiko s'est aperçue de son lapsus et a aussitôt piqué un fard, manifestant ainsi une gêne totalement disproportionnée à cette infime erreur de langage, comme si elle avait prononcé le mot le plus obscène du monde. Puis elle a repris, très maladroitement : « En somme, c'est *la mère* de ce bébé qui travaille, c'est ça ? »

Dès que Reiko a fait ce curieux lapsus, je l'ai dévisagée, mais sans comprendre ce que signifiait ses paroles. Son frère, imperturbable, a continué : « Oui, été comme hiver elle fait le trottoir. En ce moment aussi, elle doit poireauter à un coin de rue, assez loin d'ici, mais je ne peux pas te dire où...

— Ah ! » s'est écriée Reiko, tandis que les larmes lui montaient aux yeux. Venant d'entrevoir, derrière les mots de son frère, la dureté de l'homme qui pour vivre prostitué sa femme, elle pleurait sans doute sur le sort de celle-ci. C'était la première fois que je la voyais verser de façon si spontanée des larmes de compassion.

« Ah ! La pauvre ! La pauvre ! »

Reiko, se penchant soudain en avant, a frotté sa joue contre celle du bébé. Son frère cette fois ne s'est pas interposé, et les vagissements de l'enfant que la surprise venait de réveiller ont empli la pièce exigüe.

Soudain, j'ai compris le sens du lapsus de Reiko. Comment ne l'avais-je pas noté plus tôt ? Devant ce manque d'attention, fâcheux pour un psychanalyste, la honte m'a envahi. Comme Freud le souligne dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, il arrive que le lapsus révèle en un instant la cause fondamentale d'un refoulement.

Pourquoi Reiko, là où elle aurait dû dire « la mère de ce bébé », avait-elle parlé de sa « petite sœur » ? C'est probablement un sentiment de jalousie envers la « mère » qui, provoquant cette substitution involontaire, avait fait apparaître dans sa phrase la « sœur », c'est-à-dire Reiko elle-même. Elle aurait donc voulu être la mère de cet enfant, son lapsus n'était rien d'autre que l'expression de ce désir. Depuis qu'elle avait retrouvé son frère, ce n'était pas sur lui, mais sur le bébé, qu'elle n'avait cessé de concentrer son attention. Cela m'avait semblé curieux, mais à présent tout s'éclairait : la vue de « l'enfant de son frère » – un enfant qui évidemment n'était pas d'elle – avait dû être pour Reiko le plus grand choc de cette journée.

Ainsi son vœu le plus cher, qu'elle n'avait pas avoué lors de cette mémorable séance d'analyse, c'était de *mettre au monde l'enfant de son frère*. Après la soirée où avait eu lieu cet acte ignoble, le souhait en question était resté ancré au fond d'elle-même, l'obsédant sans cesse, tout en ne faisant qu'un avec sa peur. Puis, lorsque son inquiétude de se retrouver enceinte avait disparu, la peur s'était estompée, ne laissant en Reiko que ce désir toujours plus intense. Là était la véritable cause de sa frigidité : dans l'angoisse d'avoir un enfant d'un autre homme que son frère. Cette frigidité avait pris par conséquent la forme d'une phobie de la grossesse, et ce n'est pas le choix d'un partenaire aussi sain, aussi débordant de vitalité que Ryûichi, qui aurait pu guérir Reiko de son angoisse. Si par la suite elle avait été en mesure, avec un malade à l'agonie ou un jeune impuissant, d'entendre si facilement la « musique », c'est qu'étant totalement libérée de la peur d'être enceinte, elle avait eu l'impression qu'elle pouvait garder sa matrice disponible pour son frère aîné.

Son désir, dans cet amour incestueux, de « mettre au monde l'enfant de son frère », en exprimait donc un autre, de façon détournée : celui de « conserver son utérus vide pour y accueillir son frère lui-même », ce dernier souhait étant, selon un processus facile à comprendre psychanalytiquement parlant, l'aboutissement logique du premier. Dans cette perspective, l'acte ignoble commis avec son frère prenait un sens tout à fait particulier : c'était justement parce qu'il apparaissait, aux yeux du monde, comme le plus effroyable qui soit, que la jeune femme avait pu en faire son souvenir le plus sacré.

Or, le recours à la sacralisation cache souvent chez les hystériques une idée de vengeance. Lorsque l'amour que Reiko portait à son frère s'était, en l'espace d'une soirée, fondu contre son gré dans cet acte bestial, son inconscient avait commencé de mûrir un châtiment. Sous une résolution qu'on pourrait exprimer ainsi : « Peu importe, je vais sûrement avoir un enfant de toi ! » couvait déjà une méchanceté comme on en trouve dans certains mythes : « Tu vas voir, je vais te changer en avorton et te fourrer dans mon ventre ! »

C'était donc là le noyau autour duquel s'articulaient tous les symptômes de Reiko ! Et cette idée de vengeance, la conduisant à en fausser un certain nombre d'autres, l'avait finalement amenée à confondre le fantasme de se retrouver « enceinte des œuvres de son frère » avec la notion de pureté. *Dans la mesure où je préserve ce désir, je peux rester*

éternellement pure. Reiko avait commencé d'être frigide à partir du moment où cette pensée étrange s'était emparée d'elle. Simultanément, elle en était venue à croire à l'existence d'une « matrice immaculée ». En effet, dans son fantasme absurde où la jeune sœur donnait naissance à son frère aîné, cet utérus ne pouvait qu'être sans tache...

Ce n'était donc pas un hasard si quelques instants plus tôt, tandis que Reiko, au milieu de notre petit groupe, contemplait le bébé, j'avais vu se superposer à ses traits l'image de la Vierge Marie.

Puis, entendant son lapsus, elle était devenue écarlate, et j'avais perçu dans cette façon de rougir quelque chose de bien peu naturel. Qu'avait-elle alors regardé en face ? La nature étrange et monstrueuse du tabou qui était pour elle le plus sacré. Et l'ayant reconnue, elle ne pouvait plus désormais être la même : habituée comme elle l'était au procédé des associations libres, elle savait bien qu'après ce lapsus j'avais été capable, d'un seul regard fixé sur elle, de lire à livre ouvert jusqu'au plus profond de son inconscient.

Voilà à quoi je faisais allusion quand, souhaitant leur intervention, je parlais de choc du « réel » et de traitement de choc. Mais puisqu'un tel résultat venait d'être obtenu de façon totalement inespérée, dans des circonstances qui étaient en grande partie le fruit du hasard, j'aurais eu mauvaise grâce de m'enorgueillir de ce succès.

D'abord, si j'avais accompagné Reiko dans ce quartier des garnis de San'ya, c'était avec le vague espoir qu'elle y retrouve son frère, et que ce contact avec la réalité puisse agir sur elle de façon déterminante. Mais de là à imaginer qu'un tel effet serait provoqué non pas par le frère lui-même, mais par un bébé, négligemment ficelé dans le dos de celui-ci à l'aide de cette sangle rose clair !

Ce qui s'était produit alors ?...

Reiko avait soudain compris la totale inanité de ses efforts pour préserver, au prix de terribles souffrances physiques et morales, sa « frigidité » – et du même coup, sa pureté et celle de son frère. Tout cela avait été peine perdue, et se réduisait en somme à un coup d'épée dans l'eau. Elle n'avait plus besoin de mettre au monde « l'enfant de son frère » : il existait déjà, et c'était une inconnue, une fille des rues, qui lui avait donné le jour. Quelle place pouvait-il y avoir désormais pour Reiko dans la vie de son frère ? Celle-ci, en un sens, était arrivée à son terme. L'homme avait perdu son air de jeunesse, il stagnait dans les fonds glauques de la vie, il prostituait sa femme et la retenait à ses côtés en se servant comme *otage* de l'enfant qu'il avait eu d'elle. Reiko n'aurait pu trouver là le moindre élément capable d'alimenter ses rêves.

Mais sans doute avait-elle éprouvé aussi une sorte de soulagement : « C'est bien comme ça ! Mon frère a déjà un enfant. *Du coup, plus rien ne m'oblige à lui en donner un.* »

Cette logique pourra sembler étrange, mais à ses yeux c'était le raisonnement juste, celui qui permettait de tout résoudre.

La jeune femme, qui se découvrait enfin un cœur tendre, versait sur son frère, sur la femme de celui-ci, qu'elle n'avait jamais vue, sur le bébé, et plus encore peut-être sur elle-même, des larmes de compassion.

Reiko, essuyant ses pleurs, a glissé sous le matelas une enveloppe contenant de l'argent – elle avait dû la préparer tout exprès –, puis s'est mise debout, nous incitant à en faire autant.

« Bon, je ne reviendrai plus, je te le promets ! Porte-toi bien...

— Et toi, fais attention à ton cœur ! » a-t-il répondu, sans cacher la lueur de joie que ce don d'argent faisait briller dans ses yeux.

— Je suis heureuse d'avoir pu te revoir ! Maintenant me voilà rassurée. Ne t'inquiète pas : je n'en parlerai pas à nos parents.

— Oui, surtout ne leur dis rien ! »

Le frère et la sœur se sont serré vigoureusement la main. Sur les joues de Reiko, désormais sereine, il n'y avait plus trace de larmes.

Nous sommes sortis de la pension, et sans presque échanger un seul mot, nous avons bientôt quitté ce quartier de San'ya, laissant derrière nous notre guide si obligeant.

Je me suis approché de Ryûichi, et marchant à sa hauteur, je lui ai glissé à l'oreille : « Pour ce soir, je vous conseille d'emmener Reiko quelque part, à l'hôtel. Tels que vous êtes là, dans vos tenues débraillées, vous pouvez même vous rendre directement dans une auberge de troisième ordre. Je peux vous assurer qu'à partir de maintenant, tout va aller pour le mieux. Avec ce qui s'est passé ce soir, elle est guérie. Je ne pense pas qu'il y aura de rechute. À présent, c'est à vous de jouer : montrez-vous tendre, viril et généreux en amour.

— Vraiment ? Ah docteur, je vous remercie ! »

En de telles circonstances, Ryûichi n'est pas le genre de garçon à se perdre en circonlocutions. Nous nous sommes quittés près d'un arrêt de tramway ; là, Reiko m'a lancé un clin d'œil discret, pour bien me montrer qu'elle savait que j'avais tout compris.

Ainsi, les choses étaient rentrées dans l'ordre. J'en avais du moins la certitude. Bien sûr, il allait me falloir veiller avec soin sur l'issue de la maladie, mais à tous les égards la thérapie elle-même s'était soldée par une victoire.

Comme je continuais de marcher, le cœur empli d'une indicible satisfaction, je me suis aperçu qu'Akemi me suivait en silence, sans récriminer avec des remarques du style : « On ne prend pas de taxi ? » et j'ai apprécié cette délicatesse dont elle n'est pas coutumière.

Saisi alors d'une envie de la ménager qui n'est pas non plus dans mes habitudes, j'ai pris les devants pour lui dire : « Tu dois être fatiguée. Il serait peut-être temps qu'on arrête un taxi ?

— Très bien, docteur, comme il vous plaira ! » a-t-elle répliqué du tac au tac, de la voix agréable et nette qu'elle a pendant ses heures de service.

Plus j'étudie l'esprit humain, plus il me paraît fait de mystère. Pétri des contrastes les plus extrêmes, il est toujours en quête d'un ordre. Et de toute évidence, sans ce désir de découvrir un ordre, sans les conflits qui en découlent, il ne se produirait pas de névroses.

Grâce au cas Reiko, je pense avoir beaucoup appris, car j'ai pu observer la façon poignante dont se combinent dévoilement et rétention, dépravation et pureté, corps et âme, et les autres éléments antagonistes qui composent l'être humain. Aborder toutes choses avec un esprit dénué de préjugés, telle doit être, dit-on, notre approche à nous, hommes de science. Pourtant, dans le domaine de la thérapie analytique, même les préjugés peuvent dans certains cas être utiles. C'est particulièrement vrai à l'étape de la cure où le transfert commence à s'opérer sur l'analyste.

Accepter de sacrifier tout jugement objectif pour parvenir à la vérité ou, comme on dit, « pénétrer dans l'antre du tigre pour attraper son petit⁽³³⁾ », est une opération fort périlleuse, dans laquelle notre subjectivité finit presque par se confondre avec celle du patient. Au cours de mon étude du cas Reiko, je crois avoir souvent éprouvé, alors même que je suis un homme, ce que peut ressentir une femme atteinte de frigidité grave.

Quoi qu'il en soit, le refus de se décourager, d'abandonner la partie, constitue, dans le contrat passé entre un analyste et son patient, la clause minimum, celle qui garantit aussi le lien si fort qui les attache l'un à l'autre. Et bien plus que dans une relation amoureuse, la tâche est rude.

J'allais oublier : ensuite, Reiko et Ryûichi ont filé le parfait amour. Au bout de six mois, après avoir examiné la question à fond, ils se sont mariés. Durant la semaine qui avait suivi notre soirée à San'ya, j'étais resté sans nouvelles d'eux, ce qui m'avait mis sur le gril à un point qu'on n'imagine pas. Après coup, j'ai compris que ce silence était dû à la gêne de Ryûichi et à la pudeur toute neuve de Reiko : l'un et l'autre ont fini par m'avouer qu'ils s'étaient sentis trop confus pour me rendre visite, et même pour me passer un coup de fil.

Une semaine après cette soirée mémorable, Ryûichi a enfin repris contact avec moi, par un moyen qui ne favorisait pas vraiment le dialogue : le télégramme. Un télégramme où figuraient ces simples mots :

« Musique déclenchée – stop – Musique ne s'interrompt plus – stop

Signé : Ryûichi »

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

H. KOSAWA : *Seishinbunsekigaku rikai no tame ni*, (Pour comprendre la psychanalyse) S. FREUD : *Studien über Hysterie* (Études sur l'hystérie) W. STEKEL : *Die Geschlechtskälte der Frau* (La femme frigide)

K. R. ROGERS : *Client-centered Therapy* (La thérapie centrée sur le client)

MEDARD BOSS : *Sinn und Gehalt der Sexuellen Perversionen* (Sens et contenu des perversions sexuelles)

ERICH FROMM : *The Art of Loving* (L'art d'aimer)

K. A. MENNINGER : *A Psychiatrist's World* (L'univers d'un psychiatre)

1 Cet avertissement est de Mishima lui-même, tout comme les ouvrages de référence qu'il cite à la fin de cette histoire.

2 Dans ce quartier des affaires situé au cœur de Tôkyô, près du palais impérial, sont concentrés les sièges d'un grand nombre d'organismes : administrations, maisons d'édition, sociétés de presse, établissements bancaires.

3 En anglais dans le texte.

4 Le renard est, avec le blaireau, l'animal le plus souvent évoqué dans les contes traditionnels japonais. Réputé pour son inégalable talent de trompeur, c'est aussi le champion de la métamorphose, et les histoires où il prend les traits d'une belle femme pour s'attacher le cœur d'un homme, puis duper celui-ci, sont légion.

5 Préfecture du département de Yamanashi, située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Tôkyô. Fief au XVI^e siècle du puissant chef militaire Takeda Shingen, cette ville est connue à l'heure actuelle pour son industrie textile, sa verrerie, mais aussi sa production de vins. À l'époque où ce roman fut écrit, elle comptait environ 150 000 habitants.

6 En anglais dans le texte.

7 « Patiente, malade », en allemand dans le texte. Lors de l'ouverture du Japon à l'Occident, l'allemand fut adopté comme langue de référence par les médecins japonais, et de nos jours encore, ceux-ci émaillent leurs propos – surtout devant un malade dont ils ne veulent pas être compris – de termes scientifiques empruntés à cette langue.

8 Région touristique située dans le département de Yamanashi, et réputée pour la beauté de ses rocs aux formes étranges et de ses feuillages d'automne.

9 En anglais dans le texte.

10 Diminutif affectueux de « Reiko ».

11 En anglais dans le texte.

12 En allemand dans le texte.

13 Les restaurants spécialisés dans le poisson cru.

14 Quartier du centre de Tôkyô, proche de Hibiya, et connu pour son intense animation et la grande variété de ses plaisirs diurnes et nocturnes (c'est notamment le quartier des grands magasins, des théâtres et des bars).

15 C'est-à-dire à environ 150 kilomètres au sud-ouest de Tôkyô,

16 En anglais dans le texte.

17 En anglais dans le texte.

18 Telle est en effet la manière dont est rendu en japonais le célèbre « mens sana in corpore sano ». La phrase est donc plus affirmative que dans sa formulation française « une âme saine dans un corps sain », qui peut être interprétée soit comme un fait communément répandu, soit comme l'expression d'un idéal à atteindre.

19 En anglais dans le texte.

[20](#) « Le puits aux fleurs. »

[21](#) En anglais dans le texte.

[22](#) Art de l'arrangement floral.

[23](#) Bol de riz surmonté de filets d'anguille grillée agrémentés d'une sauce épaisse.

[24](#) Injonction d'un crabe à une graine de kaki qu'il a échangée à un singe contre une boulette de riz, dans le « Sarukani Gassen » (« Combat des singes et des crabes »), conte dont la composition remonte sans doute à la fin du XVI^e siècle et qui a connu ensuite au fil des siècles, notamment à travers les livres d'images, une extraordinaire popularité.

[25](#) Membre de la « mafia » japonaise.

[26](#) Quartier « chaud » aux environs de la gare de Shinjuku.

[27](#) Ville portuaire très active (le port de Sendai), non loin de la célèbre baie de Matsushima, sur la côte nord-est de Honshû, l'île principale.

[28](#) Quartier situé au nord-est de Tôkyô, non loin d'Asakusa. Il s'agissait encore, dans les années 60, d'un des lieux les plus misérables, les plus mal famés de la capitale, presque exclusivement habité par des prostituées et des manœuvres, sous la surveillance étroite des yakuza.

[29](#) Contrairement aux *tabi* ordinaires (sortes de chaussettes en coton dans lesquelles est ménagé un « doigt » pour le gros orteil, et que l'on porte avec des sandales), celles dont il est question ici, en tissu beaucoup plus solide, comportent un fond de caoutchouc renforcé, et sont utilisées telles quelles en guise de chaussures, notamment par les charpentiers et les manœuvres travaillant sur les chantiers.

[30](#) Ville industrielle située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Tôkyô, Ômiya est aussi un important carrefour ferroviaire.

[31](#) Ragoût de légumes, de seiche, de pâte de tubercules, assaisonné de moutarde. Il s'agit d'un plat populaire et bon marché, que l'on mange souvent « sur le pouce », en plein air.

[32](#) La coutume veut qu'on n'entre jamais dans une maison de style japonais sans s'être préalablement déchaussé.

[33](#) Le proverbe japonais dit exactement : « Sans pénétrer dans l'antre du tigre, on ne peut attraper son petit », ce qui équivaut à l'adage selon lequel « qui ne risque rien n'a rien ».